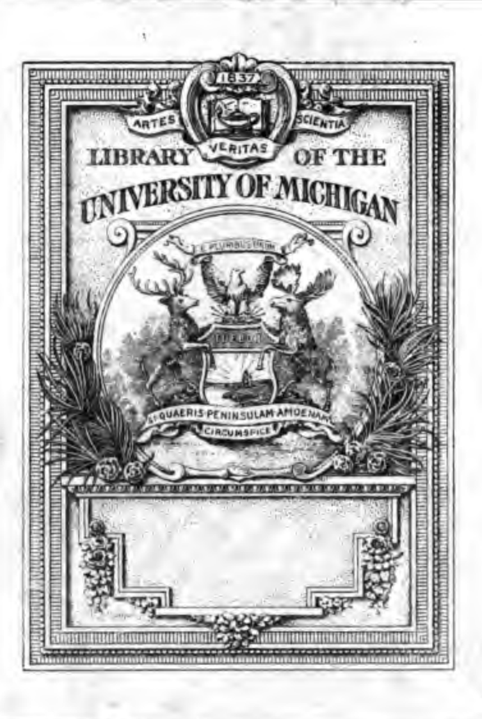



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



J. Lucas

A. Lucas

# Nouvelles
# Lettres de Femmes

## DU MÊME AUTEUR

Le Scorpion, 8me édition. . . . . . . . . . . 1 vol.
Chonchette, 12me édition. . . . . . . . . . . 1 vol.
Mademoiselle Jaufre, 12me édition. . . . . . . 1 vol.
Cousine Laura, 7me édition. . . . . . . . . . 1 vol.
La Confession d'un Amant, 27me édition. . . 1 vol.
Lettres de Femmes, 33me édition. . . . . . . 1 vol.
L'Automne d'une Femme, 48me édition. . . . . 1 vol.

### SOUS PRESSE

LES DEMI-VIERGES (roman contemporain) . . 1 vol.

---

### PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Le Scorpion. . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

### PETITE COLLECTION LEMERRE ILLUSTRÉE

Le Moulin de Nazareth. . . . . . . . . 1 vol.

MARCEL PRÉVOST

---

# Nouvelles Lettres de Femmes




PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIV

* * *

LECTRICE *inconnue de ce petit livre, soyez prévenue qu'il contient des histoires dont l'amour est le sujet : tel son aîné, qui portait le même nom, et auquel vraiment il ressemble comme un frère. Donc, si votre vertu est si désarmée ou votre tempérament si tyrannique que le seul mot d'*amour *vous mette en émoi, n'allez pas plus avant. Je n'ai pas écrit pour vous.*

*Sinon, sachez que des trois façons de conter l'amour, — l'ironique, la romanesque, la libertine, — ce livre exclut la dernière. Et cela, n'est-ce pas ? vous suffit pour m'absoudre. Pourtant je souhaiterais*

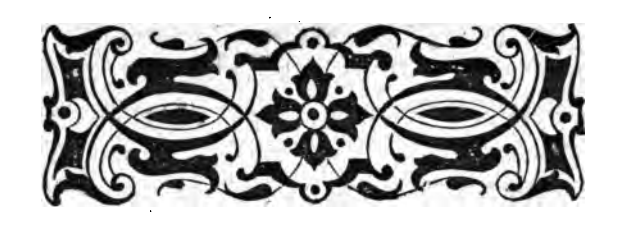
*davantage. Dans ce petit musée d'âmes de votre sexe, je souhaiterais que votre choix allât où va le mien, où va celui de tous les hommes, quoi qu'ils vous en content. Avertie et divertie par l'inconscience, l'inconséquence de quelques-unes, je voudrais qu'une dilection spéciale fût par vous donnée à celles qu'on vous montre n'ayant point péché, ou souffrant de leur péché.*

*Maintenant, si quelque philosophe de fumoir, surprenant ce livre entre vos mains, gronde : « Mieux vaudrait, par ces temps troublés, écrire autre chose que des histoires d'amour ! » — assurez-le que l'auteur y fut conduit par humilité.*

*Un prophète fût-il, de ce fait, perdu pour la société (et je n'en crois rien), ce sera pour compenser tant de gentils conteurs égarés parmi les prophètes.*



# Courrier matinal



# Courrier matinal

Onze heures du matin. Petit hôtel, rue Rembrandt.

Mme d'Arteny, trente ans, type de brune grasse, assise dans son cabinet de toilette, devant la table à écrire, couvre de caractères soigneusement et aristocratiquement allongés une feuille de papier gris-bleu.

. . . . . . . . . . . . . . .

Et il ne faut pas m'en vouloir si cette promenade m'a laissée dans un trouble un peu douloureux. Comprenez-moi, mon ami. La douceur de marcher ainsi tout près de vous, de suivre à votre bras les allées de ce parc

lointain où, sûrs de ne rencontrer aucun visage de connaissance, nous cherchions l'illusion d'être *légitimement* au bras l'un de l'autre; vos paroles aussi, — car vous êtes un enchanteur! — vos tendres paroles, qui me grisaient... tout cela écarta de mon esprit, *là-bas,* la claire vision de mes devoirs... et j'ai pu laisser échapper de mes lèvres quelque chose qui ressemblât à une promesse... Oh! si vague fût-elle, cette promesse, je vous prie en grâce de me la rendre; puisque vous m'aimez, — vous le dites et je le crois, — n'abusez pas de quelques mots volés à mon enivrement. Si vous me voyiez aujourd'hui, vous auriez pitié de votre amie. C'est que, rentrée chez moi, j'y ai retrouvé ces devoirs, trop oubliés pendant notre courte excursion à l'observatoire de Montsouris. Mon mari m'attendait, noble cœur que je ne me résignerai jamais à abuser; il m'annonçait son projet de louer, dès le mois de juin, une villa sur la côte normande, afin que je pusse quitter Paris de bonne heure avec les enfants, comme le recommande le médecin. Lui, le pauvre ami, restera ici tout seul, rivé à ses affaires; il mènera tout l'été

cette odieuse vie de garçon, qui lui est si pénible... Puis, ce fut René qui rentrait de classe, qui me montrait orgueilleusement un « bon bulletin », qui m'embrassait (baiser évocateur de remords!) à cette place même où vous aviez, par surprise, posé vos lèvres, dans la voiture. L'institutrice m'amenait ma fille, ma Valentine, toujours pâlotte et inquiétante, mais si délicieuse à écouter quand elle gazouille son jargon demi-anglais, demi-français. Toute ma vie de femme honnête, aimant son mari, aimant ses enfants, me ressaisissait... Ah! il faut que j'avoue le crime que j'ai commis alors contre votre tendresse. J'ai couru m'enfermer dans ma chambre et, les larmes aux yeux, j'ai griffonné un billet pour vous où je vous disais: « Il ne faut plus nous revoir, Maxime. Je sens que je vous aime trop pour rester encore longtemps — si je continue à penser à vous, à vous rencontrer — la femme que je suis, que je veux être, que je dois être. Adieu... Ne me détestez pas : cela me ferait trop de mal; je ne pourrai jamais vous rendre heureux, sachez-moi gré de vous éloigner! » Ainsi vous écrivais-je, Maxime,

et cette lettre, vous auriez dû la recevoir à la place de celle-ci... Pour l'avoir écrite, je reconquis un semblant de calme le reste de la soirée. Mais en la relisant ce matin, j'ai senti que je vous aimais trop pour vous faire tant de chagrin. J'ai déchiré le cruel billet; j'ai résolu de ne plus rien vous prescrire, de me remettre entre vos mains, qui sont celles d'un ami dévoué, je le sais, et d'un galant homme. Soyez plus fort que moi, Maxime. Cette sagesse nécessaire, que je n'espère pas obtenir de moi-même, je la demande à vous, ou plutôt je la demande à nous deux, unis par le même vœu d'être l'un à l'autre, au moins de cœur, puisque nous ne *pouvons* nous appartenir autrement. Répondez-moi vite : j'ai besoin de vos lettres ; mais ne m'y dites point des choses que je ne saurais entendre...

La lettre continue sur ce ton le long de six pages. Mme d'Arteny la signe de son prénom abrégé : GAB, la relit d'un air satisfait, la glisse sous une enveloppe sur laquelle elle trace cette adresse : *Monsieur Maxime Renouard, attaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères, 8, rue Montalivet, E. V.*

Après quelques minutes de réflexion, elle prend une autre

feuille de papier et y griffonne, d'une écriture singulièrement plus rapide, les lignes suivantes :

J'ai reçu votre mot et j'ai apprécié la délicatesse du procédé! M'écrire chez moi, ouvertement, des choses qui ne laisseraient aucun doute à qui vous savez s'il les lisait! Et ce ton! Vrai, mon cher, il y aurait de quoi me guérir à jamais de la malheureuse faiblesse dont vous avez profité trois ans, si je n'en étais radicalement guérie déjà. Enfin, le passé est le passé : n'en parlons plus.

Vous consentez à me rendre mes lettres, me dites-vous, à la condition que nous nous reverrons encore « de temps en temps ». « De temps en temps » est charmant. On sent que vous ne tenez pas à des relations suivies... Mais quand vous aurez une après-midi à perdre, vous daignerez!... Merci! vous êtes trop bon. Je n'aime être le pis-aller de personne ni la doublure de qui que ce soit. Lorsqu'on en est à désirer me voir de temps en temps seulement, j'en suis déjà, moi, à désirer qu'on ne me voie plus du tout. Brisons donc là, sans fracas, sans saleté réciproque, si

possible. Vous avez des lettres de moi; mais j'ai de vous aussi certains billets confidentiels concernant des entreprises financières, — que vous avez vraisemblablement oubliés. Voyez un peu la tête de vos électeurs s'ils les lisaient un jour dans les feuilles!... Donnant, donnant. Notre situation sera nette après, et, dès lors, je ne demanderai pas mieux que de vous faire bon visage dans le monde.

Toutefois (sauf en un cas que je vous dirai tout à l'heure), je ne tiens pas à ce que notre rencontre soit prochaine. Je quitterai Paris de bonne heure cette année : mon mari prend prétexte de la santé de Valentine pour me reléguer à la mer dès le mois de juin, afin de vivre plus tôt son édifiante vie de garçon annuelle. Je vous demande de ne pas venir à la maison d'ici à mon départ. Avec les mois d'absence, cela fera près d'une demi-année où nous ne nous serons pas vus; c'est suffisant, il me semble, pour faire passer nos souvenirs communs à l'état de légende.

Un mot encore, un mot d'affaires : Je sais

que vous les aimez brefs et précis, et celui-ci est nécessaire pour la régularité de notre liquidation. Je viens de recevoir la note semestrielle de Doucet. Vous m'avez toujours dit : « J'entends payer un luxe de toilette que je vous demande, dont je jouis personnellement et qui me fait honneur. » A qui, d'après vous, revient cette note? Je vous le laisse à décider. Il me semble que nous pourrions nous quitter sur un acte amical, et, voyez si je suis raisonnable, j'irai volontiers, puisque vous désirez me voir, chercher moi-même — *pour la dernière fois* — la facture acquittée dans notre ancien *loving home* de la rue Clément-Marot.

A vous, en bon camarade,

GABRIELLE.

Mme d'Arteny glisse sa lettre dans une enveloppe, la cachette, écrit l'adresse : *Baron Silberberg, député, 9, avenue d'Antin, E. V.,* et sonne sa femme de chambre.



# Le Respect



# Le Respect

*Mademoiselle Zoé Canisy au vicomte Louis de la Rivaudière.*

Quand vous lirez cette lettre, mon cher Louis, je ne serai plus à Paris : je voguerai vers une autre patrie — l'Italie — en compagnie de sir William Hopkins, l'Anglais apoplectique que vous avez rencontré chez moi deux fois, la semaine dernière, et que je vous ai présenté froidement comme mon oncle. Sir William n'est pas mon oncle, c'est mon amant, depuis quinze jours. Si je vous dis cela brutale-

ment, n'y voyez pas la cruelle envie de vous faire du chagrin... Non, je vous aimais et je vous aime bien, croyez-le. Seulement, notre liaison était condamnée à une fin hâtive, ayant commencé par un malentendu. Prenez donc votre parti courageusement — et écoutez-moi encore une fois : cette épreuve vous servira.

Vous souvient-il, cher ami, de la façon dont nous fîmes connaissance à la mi-juin? Ah! que ce fut gentiment romanesque, cette subite pluie torrentielle, ce fiacre hélé en même temps par nous deux, — le cocher allant à vous, — et vous m'offrant, chapeau bas, le précieux abri roulant, dont, me disiez-vous, j'avais mille fois plus besoin que vous-même. Vous fîtes preuve, en cette occasion, d'une si parfaite éducation et, en même temps, d'une si touchante timidité (car vous hésitiez à monter avec moi, enfant!) que tout de suite je devinai l'élève des bons Pères, frais émoulu de « Vaugirard » ou de « Madrid », et que tout de suite, ma foi, j'eus un béguin pour vous, un fort béguin.

Combien vous mîtes de temps à vous en aper-

cevoir, mon ami! C'est moi qui dus vous conduire, étape par étape, jusqu'à celle où votre vertu succomba dans mes bras! Mais, avant cette échéance, que de *mesures pour rien,* comme disent les chefs d'orchestre! Cinq ou six repas en tête-à-tête, vingt rendez-vous au moins, pendant lesquels nos entretiens eussent édifié un noviciat de carmélites. Et des « foôrmes », des « madame », des « quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer », des « me permettez-vous de vous reconduire? »... (Si je te le permettais! nigaud, va!) Tout ce respect me donnait horriblement sur les nerfs; quand je vous quittais, j'avais des crises : je me promettais de vous envoyer paître, de ne plus vous revoir de ma vie... Mais voilà... j'avais le béguin... Et pour nous autres femmes, le béguin est la forme moderne de la fatalité.

Lorsque vous eûtes enfin perdu votre robe d'innocence, — délicatement arrachée par mes mains, et sans votre aide encore, — il y eut pour nous quelques beaux jours. Oh! vous jouïez votre partie fort maladroitement, cher, ne vous y trompez pas. Seulement, j'étais emballée, et

vos maladresses mêmes me séduisaient. Par exemple, les intervalles étaient horripilants. Vous aviez le respect tellement chevillé à l'âme, que ma « chute » (comme vous appeliez notre petite aventure, en baissant les yeux) ne l'avait aucunement amoindri. Vous me traitiez à peu près comme vous eussiez traité la vicomtesse de la Rivaudière, si elle eût existé. Lorsqu'il fallut aborder cette terrible question, — l'argent, — ce fut bien un autre embarras. Personnellement, je méprise tout à fait ce métal, — vous avez pu vous en apercevoir, — mais enfin, il faut vivre, n'est-ce pas ? Et comme je vous étais absolument fidèle (oh ! les béguins !), toutes mes économies y avaient passé. De votre côté, vous êtes extrêmement généreux, et d'ailleurs fort riche, ce qui sied à la générosité. N'empêche que, grâce à ce maudit respect qui vous étranglait les paroles dans la gorge, il fallut jouer devant vous une comédie répugnante, afin d'obtenir l'indispensable. Oui, vicomte, si j'ai dû faire naufrager dans les mers de Chine mon pauvre père, capitaine au long cours pour la circonstance ; si j'ai dû imaginer la

cargaison perdue, les créanciers avides, la nécessité de vendre mon hôtel et mes meubles pour sauver de la honte d'une faillite le nom honorable des Canisy, — ne vous en prenez qu'à vous... C'était une carotte monumentale, une carotte de comice agricole; j'eus plus de peine que vous, croyez-le, à la digérer. Mais comment faire?

Enfin, tout s'arrangea. Vous fûtes d'une libéralité de gentilhomme, et cela tout simplement, de fort bonne grâce. Je n'aurais pas demandé mieux, vous sentez bien, que de vous en récompenser par une tendresse un peu plus active, un peu moins... comment dirai-je?... monotone que par le passé. Mais va te promener! Autant faire entendre un sourd ou faire voir un aveugle! Dieu sait pourtant ce que je dépensai de persévérance et d'inspiration. Hélas! vous détourniez les yeux, vous fuyiez le doux péril, de peur de succomber à la tentation, et de me manquer définitivement de respect, à moi qui justement ne souhaitais pas autre chose! Certain jour ce fut moi qui, un peu grise, je pense, fus tentée de m'égarer. Ah! je n'allai pas loin! Je vis bien vite, à l'anxiété qui

se peignit sur votre visage, que je faisais fausse route; et je rebroussai chemin en hâte. Avouez tout de même que vous aviez eu une belle peur?

Alors je changeai de tactique. J'amenai adroitement nos entretiens sur des sujets suggestifs. Je vous questionnai avec ingénuité, vous qui étiez si peu en état de répondre. Je vous confiai de prétendues conversations entendues par hasard; je voulais des explications, car, disais-je, je n'avais pas bien compris... Que vous étiez drôle! balbutiant, rougissant, cherchant à détourner la causerie!... Mis au pied du mur, vous déclariez que « oui, assurément, il y avait des hommes sans principes qui... de *vilaines femmes* qui... etc. » Mais que, pour votre part, « vous ne pourriez jamais aimer une femme sans la respecter comme votre femme ».

De guerre lasse, je n'insistai plus; nous continuâmes à faire bouillir le pot-au-feu de l'amour, assaisonné de respect. Il fallait, vraiment, que mon béguin fût solide pour survivre à tant de correction. Il survécut longtemps, longtemps : jusqu'au jour où se leva entre nous le terrible

fantôme, précurseur des ruptures : l'Ennui. Oui, cher ami; je vous aimais encore, mais vous m'assommiez. Tout ce qui fait de vous un jeune gentleman d'une parfaite éducation, d'une tenue irréprochable, tout ce qui m'avait séduite d'abord, m'exaspérait à présent. Vous ne pouviez plus ouvrir la bouche, ni ébaucher un geste, sans m'irriter les nerfs. Je me serais bien mise en colère, je vous aurais bien fait des scènes, et cela m'eût un peu soulagée : mais le moyen de se disputer avec un homme qui vous parle toujours comme à une princesse, qui s'incline devant vos moindres caprices, qui dit et qui fait tout... — tout — avec des gants?... O mon vicomte, en ces temps difficiles, combien vous fûtes respectueux — et ennuyeux!

Pourtant je ne vous trompais pas. Que voulez-vous, je n'aime pas le cumul. Chacun son goût. Cela aurait pu durer ainsi encore longtemps, et c'eût été fâcheux pour vous comme pour moi. Le hasard y pourvut, heureusement.

Il y a quinze jours, je revenais de votre garçonnière, après une de ces mornes séances de

tendresse où vous aviez toujours l'air, même en dénouant votre cravate, de me demander en mariage, — je revenais chez moi, dis-je, énervée, les dents agacées, avec l'envie de battre quelqu'un : dans ces cas-là, je vais à pied; la marche dissipe mes vapeurs. A la hauteur du parc Monceau, sur le boulevard de Courcelles, j'entendis un pas qui me suivait. Je me retournai à demi : je vis un homme d'une quarantaine d'années, la face congestionnée, la démarche pesante, un gros cigare à la bouche, et, sur toute sa personne, cette apparence de sportsman anglais qui ne trompe guère. Je hâtai le pas; il pressa le sien. Après tout, cela m'était égal qu'on connût mon adresse; je gagnai la rue de Phalsbourg et mon hôtel sans paraître m'apercevoir de rien.

J'étais dans ma chambre, j'avais ôté ma voilette et mon chapeau, quand subitement la glace de ma cheminée me renvoya l'image de mon suiveur. Il était entré derrière moi, paisiblement, n'ayant pas rencontré de domestiques ou les ayant muselés avec quelques louis.

Je me retournai, furieuse :

— Monsieur! c'est une infamie d'entrer ainsi chez une femme! Voulez-vous bien sortir, ou je vous fais jeter dehors!

Il ne s'émut pas, tira son portefeuille et me montra des billets de banque.

— Donner argent, fit-il, argent beaucoup... J'aimé les femmes qui havent grosse poitrine, comme vô...

Et comme j'allais sonner, il donna un tour de clef à la porte, me prit par les poignets, et dit :

— *Why not?* Pourquoi pas? C'être votre métier, *is it not?*

Que vous dirais-je, mon cher Louis? Sir William Hopkins (car c'était lui) se conduisit avec moi comme la dernière des brutes : et maintenant que je le connais, cela ne me surprend pas; il a une éducation de palefrenier. Mais l'âme d'une femme est pour cette femme même un mystère; dans l'état d'énervement où j'étais, sa brutalité me fit grand bien, comme eût fait une douche violente. Ajoutez que sir William, qui a passé sa jeunesse dans les bouges de Londres, me joua

immédiatement des airs que, depuis ma liaison avec vous, je n'entendais plus, et que je reconnus avec plaisir.

Quand il fut parti — laissant avec ostentation sur la cheminée un certain nombre de billets de banque et déclarant qu'il reviendrait, — je m'abîmai dans des réflexions. Ma nouvelle conquête ne me plaisait, certes, qu'à demi; mais c'était bien l'homme qu'il fallait pour faire la cure de mes nerfs, pour guérir mon indigestion de respect. Il revint; je l'accueillis mal, ce qui parut lui être très indifférent. Pendant les quinze jours où je vous trompai avec lui, il ne démentit pas un instant l'opinion que je m'étais formée de lui dès la première entrevue : vicieux, brutal, mal élevé, — la bouche toujours ouverte aux jurons et (ce qui est une compensation) les mains toujours ouvertes aux guinées.

Avant-hier, il m'a dit qu'il partait pour l'Italie, et m'a proposé de l'accompagner. Oh! sans phrases : on aurait dit un engagement de Sarah, deux mois de voyage, les frais payés, le droit d'emmener deux domestiques, et tant par jour.

J'ai accepté.

Dans deux mois, sir William repart pour l'Inde où il a des intérêts. Moi je reviens à Paris, ma *tournée* finie, parfaitement libre. Que penserez-vous de moi alors, mon ami? La présente lettre aura probablement détruit vos illusions sur mon compte; je n'ose espérer votre retour chez moi. Si le cœur vous en dit cependant, sachez bien que vous serez reçu rue de Phalsbourg à bras ouverts, et que je serai disposée à vous aimer encore de mon mieux, à condition cependant — jurez-le-moi!.. — de ne plus me respecter... mais là, plus du tout!...



# Mon vieil Ami



# Mon vieil Ami

*Madame de Langallery à monsieur l'abbé Le Motheux, aumônier du couvent de la Madone, à Paris.*

Ces dernières journées de carême, mon cher abbé, me plongent dans un spleen affreux, et je ne vois guère que vous au monde avec qui je sois en état de causer. Mon mari est absent, il est en manœuvre de garnison, sur les confins du Poitou : Châtellerault est plein de veuves d'officiers, veuves pour huit jours. Notre veuvage s'aggrave de la mélancolie du temps : je

ne sais pas comment l'almanach vous traite à Paris, ni si le soleil fait bourgeonner les lilas dans mon cher vieux couvent de la Madone; ici, depuis une quinzaine, nous respirons du brouillard et nous barbotons dans la boue. Et puis, et puis... il y a la grande lessive pascale, le nettoyage général de la conscience qu'il s'agit de préparer... On s'examine : on s'aperçoit qu'on ne vaut pas un sou de plus que l'an passé, ce qui est enrageant, ou même qu'on vaut quelques centimes de moins, ce qui est désolant. Toutes les végétations parasites d'égoïsme, de médisance, de paresse, de gourmandise, de coquetterie qu'on avait dans le cœur ont prospéré, grandi, fructifié. Ah! mon bon directeur! Heureusement je ne me confesse plus à vous; le bon petit sermon, vert et dru, que j'attraperais!

Je dis heureusement... et je pense le contraire. Au prix du petit sermon vert et dru, j'achèterais volontiers les sages réflexions, les prévoyants conseils de mon bon abbé Le Motheux. Nos vicaires d'ici sont braves gens, mais tout d'une pièce, sans clairvoyance et sans finesse, enfants de ruraux que

le séminaire a volés à la ferme. Moi, bien que née ici, je me suis trop parisianisée au couvent, et pendant mes séjours de vacances chez ma tante d'Hortisols, pour penser, pour parler de plain-pied avec eux. Je vous entends gronder : « Parisianisée !... parisianisée !... en voilà des idées !... Cette petite Roberte s'en fait accroire, à présent, parce qu'elle connaît un peu l'Obélisque et le Panthéon. » Non, cher abbé, je ne m'en fais pas accroire. Je ne suis qu'une petite bête, c'est entendu ; mais tout de même j'ai des morceaux de mon cœur que je ne confierais pas à mon directeur d'ici, pas plus que je ne lui offrirais un bibelot de Saxe qu'il n'apprécierait pas et qu'il casserait vite, de ses gros doigts de paysan. Vous, nous vous donnions des Saxe, quelquefois, pour votre fête, et vous ne les cassiez pas, et vous les prisiez à leur prix.

Tout ce bavardage est pour vous expliquer que j'ai, tout au fond de ce cœur de provinciale parisianisée, ou de parisienne exilée en province, à votre choix, un certain remords bizarre et délicat, tellement délicat et bizarre que vous seul au monde pouvez l'apprendre de moi. Il faut avoir

connu la petite scrupuleuse que j'étais au couvent pour concevoir l'inquiétude obstinée, le tourment d'âme où cela me met, depuis tantôt un mois. Au fait, il vaut mieux tout vous conter par le menu : ayez, encore une fois, la patience de m'écouter. Vrai, c'est une charité.

Je ne sais pas si jamais, à la Madone, je vous entretins de « mon vieil ami ». Peut-être, car je vous contais tout ce qui me traversait l'esprit. Peut-être pas, car j'aimais « mon vieil ami » avec l'égoïsme insouciant des enfants pour les vieillards, et j'avoue que, de loin, je ne rêvais pas trop souvent à lui. Ce vieil ami avait dans les cinquante ans quand je vins au monde. Il n'a été mêlé à ma pensée qu'en amitié un peu coquette. Mais je crois que, moi, j'ai tenu une grande place dans les dernières années de sa vie.

Il s'appelait le baron Delàborde. Il avait mené une existence assez aventureuse, fils d'un courtisan de Charles X qu'il suivit en exil, rallié à Napoléon III qui le rappela à la cour, où il fut un des plus notoires viveurs de Compiègne, enfin retiré

après la guerre à Châtellerault, sa ville natale, où, à cinquante ans passés, il trouva moyen encore de ravager deux ou trois paisibles ménages de province. Ce que je vous conte là n'est pas pour vous faire apprécier beaucoup mon vieil ami; je me hâte d'ajouter qu'il avait toutes les vertus sauf *celle* qui lui manquait, et que d'ailleurs il est mort en bon chrétien croyant et repentant. Serez-vous plus sévère que le Grand Juge?

Toute gamine, j'ai vu le baron Delaborde encore beau, séduisant, témoignant par sa figure et sa tournure qu'il avait mérité sa renommée. Mince et souple, il paraissait trente ans, vu de dos. Ses cheveux, parfaitement blancs, faisaient honte par leur abondance au « déplumage » hâtif de nos jeunes gens. Pas une brèche, pas une piqûre d'or à ses dents. Toute sa personne révélait ce raffinement excessif reproché si aigrement par les hommes aux hommes que les femmes ont beaucoup aimés.

Il habitait, sur le cours de Blossac, un hôtel dont la grise allure aristocratique contrastait avec les blanches façades des maisons bourgeoises de

la ville. Il y vivait seul avec une parente ruinée qu'il avait recueillie et qui, plus jeune de quelques ans, semblait sa mère. Son nom, son passé l'entouraient d'une telle auréole que lui, célibataire, pouvait donner des dîners et des bals chez lui, où s'empressait la société la plus sévère, la plus morguée de cette petite ville de province. Jeunes femmes, jeunes filles, vieilles dames, toutes en raffolaient : il savait si bien dire à chacune le mot qui la flattait, s'occuper de la moindre avec une activité presque tendre qui donnait à penser aux naïves : « Mais le baron est amoureux de moi?... » Pour ma part, j'avais tout juste neuf ans qu'il m'appelait déjà « Mademoiselle », me traitant avec toutes les marques du respect admiratif, et le jour de ma fête, au lieu de m'acheter des joujoux, me donnait des fleurs, comme à une femme. Pensez si je fus conquise! Au baron Delaborde, âgé alors de cinquante-neuf ans, mes premières coquetteries se sont adressées : c'est lui qui le premier m'a fait connaître ce plaisir interdit — et si amusant! — d'être courtisée. On m'embrassait sur les joues ou sur le front tant

qu'on voulait : lui seul songeait à me baiser les mains et choisissait pour cette caresse déférente les moments où nous nous trouvions seule à seul. Cela me troublait à l'extrême. Mon confesseur d'alors a dû bien rire quand je lui avouais, avec une émotion qui m'étranglait, que « je m'étais laissé baiser les mains par un monsieur ».

Cette intrigue sans péril dura près de quatre ans, jusqu'au moment où l'on me mit à la Madone, et où je fis votre connaissance, mon cher abbé. Je dois dire à la honte de mon cœur que le vieil ami fut assez vite oublié. Paris, même vu à travers les grands ormes d'un couvent, Paris change assez vite l'âme des demoiselles de province. Deux fois le mois, sans compter les petites vacances, je sortais chez ma tante d'Hortisols ; j'y entrevoyais les hommes du monde d'aujourd'hui, certes moins courtois, moins galants, souvent moins spirituels que le baron ; mais, sur lui, ils avaient tout de même l'énorme avantage d'être jeunes, et je m'en apercevais, et je m'accoutumais à envier les hommages qu'ils adressaient aux jeunes femmes et aux jeunes filles, — qu'ils ou-

bliaient de m'adresser. Si bien qu'aux grandes vacances, quand je revins à Châtellerault, les grâces de mon vieil ami me parurent un peu fanées.

Il reçut de moi, je crois, une impression tout opposée. J'étais à l'âge où l'on se transforme : il me fit entendre que la transformation était heureuse. Lui n'avait pas vieilli : c'était le même grand vieillard aux cheveux de soie blanche, rasé à la pierre ponce, l'œil lumineux, la lèvre rouge, la peau mate et les dents nettes. C'était encore l'homme le plus élégant, le plus spirituel, le plus galant de notre petite ville. Mais quoi?... je cessais d'être enfant et j'avais vu Paris.

Pour fêter mon retour, le baron donna une fête dont Châtellerault n'a pas encore perdu le souvenir. Comédie de salon, bal, souper, illumination du jardin, rien ne fut épargné. Ne me grondez pas, mon cher abbé, si je vous confesse que j'eus beaucoup de succès et que cela me causa le plus vif plaisir. A Paris, chez ma tante d'Hortisols, j'étais une jeune pensionnaire de quinze ans qui ne tirait pas à conséquence. A Châtellerault, je revenais auréolée du prestige

de mon éducation parisienne, ayant aussi appris un peu, avec mes parisiennes compagnes de la Madone, à m'habiller, à me coiffer, à me parer. On me fit si universellement la cour que tout notre petit monde féminin commença de me détester et cria au scandale. La garnison se signala dans ce carrousel de « flirts ». Nous possédons une vingtaine d'officiers d'infanterie et d'artillerie qui résument l'espoir d'intrigue de nos Châtelleraudaises. Ils furent à mes pieds tout le temps du bal; moi, je me laissais courtiser, surprise, ravie, je les aimais tous un peu, il me semblait. Il y en avait un surtout, simple lieutenant, dont les cheveux blonds bouclaient naturellement malgré les efforts de la brosse pour les maintenir droits, dont les yeux avaient l'air de gouttes de café... enfin, je choisissais celui-là bien plus volontiers pendant le cotillon. Je crois bien que mon vieil ami — qui ne dansait pas — s'en aperçut, car, au souper (où il me plaça à sa droite à ma grande confusion), il s'empressa de me dire que le lieutenant Desfeuilles avait la pire conduite, portait le trouble dans les familles et

compromettait particulièrement les jeunes demoiselles... Ce qui m'était parfaitement égal.

A dater de cette mémorable soirée, un changement survint dans mes relations avec mon vieil ami, — mais un changement dont je fus seule consciente : je ne le pris plus au sérieux. Je l'aimais bien tout de même, certes, ses attentions me flattaient, elles m'eussent manqué s'il me les eût refusées, les voir rendre à une autre m'eût légèrement enjalousée : mais si j'évoque mon cœur de seize ans, je me souviens que ce jeune cœur commença à jouer au baron une perpétuelle comédie. Il ne me domina plus; c'est moi qui le menai comme en laisse, qui le tins en éveil. Je fus avec lui d'une incroyable coquetterie, m'accordant, me refusant, boudant, cajolant, m'amusant de sa jalousie. Ne croyez pas que ce fût, de ma part, l'effet d'une méchanceté précoce. J'aurais eu grand'honte à faire souffrir mon vieil ami : je le prouvai bien par la suite. Du reste, il ne souffrit aucunement; je crois même que son âme d'ancien courtisan se rajeunit à cette jeune intrigue. Et de fait, je lui accordais

bien plus que par le passé, alors qu'il m'intimidait, s'amusait de moi comme un chat s'amuse d'une souris. Le grand plaisir, je vous le demande, de baiser en cachette la main à une gamine dont on peut baiser le front devant tout le monde! Maintenant, presque jeune fille, on ne m'embrassait plus sur le front, ni sur les joues. Effleurer le bout de mes doigts c'était une faveur, un menu suffrage d'amitié tendre. J'affectais d'y attacher une énorme importance, je n'accordais « cette main, cette main si jolie », qu'au prix de longues supplications. C'était encore un jeu, jeu de chat et de souris; mais le chat, vieilli et désemparé, devenait le jouet de la souris enhardie, un peu pervertie.

Les vacances passèrent, puis une autre année, puis d'autres vacances encore, avec d'autres années... Cela me paraît avoir duré longtemps, très longtemps, ce séjour à la Madone, les sorties chez ma tante d'Hortisols, les mois d'été à Châtellerault, les rentrées... et ce ne furent que trois ans, pourtant. Oh! le cher adorable temps où l'on est « une grande » à la pension, où l'on se sent tout

près d'entrer dans la vraie vie, encore une enfant, cependant, sans soucis, sans renoncements, l'infini de l'espoir en avant de sa vie! On a la main sur le bouton d'un porte; derrière cette porte c'est le monde, l'amusement, l'amour... on va tourner le bouton, ouvrir la porte, entrer... Décidément, des deux côtés de la porte, celui de la pension vaut le mieux.

C'est l'an dernier, peut-être vous en souvenez-vous, mon cher abbé, que je quittai la Madone et vous pour rentrer définitivement à Châtellerault chez mes parents. Notre petite ville, je vous le disais, n'est pas trop ennuyeuse. Malgré la vilaine politique qui brouille et divise tant qu'elle peut, on « se voit » encore assez, fonctionnaires, indigènes, militaires. Les officiers surtout réveillent la gaieté : ils organisent le tennis, les carrousels, les rallies, quelques bals. Enfin, une réduction de vie mondaine qui ferait sourire les parisiennes, mais qui suffit parfaitement aux petites provinciales comme moi. Nos officiers, étant presque tous d'artillerie, changeaient à peu près tous les deux ans... mais comme il y

en avait toujours et que nul ne me tenait particulièrement au cœur, le changement m'était bien égal. Il se trouvait toujours quelque lieutenant, voire un capitaine, qui dansait bien, causait à peu près, et me jugeait assez de son goût pour causer et danser plus volontiers avec moi. Cet officier privilégié — il s'appela successivement Desfeuilles, d'Erbelincourt, Rodrigues, etc., etc. — était naturellement la bête noire de mon vieil ami. Il y a un certain discours sur la suffisance, la mauvaise éducation, l'égoïsme et les basses mœurs de la génération présente; un autre sur la nullité intellectuelle et sentimentale des officiers; un autre sur l'esprit ridiculement étroit de l'École polytechnique que j'ai entendu plus souvent qu'il n'était nécessaire pour les fixer dans ma mémoire... Car mon vieil ami se répétait un peu; il vieillissait, mon vieil ami, et, ce qui prouve que je l'aimais sincèrement malgré tout, c'est que de ce vieillissement je m'apercevais, et que cela me faisait du chagrin. Au physique, c'était toujours le même compagnon svelte et bien paré; ni cheveu, ni dent

n'avaient lâché prise ; mais la fine compréhension des choses ambiantes, la sûreté de la mémoire, le sens du ridicule commençaient à lui échapper un peu ; comme disait *notre* colonel Remy : « Il perdait le contact, ce pauvre baron. » Je n'étais plus seule à me divertir de la cour tardive dont il m'avait faite l'objet : elle le ridiculisait un peu aux yeux de tout le monde, j'en souffrais pour lui, devenue meilleure parmi la méchanceté d'autrui... Comment l'avertir? Sur ce chapitre, il était de plus en plus intraitable. Je lui devais la première et la meilleure part de mes soirées : MM. Desfeuilles, d'Erbelincourt, Rodrigues, etc... passaient à leur tour, et encore! Je me prêtai volontiers à cette comédie, ou plutôt je m'y prêtai volontiers jusqu'au jour où... Mais il faut vous conter en détail cette mémorable aventure, qui fixa ma vie.

A un bal de la sous-préfecture, — le 6 février, je ne l'ai pas oublié, — je rencontrai le capitaine de Langallery. Il n'était pas artilleur, celui-là ; il sortait de l'école de guerre et venait d'être

nommé au 9^e de ligne. Simple fantassin, donc; mais vous n'ignorez pas que les capitaines sont montés : Langallery était même un cavalier remarquable. Croyez-vous aux coups de foudre, mon cher abbé? Vous me direz que cela ne vous regarde pas; mais je vois bien qu'au fond vous n'y croyez point. Eh bien! vous avez tort. J'ai reçu le coup de foudre, moi. Au retour de ce bal où je n'avais dansé qu'une seule fois avec M. de Langallery, — j'ai emmené maman dans ma chambre, je me suis jetée dans ses bras et je lui ai dit :

— Ma petite maman chérie, il faut que j'épouse M. de Langallery.

Tête de mère! Elle me crut folle :

— M. de Langallery? Qu'est-ce que c'est que M. de Langallery?

— Comment, tu ne l'as pas vu? Le capitaine?... celui qui a une moustache brune et des yeux noirs, avec de si jolis sourcils?

Elle ne savait pas! Elle n'avait rien remarqué, ni les jolis sourcils, ni la moustache brune, ni les yeux noirs! Elle n'avait pas distingué ce capi-

taine des autres capitaines. Elle n'avait pas reçu le coup de foudre, elle. Il y a une grâce d'état pour les personnes âgées.

— Enfin, n'importe. Il faut que je me marie avec M. de Langallery.

— Mais, mon enfant chérie, tu n'y penses pas! Nous le connaissons à peine, ce monsieur... Nous ne savons rien de sa famille...

— Si, moi. Langallery, bonne noblesse de l'Orléanais. Le père est mort. Henri n'a plus qu'une vieille mère infirme et une sœur mariée.

— Henri! Elle l'appelle Henri!... Et qui t'a donné tous ces beaux renseignements?

— Mais... un peu tout le monde, maman. Oh! sois tranquille, je ne me suis pas compromise. J'ai risqué une petite question par-ci, une petite par-là... Et quand on me répondait, j'avais l'air de penser à autre chose.

Maman riait, un peu inquiète malgré tout. Je la fis asseoir sur un fauteuil, moi à genoux près d'elle; et je l'embrassai fort, fort.

— N'est-ce pas, maman, que vous me marierez à M. de Langallery?

— Nous te marierons... Si ce monsieur est un parti convenable, mon Dieu...

— Mais puisque je te dis qu'il l'est, convenable!

— Qu'est-ce que tu en sais? Ce qu'on t'en a dit dans un bal? Il n'a peut-être que sa solde, cet officier.

Voilà une affaire qui m'était bien égale, par exemple! Mais vous savez, mon cher abbé, les parents!... Je murmurai, pour ne pas indisposer maman :

— Oh! maman... Un château dans l'Orléanais, pense!

— Un château! Nous en avons un aussi, dans le Poitou, un historique même, et si nous voulions l'habiter, il y faudrait dépenser trois cent mille francs de réparations.

Après un court silence, elle reprit à voix plus basse :

— Et puis, est-ce qu'il t'aimera?

— Dame! J'espère que oui, maman.

— Il te l'a dit?

— Oh! non, maman; nous n'avons dansé

ensemble qu'une fois. Il ne m'a rien dit du tout.

— Alors... es-tu sûre qu'il n'aime pas une autre personne? S'il était fiancé, par exemple?

Elle a dû bien regretter d'avoir émis cette hypothèse, pauvre maman! Figurez-vous, mon cher abbé, que je me trouvai mal instantanément... Il fallut cinq minutes de vinaigre, de sels, de tapotements dans la paume des mains pour me ranimer. En rouvrant les yeux, j'aperçus ma chambre. J'étais toute penaude. On me laissa seule avec maman. Je l'embrassai, je lui dis que j'allais bien. Il ne fut plus question de M. de Langallery entre nous.

Cette nuit-là, je dormis mal : je voyais tout le temps M. de Langallery en train d'embrasser des jeunes filles; et aucune de ces jeunes filles n'avait ma figure.

Le lendemain, sans me rien dire, maman alla faire une visite à la colonelle Remy. Elle revint toute gaie, et me prenant à part :

— Je sais des choses, dit-elle... M. de Langallery n'est pas fiancé, c'est un bon officier, pas sans fortune, mais pas très riche.

Je battis des mains.

— Oh! quel bonheur, il n'est pas trop riche!

— Vous dînerez ensemble jeudi, chez madame Remy.

Nous dînâmes ensemble jeudi, chez Mme Remy. Il arriva à temps, mais le dernier. Quand il entra dans le salon de la colonelle, j'observai papa et maman; ils me parurent un peu déçus. Sans doute ils s'étaient attendus à voir le duc de Lauzun. Croiriez-vous que je fus bien contente? « Tant mieux, pensai-je; je voudrais être seule à le trouver si bien, si bien, — pour que personne ne me le dispute. »

Voilà comment j'étais devenue humble vis-à-vis de lui, moi qui, la veille, me moquais de tout le monde et faisais joujou avec les « flirts ». Henri s'en aperçut bien, et je crois que cela le toucha. Il y a des hommes qui se prennent aux résistances, d'autres à l'immolation. Il fallait à Henri une immolée pour le décider au mariage. Il l'eut. Oh! cela ne marcha pas tout seul. Il ne voulait pas se marier. Il se défendait contre lui-même: seulement, petit à petit, je le sentais qui

s'enlizait, qui s'enlizait, et je l'attachais à moi par une infinité de petits fils imperceptibles. Nous ne nous étions point fait d'aveu, mais déjà nous ne pouvions plus nous passer l'un de l'autre.

... Et mon vieil ami?

Mon vieil ami n'avait rien vu, ne se doutait de rien. Il continuait à jalouser Desfeuilles, Erbelincourt, Rodrigues et Cie, tous les petits danseurs évaporés qui se donnaient l'air de me parler en confidence. Henri et moi, au contraire, nous gardions dans le monde une irréprochable tenue. Seuls, les observateurs très avisés pouvaient remarquer que chacun de nous était un peu nerveux, un peu inquiet, quand l'autre n'était pas là, et que nous ne redevenions tout à fait « nous » qu'à nous savoir proches l'un de l'autre. Si Desfeuilles, Erbelincourt, Rodrigues et Cie avaient eu pour deux sous de perspicacité, ils se seraient peut-être aperçus, eux aussi, de l'indifférence, de la distraction croissante que je manifestais à leurs propos aimables : ils m'énervaient un peu, ils m'agaçaient à me dire, de leur bouche quel-

conque, des paroles que j'eusse souhaité entendre d'une certaine bouche unique. Seul, mon vieil ami tirait bénéfice de la crise de mon cœur. J'aimais mieux sa société, décidément, que celle de Desfeuilles et Cie. Lui, au moins, était sans conséquence, il ne me prenait rien de ce que je réservais à Henri. Puis il m'aimait bien, lui. Je sentais la chaleur d'une sincère tendresse me couver le cœur, quand j'étais près de lui, et à ce moment de ma vie, j'avais tant besoin de tendresse! Croiriez-vous que j'ai failli lui confesser, un jour, mon désarroi et mes désirs? Une pudeur extrême me retint: vous allez voir qu'elle fut bien avisée.

Henri mit près de deux mois à s'avouer à lui-même qu'il m'aimait; mais il faut reconnaître qu'une fois son opinion arrêtée là-dessus, il m'en fit part aussitôt. Toute ma vie, je reverrai ce coin de hall vitré, chez la colonelle Remy, les tentures algériennes, les palmes vernissées des phénix... C'était un soir, après une petite sauterie d'intimes... — « Mademoiselle Roberte, j'ai une chose grave à vous dire. Je vous aime, et je vous

supplie de ne pas me repousser... » Les termes étaient humbles, mais c'était prononcé d'un ton de maître, de roi, je ne vous dis que ça!... Et moi de répondre : — « O mon Dieu! quel bonheur!... » et de me trouver mal comme une bête! Vous pensez si l'incident fut remarqué et si les potins prirent leur essor. Heureusement, le baron Delaborde n'était pas là.

Il n'était pas là, étant malade. Il faisait dire « d'un gros rhume » dans la ville : mais tout le monde savait bien que c'était de cruels rhumatismes cardiaques par quoi il commençait de payer ses dettes de jeunesse fêteuse. Durant les accès, il se cloîtrait, souffrant beaucoup, mais aimant mieux souffrir seul que d'être vu diminué, sans cet apparat de tenue et de toilette qui prolongeait sa jeunesse : il m'écrivait alors tous les jours, les plus spirituelles, les plus galantes lettres du monde, et je devais lui répondre sur un ton de semblable marivaudage.

Nous étions à table, déjeunant, certain matin, Henri, qui commençait sa cour officielle, papa, maman et moi, quand on nous annonça le doc-

teur Routurier. C'était un vieil ami de la maison; il avait assisté ma venue au monde. On l'introduisit. Son air nous parut lamentable.

— Mes amis, nous dit-il, je viens de commettre une terrible bévue... Je faisais ma visite quotidienne chez le baron Delaborde, qui ne va pas trop bien. En causant des potins d'ici, j'ai commis l'imprudence de dire que Roberte se mariait... Crac! le baron a eu une syncope dont j'ai eu toutes les peines du monde à le tirer. A l'heure qu'il est, il fait pitié. Il peut à peine respirer; quant à parler, il a bien essayé, mais j'ai seulement distingué : « Rodrigues... épouser Rodrigues... » Si vous aimez un peu ce pauvre baron, ma chère madame Hautecroix, vous devriez vraiment aller le voir avec Roberte.

— Et que lui dire, grand Dieu? demanda maman. Roberte se marie, c'est vrai. Nous ne pouvons pas dire le contraire au baron... Il finirait toujours par savoir.

— Savoir?... non... Personne ne peut le renseigner tant qu'il sera malade... et c'est en ce moment même qu'il faut lui épargner les émotions.

Une fois rétabli, on lui avouera tout. Je vous en prie, mes chers amis, faites cela pour moi.

On se consulta. Henri, seul, exprima discrètement l'avis qu'il fallait s'abstenir : combien il avait raison, je le compris plus tard. La pitié de mes parents, les prières du docteur l'emportèrent. Maman et moi nous nous rendîmes chez le baron, aussitôt le repas terminé.

Pauvre baron! Pauvre vieil ami! Il portait bien ses soixante-dix ans passés quand je le trouvai, ce jour-là, étendu sur son lit, le visage et les mains jaunes comme des cires, les yeux vitrifiés par l'angoisse, l'haleine courte et rauque... Il put me parler, pourtant. Il put haleter :

— Alors... vous épousez... Rodrigues?

De la façon que la question était posée, cela me permit de répondre : « Non! » avec une certaine ardeur et une sincérité manifeste. Il ne fut pas convaincu tout de suite, pourtant. Il consulta maman, il lui fit jurer que ce bruit d'un mariage avec Rodrigues était une pure niaiserie. Certes, nous avions un scrupule à ce demi-mensonge : mais n'en fait-on pas de pareils à tous les ma-

lades pour les calmer ou pour ne point aggraver leur mal?

N'importe; ce fut le commencement, pour nous, d'un rude temps d'épreuves. Henri, pris de pitié lui-même, n'osait m'interdire les pieuses visites quotidiennes au chevet du malade, qui devenait plus exigeant, plus irritable. Le mal empirait. La respiration s'embarrassait; le moindre mouvement provoquait une douleur aiguë, et toujours une sourde et oppressante angoisse sanglait la région du cœur. En même temps que son mal, la tendresse un peu nerveuse de mon vieil ami pour moi semblait s'accroître. Il me voulait plus souvent, il me gardait davantage; je sentais qu'il supportait impatiemment la présence de mon père, de ma mère, de la colonelle Remy, qui m'accompagnaient. Entre nous, il n'était plus question de ce mariage avec Rodrigues qui l'avait si rudement alarmé; il était convaincu, il avait oublié l'alerte. Il me parlait de nous deux, — lui et moi, — nous unissant comme par un hypothétique mariage, irréalisé et irréalisable, mais dont l'imagination lui était douce. Vraiment fiancée,

vraiment éprise ailleurs en ce moment même, je ne saurais dire combien ces entretiens me pesaient. Que de fois j'ai failli, d'un mot, briser le charme mensonger, crier : « Non... non... il ne faut pas penser à moi ; il n'y a pas une parcelle de moi qui ne soit à un autre... à mon Henri chéri... » Je regardais ce pauvre visage ravagé, ce pauvre corps écroulé : j'entendais cette haleine douloureuse, cette voix défaillante ; et j'avais tant de pitié de mon vieil ami que, chaque fois, je me taisais.

Ce qui punit le mensonge, presque aussitôt commis, c'est la nécessité de le défendre par d'autres mensonges. Vous devinez que la situation s'embrouilla complètement durant les jours qui précédèrent immédiatement mon mariage. Lasse de toutes ces supercheries, je déclarai au docteur Routurier que je me refusais absolument à les continuer : à quoi bon, d'ailleurs ? Tout allait être nécessairement découvert, puisque, le lendemain du mariage, je partais en voyage de noces, pour plus de trois semaines.

— Soit, me répondit le médecin après ré-

flexion. Je comprends qu'il faille en finir. Je ne vous demande plus ni mensonges, ni complaisances. Permettez-moi seulement de mentir à votre place. Que voulez-vous, mon enfant? moi, j'ai charge de vie humaine. Tant que l'espoir me restera de sauver ce pauvre Delaborde, je ne m'exposerai pas à le tuer en lui avouant votre mariage. Et je suis certain de faire mon devoir. Là!

— Ma foi! répliquai-je, mentez, s'il vous plaît. Votre conscience vous appartient. Mais, quant à moi, vous ne me tirerez pas un mensonge de plus.

Dans la soirée, — Henri était au salon, avec moi; l'on nous avait laissés seuls, et vous devinez si cette solitude nous était précieuse, — le docteur se fit de nouveau annoncer.

— C'est encore moi, Roberte, dit-il piteusement. Avez-vous un peu d'amitié pour moi, qui vous ai mise au monde?

— Vous savez bien que oui.

— Eh bien! alors, il faut me rendre la parole que je vous ai donnée tantôt. Voici ce qui s'est

passé avec le baron. Pour expliquer la suspension de vos visites, j'ai dit que vous étiez souffrante d'un violent rhume; que, comme vous avez la poitrine délicate...

— Roberte a la poitrine délicate? interrompit Henri inquiet.

— Mais non, mais non. Elle est aussi solide que vous, Roberte. C'est un mensonge de plus, voilà tout... Ah! dans cette voie-là, voyez-vous, une fois parti, on ne s'arrête guère. Donc, Roberte ayant la poitrine délicate, je lui interdisais de sortir par ces temps incertains de février, et même j'engageais ses parents à l'emmener dans le Midi jusqu'au printemps... Pauvre baron! si vous aviez vu son air navré. « Elle va partir, alors!... Oh! docteur, vous ne ferez pas cela. Qu'est-ce que je vais devenir sans elle! » J'ai dû prendre ma voix la plus grondeuse : « Vilain égoïste! Elle qui vous a soigné comme votre fille! N'avez-vous pas de honte de l'aimer si mal?... — Viendra-t-elle au moins me dire adieu? demanda-t-il encore, si tristement que j'en fus tout remué. — Bien sûr, elle viendra... si vous êtes

sage... » Là-dessus, je l'ai laissé à peu près calme. Et je vous supplie d'accorder une dernière visite à notre ami... la visite d'adieu. Ce ne sera pas tout à fait un mensonge, cette fois... Vous irez le jour même de votre départ pour l'Italie...

Je consultai Henri.

— Soit, dit-il. Nous sommes trop heureux pour avoir le droit de n'être pas charitables.

Je l'embrassai pour ce mot.

— Merci, mon chéri! Je vous aurais obéi... quoi que vous eussiez décidé. Mais, voyez-vous, partir avec vous sans accorder cette dernière joie à ce malade, il me semble que cela n'eût pas porté bonheur à notre voyage de noces.

Il était convenu que la première nuit conjugale se passerait dans notre propriété d'Ingrandes — à quelques kilomètres de Châtellerault, — afin de ne pas surajouter la fatigue du voyage à la fatigue de la journée nuptiale. Ma mère, mon père, la mère de Henri venaient, le lendemain, dîner avec nous, et après le dîner, nous partions pour San-Remo.

Croiriez-vous, cher abbé, que sans mon mari — mon mari chéri — j'aurais peut-être oublié d'aller dire adieu au baron Delaborde?. Que voulez-vous! J'étais si heureuse, dans notre petite campagne paisible, seule avec lui! Il allait falloir perdre quelques-unes de ces chères minutes!

— Vous l'avez promis, mon aimée, me dit Henri... Il n'est plus temps de se dédire. Nous allons d'ailleurs réduire l'épreuve au minimum. Je donne l'ordre d'atteler le coupé. Nous irons d'une traite à Châtellerault, chez le baron. Je vous laisserai entrer seule, vous attendant dans la voiture. Vous resterez un quart d'heure; nous reviendrons aussitôt, toute la démarche n'aura pas pris une heure et nous n'aurons été séparés que quelques minutes.

Ainsi fîmes-nous. Vous n'imaginerez jamais, mon cher abbé, la joie du pauvre baron en voyant entrer sa petite amie. Il se ranima, reprit un instant sa vive physionomie d'autrefois.

— Roberte! s'écria-t-il... Et seule!

Je m'assis près de lui, heureuse de cette joie que je lui apportais. Quand j'ai moi-même beaucoup de bonheur, je voudrais faire tout de suite du bien aux autres, par égoïsme, je crois, pour garantir mon bonheur à moi. Je fus sans effort plus affectueuse que je n'avais jamais été. Lui me regardait avec une tendresse admirative, un peu inquiète.

— Je ne sais pas ce qu'il y a de changé en toi... C'est toi et ce n'est pas toi. Est-ce mes yeux qui ont changé ?

Ce « tu » m'étonna. Il ne me tutoyait plus depuis longtemps. J'observai aussi que ses façons n'étaient plus les mêmes... Il semblait avoir abdiqué toute prétention à la coquetterie et à la jeunesse : pour la première fois il était simple et paternel. Comme je l'aimais mieux ainsi !

— Tu vas rester longtemps en Italie ? demanda-t-il, me tenant les mains dans ses mains que des sursauts nerveux agitaient.

— Trois semaines, je pense... Pas plus d'un mois.

— Comme c'est long!... qui sait si tu me retrouveras ?

— Oh! m'écriai-je, fondant en larmes, ne dites pas cela, mon ami!

Il continua, la voix assez calme :

— Si... quand tu reviendras, tu ne me retrouves pas... ici... il ne faudra pas m'oublier, pourtant. Il faudra aller me voir, où je serai... et prier pour moi. Si je croyais que tu ne penses plus jamais à moi quand tu ne me verras plus, cela me ferait trop de chagrin, vrai, plus de chagrin que d'être vieux et de mourir.

Je pleurais silencieusement, le front sur ses mains.

— Il faudra te rappeler, ma petite Roberte, ce vieil ami qui t'aimait tant... Je ne sais pas comment on t'aimera plus tard; mais, bien sûr, on ne t'aimera pas comme je t'ai aimée... Rien que par ta présence, tu as effacé tous les souvenirs de ma vie, trop pleine de souvenirs, pourtant! Il me semble que les dernières années en auront été les meilleures. Ah! je sens bien que tu as dû sourire, quelquefois, quand je te parlais comme

eût fait un homme de ton âge, quand j'étais jaloux. Pense à cela avec indulgence, Roberte, ou n'y pense plus. Jamais il ne faut rire d'avoir été aimée.

Il ne haletait plus, sa voix s'adoucissait. Il paraissait ne plus souffrir.

— Quel malheur, reprit-il, que tu fusses si jeune et moi si vieux! Comme ma vie eût été autre si j'avais rencontré, à trente ans, une femme comme toi!

Nous restâmes sans parler assez longtemps. Il attendit que mes larmes fussent séchées. Puis :

— Va, mon enfant, dit-il. *On t'attend.*

Plus tard seulement, je repensai à ces derniers mots et ils me semblèrent singuliers. Je me rappelai également qu'il ne m'avait adressé aucune question relative aux conditions dans lesquelles s'accomplirait mon voyage, qui m'accompagnerait... rien. Se doutait-il donc?... Ou savait-il?

Très troublée, je lui tendis mon front, qu'il embrassa paternellement. Je sortis; et vite, vite,

j'allai me blottir dans les bras de mon mari, où, peu à peu, je retrouvai la paix.

---

Si je vous disais, mon cher abbé, que pendant notre séjour à San-Remo, le souvenir du vieil ami m'assiégea au point de m'empêcher de goûter mon bonheur, peut-être ne me croiriez-vous point, et vous auriez raison. Les souvenirs mélancoliques ne peuvent rien contre certaines réalités heureuses. Cependant, je ne fus pas oublieuse au point de ne pas m'informer, deux ou trois fois, dans mes lettres à ma mère, de la santé du baron. Ma mère me répondit d'abord qu'il n'y avait point de changement, puis ne me répondit plus rien là-dessus ; et, dans la disposition d'esprit où j'étais, j'admis volontiers que tout allait bien.

Ce ne fut que le lendemain de mon retour à Châtellerault, — on avait installé notre nouvelle résidence pendant que nous voyagions : pour la

première fois j'étais chez moi, maîtresse de maison, et j'avais à dîner, avec papa et maman, le docteur Routurier... Je demandai :

— A propos, comment va le baron?

La question tomba sur la table comme un aérolithe. Tout le monde se tut, se consulta du regard. J'eus peur de comprendre.

— Mon Dieu, balbutiai-je, est-ce que...?

Maman se leva et m'embrassa :

— Oui, ma chérie... Nous ne te l'avons pas écrit pour ne pas te faire de chagrin là-bas... *Cela* est arrivé moins d'une quinzaine après ton départ... brusquement.

Quand je fus un peu remise de la crise de larmes provoquée par cette nouvelle, je voulus des détails. Mon vieil ami était mort presque subitement, consciemment cependant; depuis trois jours, il attendait et appelait cette fin. Il était mort tenant mon portrait dans ses pauvres doigts tremblants... On m'apprit encore autre chose : un testament, parfaitement régulier, mais postérieur à mon mariage, instituait sa légataire universelle *Mademoiselle* Roberte Hautecroix. Les

héritiers lésés attaquaient le testament, arguant de ce *Mademoiselle.*

Henri et moi, nous fûmes d'accord tout de suite pour renoncer à mes droits. La seule pensée nous faisait horreur, que la pieuse supercherie des derniers jours pût être payée en billets de banque. Non, je ne garde rien de mon vieil ami, hors ce portrait de moi qu'il aimait, qu'il a regardé en mourant. De cet au-delà où il est maintenant, s'il voit le passé et le présent, il sait que sa petite amie ne l'a trompé que par affection et par pitié... Lui pardonnera-t-il, tout de même, de l'avoir trompé? Lui en veut-il de l'illusion consolante où elle l'a laissé s'endormir du grand sommeil? Parfois je me le demande, je m'en inquiète. Henri, quand il est près de moi, me rassure aisément. Mais, dans les longues heures de solitude, comme à présent, je ne suis plus maîtresse de mes rêves. J'ai un vague, vague remords, douloureux à la longue. Je revois mon vieil ami avec ses yeux brillants d'autrefois, sa taille alerte, ses dents blanches; il me dit tristement : « Pourquoi m'as-tu menti, petite Ro-

berte?... » Ah! c'est affreux, ce vide entre la vie et la tombe, qui étouffe nos voix quand elles s'adressent aux êtres disparus. Que faire? Que faire? Rassurez-moi, mon cher abbé; vous savez les paroles qui délient : trouvez une place paisible dans mon cœur pour le souvenir de mon vieil ami!



# La Nuit de Raymonde

4.



# La Nuit de Raymonde

*Madame Gaston Royer à mademoiselle Jeanne Ambrus.*

Tu la reçois, ma petite Jeannette, cette lettre tant de fois promise, du temps que nous nous promenions, bras dessus bras dessous, parmi les frais bosquets de Picpus. Cette lettre de révélations, où le mystère qu'on nous cachait, jeunes filles, devait être dévoilé, — dire que c'est moi, Raymonde, la plus jeune et de beaucoup la moins raisonnable, qui te l'écris! Dire que c'est moi qui suis « Madame » la pre-

mière! « Madame Gaston Royer ». Oh! petite Jeannette, comme c'est drôle!... Enfin, écoute bien, je vais tout te raconter. Mais surtout brûle ma lettre, aussitôt lue. Je mourrais de honte si ta mère la trouvait.

Tu te rappelles qu'il était environ dix heures du soir quand nous quittâmes le bal où tu dansais si éperdument. Je pleurais comme une Madeleine; maman pleurait; papa serrait les mains de Gaston en roulant des yeux effrayants. Enfin, nous voilà en voiture, seuls, « mon mari » et moi, partis pour la gare d'Orléans. Ah! j'oubliais de te dire que maman m'avait prise à part quelques minutes avant la séparation; elle m'avait adressé un petit discours, entrecoupé de sanglots, auquel je n'avais pas entendu grand'chose. Les mots « devoir de la femme... tout ce que voudra ton mari... le mariage sanctifie tout... » y revenaient souvent; mais une phrase surtout m'avait frappée et me hantait: « *Cela* te paraîtra très extraordinaire d'abord, ma chère fille; puis, tu verras: on s'accoutume... »

Nous arrivâmes à la gare. Figure-toi, ma chère,

que depuis le moment où j'étais seule avec Gaston, il me semblait qu'il n'était plus du tout, mais *du tout* mon mari. Je me surprenais à me demander : « Pourquoi donc me trouvé-je ici avec ce monsieur si affairé ? » Le fait est qu'il s'en donnait du mal, pauvre ami ! Les billets, les bagages, les oreillers, que sais-je ? il en avait plein les mains. Même il s'est disputé avec un agent : « Je ferai mon rapport, monsieur ! je ferai mon rapport au directeur de la Compagnie !... »

Nous finissons pourtant par monter, rien que nous deux, dans un compartiment. On va partir. Gaston s'assied près de moi, me prend les mains, baise mes gants avec ardeur en s'écriant : « Raymonde ! ma Raymonde adorée ! quel bonheur d'être seuls, tout seuls !... » Juste comme il disait cela, la portière se rouvre et un vieux monsieur monte, oh ! si vieux, si grave ! il devait être sénateur et membre de la ligue contre la licence des wagons, celui-là ! Gaston se relève, se rassied ; il était furieux ; mais qu'y faire ? On ne pouvait pourtant pas prier le vieux ligueur de s'en aller ? Faute de mieux, Gaston garda une de mes mains

qu'il pressait avec tendresse. De temps en temps, il se penchait pour me dire à l'oreille : « Raymonde ! ma petite femme ! m'aimez-vous un peu ? » Je répondais : « Mais oui, mon ami, mais oui. Sans cela, je ne vous aurais pas épousé. » Une fois, pour changer sans doute, il murmura : « Raymonde ! ma petite femme ! Aimez-vous Gaston ? » Je fus prise d'un accès de fou rire. Aimez-vous Gaston ? Ne trouves-tu pas cela drôle à pleurer ? Aimez-vous Gaston ? Moi, j'en riais encore quand je m'endormis, ce qui ne tarda guère.

Gaston me réveilla à la station de Savigny, où nous descendions. Il était deux heures du matin, un peu passées. Une voiture nous attendait pour nous mener à Noyant, la propriété de ma belle-mère, qui nous la laisse pendant notre lune de miel... Il y a dix minutes de la gare à la maison. Gaston s'attendrissait à tous les ormeaux que nous rencontrions sur la route et qui avaient tous joué un rôle dans son enfance. Moi, comme il faisait noir, je ne distinguais pas grand'chose ; je disais tout de même que c'était joli, pour lui faire

plaisir. Par exemple, la maison m'a tout de suite ravi. C'est vaste, il y a un beau parc avec un amour de pont en troncs d'arbres et de vrais canards dessous. Cela te plairait, à toi qui aimes la poésie.

Où en étais-je? Ah! nous avons fait collation dans la grande salle à manger. J'ai mangé de bon appétit. Gaston a seulement pris un œuf frais et un peu de bordeaux. Puis nous sommes montés dans notre chambre à coucher. Voici le moment intéressant, écoute.

Gaston a été parfait. Il m'a embrassée et m'a dit :

— Ma chère enfant, j'ai donné l'ordre à la femme de chambre d'attendre que vous la sonniez. Voulez-vous m'être agréable? Vous ne la sonnerez pas. J'aime mieux qu'aucun domestique n'entre ici ce soir. Voici le cabinet de toilette. Je vous laisse; j'attendrai dans la pièce voisine que vous soyez couchée... Une vingtaine de minutes, n'est-ce pas? Si vous avez besoin de moi, faites toc, toc, à la porte.

Là-dessus, il me « rembrasse » et sort. Je me

déshabille dare dare; en dix minutes, je suis toilettée pour la nuit, couchée, blottie dans les draps. Mon cœur battait, ma chère! comme quand j'ai passé mon brevet! La porte s'ouvre; voici Gaston. Je craignais une chose (ne ris pas!) : je craignais qu'il ne fût en chemise. Une ou deux fois dans ma vie, j'ai vu un homme en chemise, en chemise empesée... Je sentais que si Gaston se présentait comme cela, le premier soir, c'était fini, je ne l'aimerais plus jamais et je serais malheureuse toute ma vie. Je risquai un œil. Eh bien! ma chère, Gaston n'était pas ridicule du tout. Une jolie chemise à jabot de dentelle, un caleçon de soie noire qui avait l'air d'un maillot de gymnaste... ça lui allait à souhait. Il s'approcha du lit, me baisa dans le cou, dans les cheveux, sur les bras. Maintenant, j'étais émue; il me semblait que je l'aimais un peu. (Aimez-vous Gaston?) Il alla chercher la lampe, la posa sur la table de nuit et, tout en continuant de m'embrasser, l'éteignit. J'admirai comme tout cela fut adroitement exécuté. Certes, il avait dû répéter son rôle la veille.

Crac ! Il fait noir et Gaston est dans mon lit. Ici, l'histoire devient plus difficile à conter. Enfin, tâche de comprendre. Il m'avait enlacé la taille et m'attirait. Moi, je reculais tant que je pouvais, tout contre le mur... Certainement, il était très entreprenant ; certainement, j'étais bien confuse... Mais, que veux-tu ? D'après nos conversations de pensionnaires, d'après le discours de maman, je m'attendais à de telles énormités ! Aussi, loin de résister, j'aurais plutôt pensé : « Quoi ! c'est tout ?... »

Or, tout à coup, mon mari, qui s'était contenté jusque-là de murmurer de vagues paroles de tendresse, se met à me dire à l'oreille, d'une voix entrecoupée : « Raymonde ! ma femme chérie ! pardonne-moi. Je ne sais ce que c'est... Ce voyage... et puis... la joie excessive de t'avoir ainsi, tout à fait à moi. » Et il me serrait les mains à me les briser. Par exemple, je ne comprenais plus du tout. De quoi me demandait-il pardon ?... Je ne répondis rien. Il reprit : « Tu n'es pas fâchée, n'est-ce pas ?... Si tu savais... si tu avais plus d'expérience... tu comprendrais que... au contraire... ça

prouve combien... combien je t'adore... parce qu'autrement, je t'assure, dans d'autres circonstances... enfin... » Il s'embrouillait dans sa phrase, si drôlement que je me suis mise à rire comme une sotte, de ce fou rire, tu sais, qui agaçait tant la Mère Albanie, à Picpus. Et lui : « Ne ris pas, je t'en prie ! Tu ne m'aimes donc pas, dis ? » Moi, je repensais à : Aimes-tu Gaston ?... et je riais de plus belle. Enfin, je me calmai. Mon mari me dit : « Si *vous* voulez, nous dormirons. Vous devez être fatiguée. » Je l'étais, en effet. Je me laissai embrasser encore un peu. Puis je me tournai vers le mur et je m'endormis.

Plusieurs heures après (il me sembla), je fus réveillée par un bruit léger. Sans remuer, j'ouvris les yeux à demi. Gaston s'était levé et avait rallumé la lampe... Avec mille précautions, sans doute pour me laisser dormir, il ouvrit son nécessaire de voyage, y prit un flacon dont il examina de près l'étiquette, but à même deux gorgées, remit le flacon en place et vint, la lampe éteinte, se recoucher à mon côté. Dix minutes environ se

passèrent dans un calme absolu. Je sommeillais déjà, quand soudain mon mari me saisit de nouveau dans ses bras, me serra contre sa poitrine, me mania comme une masseuse qui serait un peu brutale. Je me faisais toute petite; j'avais peur; mais, soyons franche, ma curiosité surtout était en éveil. Je me disais : « La chose extraordinaire dont maman m'a parlé va évidemment arriver. »

Eh bien! non, je me trompais. C'était tout. Gaston me laissa très vite en repos. Il semblait rompu de fatigue, furieux avec cela, et murmurait : « C'est prodigieux, ma parole!... Je suis ensorcelé... » Et le voilà qui recommence ses supplications, presque en pleurant. « Vous allez me mépriser, Raymonde! Ayez pitié de moi. C'est que je vous aime trop, voyez-vous! » Il avait réellement l'air très malheureux; sans doute il craignait de m'avoir fâchée en me brutalisant. Je m'efforçai de le consoler; je l'embrassai à mon tour. Nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Ce matin, je me suis éveillée tard. Gaston

était déjà habillé. Il est venu me baiser sur le front et m'a dit :

— Dors encore un peu, ma petite Raymonde; j'ai une course importante à faire à Savigny; je serai de retour à l'heure du déjeuner.

Je l'ai laissé partir, bien contente de ces minutes de solitude où j'ai pu te griffonner la lettre promise. Je me sens, ce matin, troublée, inquiète... et heureuse. Ma nuit de noces est finie; je suis donc femme, bien femme. Sans doute, cette nuit a contenu beaucoup d'incidents graves; pourtant je m'attendais à quelque chose de plus... comment dire cela?... de plus... *jamais imaginé*. Le seul fait vraiment extraordinaire, c'est le flacon mystérieux dont Gaston a bu deux gorgées. Je viens de l'examiner en tremblant, ce flacon; il n'offre à l'extérieur aucune marque singulière. L'étiquette porte le nom du pharmacien et un numéro d'ordre. Le liquide est jaunâtre, il sent l'alcool et le gingembre.

J'ai demandé à la femme de chambre, tout à l'heure, si Gaston était rentré. Elle m'a répondu :

— Non, madame. Mais monsieur ne sera plus bien longtemps absent. Il a dit au cocher en partant : « Allez à Savigny, chez le docteur Levert. » Ça fait dix minutes et dix minutes, puis le temps de voir M. Levert... Trois petits quarts d'heure en tout.

Le docteur Levert ! Gaston a été consulter un médecin. Serait-il souffrant ? Mais non ; il se portait admirablement ce matin. Alors... j'ai une idée folle ; il faut que je te la confie... N'est-ce pas pour moi qu'il va consulter ? Quoi ?... ce serait déjà fait ?... Je me tâte... Je ressens sous mon corset des mouvements inaccoutumés. Oh ! Jeannette, si c'était vrai ! Tu serais marraine, n'est-ce pas ?

Surtout, ne raconte rien encore !

Je t'embrasse, ma mignonne, dans tes beaux cheveux noirs.



# Après le Péché



# Après le Péché

---

*Il est dix heures du soir.*

*Une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, Mme de Robertier, est seule dans sa chambre à coucher, assise à un petit bureau d'acajou anglais, qu'éclaire une lampe minuscule. Une lettre fermée est posée devant elle : la longue enveloppe mauve ne porte encore aucune suscription.*

*Mme de Robertier est à moitié dévêtue, ce qui lui sied à merveille. C'est une mignonne blonde un peu forte.*

*Son teint est assurément très clair et très pur à l'ordinaire ; mais, ce soir, elle a beaucoup pleuré ; les paupières et les joues s'en ressentent.*

MADAME DE ROBERTIER, *méditant.*



Et maintenant, si j'avais un peu de courage, et si je valais vraiment quelque chose, j'écrirais la vérité à mon mari. Je lui dirais : « Voilà... je suis une misérable...

indigne de vous... Parce que vos affaires, des affaires qui nous intéressent également tous les deux, vous retenaient loin de moi, je vous ai trompé, j'ai pris un amant. Et quel amant! Un cercleux, un homme à baccara, bête comme une bûche... Il a de beaux yeux noirs, ça, c'est vrai, et une main de prince... puis il porte un grand nom : marquis de Hermoso. Mais cela ne fait rien, n'est-ce pas? Ce n'était pas une raison pour trahir, après deux ans de mariage heureux, vous qui m'aimez, vous que j'aime... Car je vous aime, hélas! Jean, oui, je vous aime, surtout à présent, bien plus que ce bellâtre de Hermoso, qui vient de me tenir dans ses bras, de cinq à sept, chez lui, rue de la Baume!... »

*(Reflux de souvenirs. Mme de Robertier lâche un instant, puis ressaisit le fil de ses pensées.)*

Voilà ce que j'écrirais à M. de Robertier, si j'avais un peu de cœur. Ce serait probe, loyal... *(un temps)* et absurde. Car après tout, ce qu'il y a de pire là dedans pour un mari, c'est de le savoir. Aujourd'hui, de cinq à sept, M. de Robertier a

été aussi paisible, aussi content que les autres jours.

Raisonnablement, on ne peut pas me demander de faire le malheur de mon mari par excès de loyauté. J'écrirai tout à l'heure à Jean une bonne lettre bien tendre... un peu... passionnée même (il adore recevoir ces lettres-là, quand il est loin de moi). Et le même courrier portera à Hermoso le petit billet que voici, que j'ai écrit tout de suite, en sortant de chez lui.

Mon mari aura sa lettre après-demain. Hermoso recevra la sienne dès demain... On la lui apportera dans son lit, sur le coup de midi... Ça lui fera un joli réveil.

Il faut que je la relise.

*(Elle fend l'enveloppe, ouvre la lettre et lit à demi-voix.)*

« Monsieur,

« Vous avez abusé indignement de la confiance que vous avait témoignée une honnête femme. En venant chez vous, je pensais, suivant votre promesse, regarder vos bibelots et m'en aller. Après

ce qui s'est passé, vous comprenez que je ne saurais vous revoir. Mais je tiens à vous dire que j'adore mon mari et que je ressens pour vous le plus profond mépris.

« JACQUELINE. »

*(Elle réfléchit, tenant toujours le billet.)*

... Mais... c'est très imprudent, en somme, ce que j'écris à ce garçon. Il n'aurait qu'à montrer ça au cercle : ça veut dire clairement : « J'ai été votre maîtresse. » Et puis *(imperceptible sourire)* il y a la phrase des bibelots qui n'est pas heureuse. J'étais si troublée... La phrase du mépris est parfaite, par exemple.

*(Elle déchire la lettre et en recommence une autre, en ayant soin de renverser son écriture.)*

« Monsieur,

« Vous m'avez manqué de parole. J'avais fait ce que j'ai fait, convaincue que vous vous conduiriez en galant homme. Vous m'avez cruellement détrompée : désormais, vous comprendrez

qu'il me soit impossible de vous revoir. Mais je tiens à vous dire que j'adore mon mari et que je ressens pour vous le plus vif mépris.

« J... »

*(Réflexions.)*

Celui-là n'est pas compromettant... mais il est un peu niais, tout de même : « J'avais fait ce que j'ai fait... » cela ne veut rien dire du tout... Oui, c'est mal écrit. Et Hermoso a été l'amant de Mme Lescœuvre, qui écrit si bien... Décidément, non, ce n'est pas encore ça.

*(Elle déchire le billet et en recommence un autre.)*

« Monsieur,

« Je vous demande en grâce d'effacer de votre souvenir, comme je l'efface du mien, la journée d'aujourd'hui. C'est à votre honneur de galant homme que je m'adresse. Tout, n'est-ce pas, est fini et oublié? J'adore mon mari et je ressens pour vous... »

*(Elle s'arrête.)*

Non... Écrivant sur ce ton-là, je ne peux pas lui dire que je ressens pour lui le plus profond mépris. Trois lignes plus haut, je le traite de galant homme... Je vais mettre simplement : « J'adore mon mari. »

Bon! Seulement « j'adore mon mari » arrivant le lendemain du jour où... Il va rire. Et après tout, il aura raison. Ai-je vraiment quelque chose à lui reprocher? Il a fait son métier d'homme... J'ai accepté de venir chez lui, sous prétexte de voir ses bibelots... mais enfin... je savais bien qu'il ne se tiendrait pas tranquille comme un gardien de musée. Oh! je comptais me défendre, résister... Et puis je ne sais pas comment cela s'est fait... *(Mouvement d'humeur.)* Aussi, Jean a tort de me laisser seule si longtemps.

*(Réflexions).*

... Pauvre Jean! Là-bas, il pense à moi. Il ne se doute pas!... Oh! je l'aimerai bien, quand il reviendra.

*(Elle déchire la lettre qu'elle vient d'écrire, et, une fois de plus, recommence.)*

« Monsieur,

« Je vous demande en grâce d'effacer cette journée de votre souvenir, comme je veux l'effacer du mien. Tout doit être fini et oublié. A ce prix, je garderai de vous un souvenir bien triste, mais sans haine et sans mépris.

« J... »

*(Se relisant.)*

Elle est très bien, celle-ci. Calme, digne, triste. Et puis, elle ne fera pas trop de chagrin à ce pauvre garçon... J'avais été bien coquette avec lui, en somme!

Maintenant, vais-je envoyer cela ce soir? Tous les bureaux sont fermés... Betsy regardera l'adresse, fera des potins à l'office... Mieux vaut que je passe à la poste demain matin, moi-même, en allant au Louvre. Pour le moment, couchons-nous.

*(Soins de toilette. Prière. Coucher... Huit heures d'excellent sommeil. Vers neuf heures et demie, le lendemain matin, Betsy entre dans la chambre à coucher de sa maîtresse.)*

MADAME DE ROBERTIER, *s'éveillant.*

Eh bien!... qu'est-ce que c'est?

BETSY.

Madame... C'est de chez Vaillant... Une grosse corbeille...

MADAME DE ROBERTIER, *reprenant ses esprits.*

Ah!... des fleurs... Je sais ce que c'est... C'est bon... Ouvrez mes fenêtres et apportez la corbeille.

*(Betsy obéit. La corbeille est pleine d'admirables roses blanches et rouges. Betsy sort.)*

MADAME DE ROBERTIER.

C'est gentil, cette idée... le lendemain, pour le réveil. Pauvre garçon... Moi qui lui ai si durement écrit!

*(Elle va au bureau d'acajou, ouvre sa lettre de la veille, la relit. Elle se promène quelques minutes dans sa chambre. Elle s'arrête devant l'armoire à triple glace, constate avec satisfaction que le sommeil a restitué la fraîcheur de son teint. Elle revient au bureau, froisse sa lettre.)*

... Décidément, je ne peux pas lui envoyer cela, après la corbeille.

*(Elle s'assied et écrit rapidement les mots suivants.)*

« Merci... Je suis très triste. Je voudrais oublier hier. Je ne puis pas. Plaignez-moi!

« J... »

*(Relisant.)*

C'est bien. C'est aussi digne que l'autre et c'est plus gentil. Je vais jeter cela à la poste en allant au Louvre.

*(Elle sonne Betsy et s'habille.)*



# Rivale



# Rivale

---

*Juin 18..*

JUSQU'A cette Juliette, je n'avais jamais été jalouse des femmes que Maurice courtisait, de ses bonnes fortunes mondaines, de ses conquêtes parmi les actrices, parmi les demoiselles de toutes les marques. Jeunes femmes, jeunes filles plus ou moins émancipées, elles volaient à lui, attirées comme des alouettes par le miroitement de sa renommée toute fraîche, par sa jolie tournure et ses façons de prince. Je n'étais pas jalouse : même j'étais fière. Tous ces

hommages, il m'en venait un peu; j'avais fait de ma chair, de mon sang, ce bel artiste si vite célèbre; pour consoler mon précoce veuvage, je n'avais pas voulu d'autre amour que le sien. Puisque je m'étais tant privée, tant renoncée pour l'élever et l'instruire, sa gloire était mon œuvre comme sa beauté. Et puis, il était si reconnaissant, si tendre pour sa vieille mère, mon peintre chéri! Même devant le monde, il m'appelait toujours si gentiment: « Maman! » Il affectait d'être si obéissant à mes désirs, ce grand garçon dont aucun maître n'avait jamais pu ligotter l'indépendance!... Ah! elles pouvaient bien lui courir après, les autres, les dames pour jeune gloire! elles pouvaient se livrer à lui, s'afficher avec lui; je savais bien qu'elles n'étaient que l'amusement de son cerveau, qu'il en changeait pour se délasser, comme il changeait de cheval pour se promener au Bois. La seule femme de sa vie, la vraie conseillère, la confidente et le refuge, c'était sa mère.

Il rencontra cette Juliette dans le monde des bourgeois qui aiment à se frotter aux artistes;

c'était une jeune fille plus très jeune, qui avait beaucoup flirté, comme ils disent, c'est-à-dire essayé et manqué beaucoup de mariages. Elle était jolie, j'en conviens : les cheveux roux comme l'acajou des meubles anglais, la peau couleur de son, si fine, si fine qu'on avait peur de la déchirer d'un baiser; avec cela, un regard d'un vert singulier, très foncé, très humide, vert d'algue, si l'on peut dire... Elle fit la cour à Maurice, comme toutes, et Maurice la courtisa fougueusement, comme toujours; car il s'imagine chaque fois, pendant les six premières semaines, qu'il a trouvé la grande passion. J'étais bien tranquille, je savais ce que durent ces grandes passions. Pourtant, quand il peignit le portrait de Juliette, elle m'inquiéta, avec ses yeux d'algue, mouillés et froids, où je ne lisais pas l'adoration, l'envie de s'immoler que Maurice inspire aux femmes. L'inquiet, l'agité, le troublé, c'était plutôt Maurice. Il cherchait à s'étourdir, près d'elle, en racontant des anecdotes drôles, en faisant des mots; mais moi, je savais bien que son cœur ne riait pas. Il recommença trois fois le portrait, trois fois le manqua. Juliette

le lui disait, très sévèrement. Le temps des villégiatures arriva : elle allait partir. On remit un quatrième essai aux loisirs de la campagne : Maurice passerait quelques semaines chez les parents, dans leur propriété de Touraine, et là, plus tranquillement, recommencerait et finirait le portrait.

Jusqu'à ce qu'il partît à son tour, mon peintre chéri fut tout triste, tout bouleversé. Je souffrais autant que lui, parce qu'il ne me confiait pas ses misères. Pour la première fois, il ne m'avouait rien. Il ne prononçait jamais, en ma présence, le nom de Juliette; quand j'essayais d'en parler moi-même, il m'opposait un visage muet et dur que sa vieille mère ne lui connaissait pas... Il partit. Je fus toute seule pendant un mois et demi. Quand il revint, il semblait remis, presque joyeux. Il me déclara qu'il voulait épouser Juliette.

Ah! pour le coup, je n'y tins plus. Je lui dis tout ce que pensais de sa Juliette : j'avais pris mes renseignements, je savais histoire sur histoire. Peut-être bien ces histoires n'étaient-elles pas absolument authentiques; il y en avait qui

sentaient un peu l'invention : enfin, j'aimais mieux tout croire et tout lui dire. Il m'écouta sans répondre, un long moment : puis il devint tout pâle et sortit. Il ne rentra que le soir. Il m'embrassa en me disant : « Écoute, maman, ne me parle plus comme tu l'as fait tantôt. Toutes ces infamies qu'on t'a contées sont indignes de toi. Juliette mérite que je l'aime, et elle m'aime. Ne me force pas à choisir entre elle et toi. »

Ils se marièrent. Je n'avais pas pu prendre sur moi de vivre avec eux, bien que Juliette offrît de se soumettre à la vie en commun. Non, je ne voulais pas, je ne pouvais pas. Je me retirai près de Paris, dans une petite maison où je m'installai avec mes deux bonnes. Maurice venait me voir de temps en temps ; le dimanche, il déjeunait avec moi ; je ne rencontrais ma belle-fille que lorsque j'allais moi-même à Paris.

J'ai passé ainsi deux tristes années, les plus tristes de ma vie, qui m'ont vieillie comme dix ans. Pas une épouse trahie, pas une maîtresse abandonnée n'a été jalouse autant que moi. Non pas

des joies de chair qu'*elle* lui donnait, mon Dieu! de ces caresses à fleur de nerfs qu'il avait reçues de tant d'autres, rendues à tant d'autres! Non... mais elle était la compagne, la confidente, l'asile, tout ce que j'avais été; elle était la Femme de sa vie, et je ne l'étais plus. La première année de son mariage, il n'exposa pas, il ne fit rien; croirait-on que j'en fus joyeuse, que je me dis : « Elle l'empêche de travailler... » avec un certain contentement? Mais l'année d'après, avec sa *Mort de Manon,* il triompha, il eut le prix du Salon et son succès me fit mal, à moi qui jadis n'avais vécu que de ses succès... C'est que j'avais reconnu le corps onduleux, les boucles rousses, les yeux d'algue de Manon.

Lui ne m'oubliait pas : il venait toujours voir sa vieille mère; peu à peu, il me sembla qu'il venait plus souvent, qu'il restait plus longtemps. On eût dit qu'il avait quelque chose à me confier, qu'il n'osait pas et qu'il souffrait de ne pas oser. Il souffrait, le pauvre chéri, et moi qui l'adorais, je devinais bien d'où venait sa souffrance, et je

ne voulais pas qu'il me la versât dans un aveu ; il fallait qu'il la bût jusqu'à la lie, tout seul, sans conseil, sans témoins, pour qu'après il me revînt comme je le voulais, meurtri et pantelant, — pour que je le guérisse, et qu'il me dût sa vie. Maintenant, je commençais à ne plus haïr cette Juliette, puisqu'elle lui faisait du mal. Au temps de leur lune de miel, je n'avais rien souhaité connaître de leur existence à deux. A présent que pointait l'aurore rousse, je m'y mêlai plus souvent : j'observai. Du premier coup d'œil, j'avais tout vu, tout compris. Ma belle-fille n'avait pas encore d'amant, mais la curiosité d'un autre homme s'éveillait dans ce cerveau impur. J'assistai à une de leurs réceptions ; je le devinai, l'homme qu'elle voulait. C'était un de ceux qui avaient autrefois reçu d'elle des demi-caresses : le premier, peut-être ; et maintenant, sachant tout l'amour, elle lui revenait. Car notre premier joug nous attire le reste de la vie, et nous y retournons parfois malgré nous-mêmes.

... Je rentrai dans ma petite maison de ban-



lieue, apaisée, confiante en l'avenir. Et quand, six semaines plus tard, mon pauvre Maurice aimé vint se jeter dans mes bras, sanglotant, anéanti, mais aussi furieux, enragé contre cette femme qui déjà était hors d'atteinte, je le serrai contre moi, en remerciant Dieu qui me le rendait.

Toutes mes tortures étaient oubliées. Il me revenait ; l'autre était vaincue.



# Un Sauvetage

6.



# Un Sauvetage

---

*Madame veuve Morisset, d'Issoudun, à monsieur Maurice Leblond, élève de mathématiques spéciales au collège.*

MON Dieu! monsieur Maurice, que j'aurais de chagrin si ma lettre vous choquait, vous faisait supposer que la meilleure amie de votre maman est une femme sans principes, indigne de l'estime de Mme Leblond et de la vôtre! Je ne vous l'aurais jamais

écrite, cette lettre, jamais, jamais, sans un petit incident survenu hier, qui m'a renseignée sur des choses dont je ne me doutais même pas... Toute la nuit, j'ai réfléchi : « Dois-je écrire à M. Maurice? Dois-je ne pas écrire ? » En me levant ce matin, j'étais bien décidée à me tenir tranquille, à ne rien écrire du tout. Et me voilà, je ne sais comment, une heure après, la plume à la main. Au moins, promettez-moi d'être discret, de ne pas montrer ma lettre à vos camarades, et de la brûler tout de suite après l'avoir lue?

Il y a bien longtemps que je vous connais, monsieur Maurice. Du temps que votre père et mon pauvre mari vivaient, ils étaient les meilleurs amis du monde ; quand nous nous sommes trouvées veuves, presque en même temps, votre maman et moi, nous avons tâché de nous consoler en nous rapprochant, en parlant de ceux qui étaient partis. Vous étiez alors, non pas le grand jeune homme d'à présent, mais un petit collégien à veste de velours, à col rabattu, à culotte courte, blond, rose et mignon comme une fille... Si on m'avait dit que ce petit Maurice me ferait la cour,

cela m'aurait semblé risible, bien sûr! Et si l'on avait ajouté que moi-même!... Enfin, n'allons pas trop vite...

Vous aviez beau grandir, moi je vous voyais enfant, comme vous voyait votre mère, jusqu'à certain soir où, invitée à dîner chez elle et placée entre elle et vous, j'ai senti que vous me faisiez le pied sous la table... J'ai été si surprise d'abord, que je n'ai pas pu croire que c'était vrai. Le soulier du voisin rencontre la bottine de la voisine, ce n'est parfois qu'un effet du hasard, n'est-ce pas? Mais quand la bottine s'étant discrètement retirée, le soulier la poursuit, veut la ramener et, par toutes sortes de petites pressions et de chocs légers, s'efforce d'engager la conversation, il n'y a plus à douter: même une honnête femme est obligée de comprendre. Rendez-moi cette justice que je me suis conduite, cette fois-là comme toutes les autres, en honnête femme. Ma bottine n'a rien répondu à votre soulier, et vous n'avez réussi qu'à me couper l'appétit, de saisissement.

« Comment! me disais-je, le dîner fini, tout en causant avec votre chère maman, comment! ce petit Maurice Leblond, de si bonne famille, si bien élevé, se permet de faire le pied à table à une amie de sa mère! Un enfant de son âge! » Et je vous regardais, et j'étais bien obligée de m'avouer que vous n'étiez déjà plus si enfant que ça. C'était l'an dernier, vers la fin de l'hiver; vous étiez aussi grand qu'aujourd'hui, aussi fort; vous n'aviez guère moins de poil au menton, et vous n'en aviez pas davantage sur les lèvres... Mais on ne pouvait plus s'y tromper : vous étiez un jeune homme, et bien sûr, quand vous passiez dans les rues, les petites ouvrières devaient déjà vous dévisager... « N'importe, pensai-je. Dix-neuf ans, c'est tout de même un peu tôt pour songer aux femmes, surtout quand on se prépare aux grandes écoles. Il aura le temps de s'amuser quand il aura ses diplômes. » Et j'ai fait semblant de ne plus m'apercevoir des regards que vous me lanciez et des tendresses de votre soulier pour ma bottine.

Alors vous m'avez écrit. Vous avez osé m'écrire, chez moi, des lettres de déclaration, en me suppliant de vous répondre en poste restante! Elles étaient même très jolies, vos lettres, monsieur Maurice. Je les ai gardées : je les relis souvent. C'est dommage que vous ayez choisi la carrière des sciences, car vous auriez pu certainement, avec le talent de tourner les phrases que vous avez, vous faire une belle place dans la littérature... Il y a surtout une poésie que vous m'avez envoyée le mois passé, qui est tout à fait réussie : vous rappelez-vous? il s'agit d'un lac où vous êtes censé vous être promené en bateau avec moi. Je sais les vers par cœur :

*O lac! l'année à peine a fini sa carrière,*
*Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,*
*Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre*
*Où tu la vis s'asseoir!...*

Ah! ce n'est pas pour faire mon éloge, mais je crois que peu de femmes à Issoudun auraient résisté comme moi! D'abord, monsieur Maurice, je pense que vous vous en doutez, mais vous êtes

très joli garçon. Vous avez la figure fine de votre chère maman, qui a été si belle, et avec ça vous paraissez encore plus vigoureux que feu M. Leblond, qui a eu tant de succès dans le département ! C'est quelque chose d'être la première femme à laquelle un beau garçon comme vous prête son attention! Et puis vous êtes si bien élevé! Vous étiez si respectueux avec moi, sauf cette mauvaise habitude de me faire le pied à table! Je vous résistais toujours ; je ne répondais pas à vos lettres; mais de là à dire que tout cela m'ait laissée indifférente, que je n'aie pas été un peu troublée... non, je mentirais si je le disais. Seulement, j'étais retenue, vous comprenez, d'abord par les principes, puis par mon amitié pour votre maman... J'aurais eu des scrupules à détourner de son travail, de ses mathématiques, un jeune homme qui avait besoin de tout son temps pour préparer l'École Centrale.

Voilà pourquoi, mon cher monsieur Maurice, au bout d'un an de cour, vous n'avez rien obtenu de moi, rien du tout, pas même un baiser sur la main...

Or, voilà qu'hier (c'est l'incident auquel je faisais allusion) j'étais allée à la recette pour toucher des coupons, et j'attendais mon tour dans l'antichambre, quand, m'étant mise à la fenêtre par hasard, je vous vis passer. Vous aviez votre serviette sous le bras; vous vous rendiez au collège pour le cours d'après-midi. Au tournant de la rue, une femme qui venait en sens contraire faillit vous heurter : et je vous vis, non sans surprise, au lieu de la laisser passer, engager la conversation avec elle comme avec une ancienne connaissance. Et quelle femme! Non, vrai! monsieur Maurice, je vous croyais meilleur goût! Une des plus horribles filles de la ville, une femme qui a été dans une mauvaise maison pendant un an (c'est mon pauvre mari qui le disait, je m'en souviens). Après quelques minutes de conversation, vous lui avez serré la main, en pleine rue, et vous lui avez crié : « A demain soir! »

A demain soir!...

Ainsi, monsieur, vous allez voir des cocottes? Vous que votre mère croit un petit saint, vous

dépensez là votre temps, votre argent et votre santé? Mais vous ne savez donc pas ce que c'est, mon pauvre enfant, que ces filles-là? Vous n'avez pas de regret de leur donner le meilleur de votre jeunesse, les meilleurs battements de votre cœur et vos premiers baisers? Et moi qui, vous trouvant si gentil, si intelligent, si bien élevé, me faisais un devoir de vous repousser, pour que l'on ne pût m'accuser de vous avoir, comme l'on dit, débauché! Mais, débauché, vous l'êtes, malheureux, et de la pire façon! Ah! si j'avais su! si je m'étais doutée! j'aurais pu peut-être vous préserver!...

Cependant, j'y pense, tout n'est pas perdu encore, et l'on peut essayer de vous arracher aux mains de ces vilaines femmes. J'ai hésité à me confier à votre mère; j'ai craint de l'alarmer; elle vous aime tant! elle est si loin de supposer!... Alors je me suis décidée à vous écrire. Venez me voir ce soir, chez moi, après huit heures. Je veux causer avec vous, vous donner des conseils de vraie amitié, et, s'il en est temps encore, sauver au moins votre avenir.

Venez. Je sais bien que je me compromets, que ma démarche paraîtrait extraordinaire à beaucoup. Mais, la main sur la conscience, c'est mon devoir que je remplis. Je dois bien cela à votre chère maman.





# La Question du Lit

## I

*Madame Duclozac à madame Anquetin.*

Du château de Serbat.

MA vieille amie chérie, je recours à vous, comme tant de fois déjà, parce que je ne sais que vous capable de me tirer d'embarras. Rassurez-vous d'abord : il ne s'agit de rien qui menace moi ou mon époux : c'est de lui, toutefois, que j'ai à vous entretenir.

Voici le cas. Vous n'ignorez pas que Maurice et moi nous nous entendons assez bien. Dame! ce n'est pas assurément une lune de miel ininterrompue; mais il faut songer que voilà tantôt trois ans que nous rentrâmes de notre voyage de noces... Notre amour s'est comporté en bon amour légitime, estampillé par les autorités municipales et ecclésiastiques; il a duré le temps que l'usage lui consacre : c'est-à-dire de la première nuit après le mariage jusqu'à la première nuit d'installation définitive... Ensuite, d'accord avec Maurice, j'ai mis cet amour dans un écrin, si j'ose ainsi dire, et, de temps en temps, nous l'en sortons, comme un bijou de prix, pour le brosser un peu, vérifier s'il est toujours en bon état, et au besoin nous en parer quelques instants : après quoi, un tour de clef, — et c'est fini jusqu'à la prochaine occasion. Ai-je besoin d'ajouter que nous jouissons de l'inestimable bienfait de ne point cohabiter? Chacun de nous a sa chambre, son cabinet de toilette et son lit. Maurice a dit fort judicieusement à ce sujet : « Ce ne serait vraiment pas la peine que votre

père eût gâché huit cent mille francs à bâtir cet hôtel pour que nous nous entassassions dans une seule pièce. »

Sur la foi de ce subjonctif, je vivais paisible depuis deux ans et demi, j'avais repris toutes mes bonnes habitudes de jeune fille : de rôder en chemise dans ma chambre jusqu'à une heure avancée de la nuit, arrangeant mes petites affaires, relisant les vieilles lettres, en écrivant parfois; au lit, je feuilletais le roman qui me convenait jusqu'à l'heure où il me plaisait de dormir; puis, enfin, la lampe éteinte, je prenais sous ma couverture les attitudes les plus diverses, en long, en large, en rond, en diagonale, sans avoir de compte à rendre à personne. C'était délicieux. Vrai, les meilleures heures, sur les vingt-quatre, commençaient pour moi quand je poussais le verrou de ma chambre à coucher.

« Mais, me direz-vous, ma vieille amie, que faisait Maurice cependant? »

Chère, je ne m'en suis jamais préoccupée, et je conviens volontiers que j'eus tort. J'aurais dû réfléchir que les hommes sont autrement fabri-

qués que nous; qu'ils prennent un vif plaisir à ce qui nous procure seulement un peu d'énervement; que l'époux si aisément résigné à coucher seul, la nuit, fait peut-être... sa sieste, en plein jour, ailleurs que chez lui. Il n'y a pas de subjonctif qui tienne contre de si claires vérités. Je fus donc étourdie et imprudente... ou plutôt, puisque je me confesse à vous, je fus indifférente à l'excès. Si Maurice me trompait, il me trompait discrètement, sans scandale, sans prodigalités ruineuses. Jamais il ne me laissa dîner seule; jamais il ne m'annonça d'extraordinaires conseils d'administration, comme en subissent sans se plaindre la plupart de mes amies. En somme, il fut discret, correct, parfait gentleman.

J'ose dire qu'il me trompa en bon mari.

Ce bonheur conjugal durerait encore si notre tante Destourbès ne s'était pas avisée de mourir subitement en son château de Serbat, près Moncrabeau.

Vous ne connaissez ni Moncrabeau, ni le château de Serbat, ni notre tante Destourbès. C'est que cette tante de mon mari, vieille Gasconne

extrêmement originale, avait cessé depuis quinze ans environ — époque où mourut le « chevalier Destourbès » son époux — de donner signe de vie à aucun être humain, sauf à sa bonne, aussi âgée et aussi toquée qu'elle-même. Elle mourut tout d'un coup en mars dernier, et nous héritâmes du château de Serbat, près Moncrabeau.

Ce nom de Moncrabeau, qui n'a rien, n'est-ce pas? de particulièrement poétique ni suggestif, suffit à électriser Maurice... Il faut vous dire qu'il a passé au château de Serbat les cinq ou six premières années de sa précieuse existence; qu'il n'y est point revenu depuis, et qu'il ne peut évoquer sans attendrissement les lieux où il a polissonné avec les petits Gascons de son âge. Il fut donc convenu que, l'été suivant, nous irions habiter un mois le manoir où la tante Destourbès venait d'exhaler sa belle âme.

Ah! le beau manoir, ma chère vieille amie! Je le connais maintenant; j'y suis; je voudrais bien n'y pas rester. Le pays est ravissant; le château est coquet avec ses trois tours basses et carrées,

coiffées de pyramides de tuiles, et les chênaies qui lui font une ceinture bleuâtre... Mais l'intérieur, chère! mais les appartements! Elle n'était pas documentée sur le confortable moderne, la tante Destourbès. Que le papier des salons soit moisi, que le plafond de la salle à manger s'effondre, cela m'est assez égal. Mais croiriez-vous qu'une seule chambre à coucher est habitable (la chambre de la morte; ce n'est point trop gai!), et quand je dis habitable... Enfin, elle renferme un lit qui tient sur ses pattes et une table de toilette... Car de cabinet de toilette, il n'en faut point chercher dans toute l'habitation. J'ai remarqué même une chambre dont le mobilier se compose d'une chaise et d'un chandelier.

Le dénûment de tout cela était tel que Maurice et moi, après la première visite à notre domaine, nous avons eu quelques bonnes minutes de fou rire... C'était le soir, vers dix heures. Nous avions passé la journée en chemin de fer; nous étions fatigués. Il s'agissait de nous coucher.

— Où allez-vous dormir, mon ami? demandai-je à Maurice.

— J'ai vu un grand fauteuil Voltaire dans le petit salon, répliqua-t-il piteusement; je vais le faire monter.

C'est alors que j'eus le mouvement de pitié qui me perdit.

— Mon Dieu! fis-je en souriant... s'il vous plaît d'accepter la moitié de mon lit?

« Demain, pensais-je, un second lit sera installé dans une autre chambre... »

La nuit se passa sans incidents : nous n'avions, mon mari et moi, bien entendu, envie que de dormir. Le lendemain, grâce à mes soins, la chambre de Maurice était prête. Mais quand il fallut se coucher, mon époux s'aperçut qu'il n'avait pas d'oreillers. Ce n'est pas la mode du pays, paraît-il.

— Ma foi, ma chère amie, me dit-il, je vous demanderai encore l'hospitalité ce soir...

Cette fois encore, je consentis, mais, plus reposée, je ne pus fermer l'œil que vers le matin. Ce grand corps velu et barbu, allongé près du

mien, me troublait, me rendait nerveuse. J'avais de brusques réveils, après quelques minutes d'un sommeil spasmodique.

« Heureusement, pensai-je en m'habillant, c'est la dernière fois. »

Ce ne fut pas la dernière fois. Il n'y a pas eu de dernière fois, depuis cette fâcheuse aventure. Imaginez-vous que Maurice a pris goût à dormir auprès de moi : il ne veut plus s'en aller! Notez que quand je dis « dormir » je n'use point d'une figure de rhétorique : il couche dans mon lit *pour y dormir*. Il l'avoue paisiblement, le misérable :

— C'est extraordinaire comme je dors bien près de vous, chère amie; voilà une habitude qu'il faudra rapporter à Paris, où j'ai le sommeil bien moins régulier.

Moi je souffre mille martyres. Plus de bonnes heures de flânerie, le soir, avant le coucher; plus de lectures ni de correspondances. Non que Maurice me les interdise, mais j'aime être seule pour faire mes petites affaires, et deux yeux, même indifférents, me gênent. Puis, je suis forcée de me contraindre à une demi-immobilité : demie, car

je ne me prive pas, vous pensez bien, de danser dans mon coin comme une carpe au gril, et de donner des coups de pieds dans les jambes de Maurice sous prétexte de me faire de la place. Pour l'effet que ça lui fait, d'ailleurs!... il remue à peine, balbutie un « pardon » pâteux, et continue à dormir.

Je lui ai dit:

— Mon ami, je vous prie de me laisser seule: je ne puis fermer l'œil depuis que vous couchez avec moi.

— Bah! répond-il en souriant, vous ne dormiriez pas mieux... Le lit est grand et je ne remue pas un doigt.

Je lui ai affirmé qu'il ronflait (ce qui est faux).

— Allons donc! chère amie, m'a-t-il répondu avec un petit rire fat. Si je ronflais, *on* me l'aurait déjà dit.

Que faire? que faire? ma vieille amie si sûre, si experte! Vous n'imaginez pas comme je suis impatientée par ce retour offensif de Maurice. Entendez d'ailleurs *offensif* dans le sens le plus modeste : ma vertu est encore intacte, heureuse-

ment. J'ai repoussé hier un semblant de velléité... C'est déjà bien assez du contact; merci!...

Voyez-vous, mes nerfs s'exaspèrent, je vais faire une sottise. Conseillez-moi: trouvez un moyen de me restituer ma liberté. Je ne puis cependant pas demander le divorce parce que mon mari s'obstine à coucher dans mon lit!

---

## II

*Madame Anquetin à madame Duclozac.*

De Paris.

C'est bien gentil, petite, de songer à votre vieille amie dans les cas difficiles et de courir ainsi, tout effarée, remiser votre inquiétude à l'abri de mon expérience. Oh! l'ancienne, trop ancienne expérience! Penser que je vous ai vue faire des pâtés de sable et que déjà j'étais hors de cause, réduite à donner des conseils aux jeunes femmes d'alors, maintenant près d'être vieilles!... La vie court comme les nuages de mer. Prenez garde; demain, il ne sera plus temps de faire la belle; nul, même votre mari, qui aujourd'hui vous gêne dans votre

lit, me dites-vous, ne souhaitera plus y coucher. C'est pour cela que l'indifférence à l'amour, dont témoigne si clairement la lettre que vous m'écrivez, me navre vraiment. Quoi! vous n'avez guère plus de vingt-cinq ans, et vous déclarez ne trouver là que « quelques secondes d'énervement »! Vous êtes bien frigide, mon enfant, ou M. Duclozac est bien maladroit! Prenez-vous-en à lui, que diable! mais ne médisez point de l'amour, que vous ignorez!

Mes souvenirs amoureux ne datent pas d'hier; je me rappelle pourtant que je n'étais pas faite du même bois que vous. Je comprenais assez bien ces ardeurs qui vous surprennent et je n'avais pas de fausse honte à le laisser entrevoir. Vous dire que M. Anquetin n'eut jamais lieu de s'en plaindre, ce serait faire à sa mémoire un honneur qu'elle ne mérite pas. M. Anquetin m'avait prise pour ma dot, qu'il mangea au jeu; j'aurais été fort sotte de dédaigner les compensations... Je suis donc assez informée, je crois, sur cette question fondamentale de la vie amoureuse et conjugale : *la Question du lit...* Écoutez-moi.

Premièrement, je pense d'accord avec vous sur un point : il est absurde de coucher deux ensemble, si c'est pour dormir. Il ne serait guère plus déraisonnable de n'avoir qu'une assiette pour manger à deux son potage et qu'une chaise pour s'asseoir à table.

Le lit unique, où l'on est deux, est instrument d'amour, point autre chose. S'il est permis d'y dormir, c'est que la plus généreuse ardeur des amants est bornée par la défaillance des corps ; mais il faut dormir encore enlacés, lèvre contre lèvre, les membres rompus et les yeux meurtris. Écoutez, enfant, écoutez parler sur ce sujet le divin Ronsard :

*... Mais quand au lit nous serons*
*Entrelacés, nous ferons*
*Les lascifs, — selon les guises*
*Des amants qui librement*
*Pratiquent folâtrement,*
*Dans les draps cent mignardises.*

Pour les « cent mignardises », il est bon de coucher côte à côte ; mais c'est lourdauderie de Saxon que se mettre deux sous les draps pour y

ronfler de compagnie. Aussi disent-ils, eux, les pesants Allemands et les flegmatiques Anglais : *dormir* avec une femme, — *mit schlafen, sleep with...* — laissant à la galante France son adorable expression libertine : *coucher avec !...*

Donc, ma mignonne, votre mari est dans son tort en vous imposant son voisinage de dormeur; il faut l'évincer. Quelle épouse mal mariée n'eut pas, au moins une fois dans sa vie, à entreprendre semblable campagne? Votre cas n'est pas unique, croyez-le bien. Tous les maris inactifs ont, de temps en temps, cette manie d'encombrer le lit de leur femme; leurs rentrées correspondent, je suppose, aux interrègnes des maîtresses. Moi qui vous parle, je dus lutter pendant six mois pour reconquérir mon lit contre un époux qui, pareil au vôtre, s'avisait de l'occuper platoniquement. Époux constitutionnel, qui se couche et ne se dépense pas.

J'essayai successivement divers moyens.

Le premier fut de rendre mon voisinage insupportable à mon mari. Je me levais vingt fois la nuit, rallumant bruyamment la lampe, heur-

tant les meubles, faisant un vacarme à réveiller une taupe... D'abord, j'obtins un assez beau résultat. Mon mari ne cédait pas la place; il restait dans mon lit, mais au moins il y dormait fort mal. Il est vrai que je dormais encore moins bien que lui; et ainsi arriva ce que j'aurais dû prévoir: la fatigue nous désarma tous les deux. Il dormit malgré le bruit et, moi, le sommeil m'ôta tout courage à remuer. Je n'en trouvais pas moins, matin et soir, cette tête placide et malgracieuse sur mon oreiller... Et cela m'exaspérait.

J'essayai alors les parfums; il les exécrait. Je trempai littéralement les draps des odeurs les plus insupportables : le musc, la peau d'Espagne, etc. Mon mari grogna, s'emporta, puis se coucha et s'endormit. Il fallut renoncer à ce genre d'hostilités; je me tuais de migraines à côté d'un époux que le musc ni la peau d'Espagne n'empêchaient de ronfler.

Moins heureuse que vous, je ne connaissais pas une vieille amie comme j'en suis une pour vous; mais j'avais quelques amies de mon âge. Un jour que je me plaignais, l'une d'elles s'écria :

— Je voudrais bien être à votre place!

— Et pourquoi, grands dieux?

— Parce que, moi, j'ai un mari qui ne couche guère dans mon lit.

— Qui l'en a chassé? demandai-je.

— C'est, reprit-elle en baissant les yeux, qu'il trouvait cela trop fatigant.

Mon amie était une petite brune mince, presque malingre, que je n'eusse point soupçonnée d'un si vif tempérament... N'importe, la confidence contenait un enseignement; — je m'empressai de le mettre à profit.

Toute ma tactique conjugale fut changée. Non seulement je supprimai de notre commerce toutes les incommodités que j'y avais introduites, — mais je m'ingéniai à plaire, à me faire désirer... Mon mari n'était pas de complexion exceptionnellement amoureuse : pourtant il était homme; l'imprévu de mon retour, flattant son amour-propre, valait presque de l'inédit. Il ramassa toute sa vertu et tint bon quatre nuits. A la cinquième, il tenta le détour, mais je ne le laissai point faire; encore une fois, il dut s'exécuter. Ce fut la der-

nière. Une semaine de ce régime avait suffi. Le septième soir, il m'embrassa sur le front.

— Ma chère, dit-il, si vous le permettez, je vous laisserai seule cette nuit. J'ai un peu de migraine.

La migraine! Notre migraine! Celle qui nous sert en pareil cas! J'ai bien ri. Mais à partir de cette migraine-là j'ai couché toute seule.

... Voilà mon moyen, belle chérie. Usez-en et vous verrez. Il vous répugne? Ah! dame! je vous comprends; il faut un peu de courage. Mais une femme d'imagination n'a qu'à fermer les yeux; l'illusion n'est pas à dédaigner. Et si décidément votre petit cœur est à ce point vide que l'illusion même n'y soit point logée, faites comme une autre de mes amies : A ces minutes conjugales, elle se distrayait en se récitant à elle-même la série des rois de France, de Pharamond à Louis-Philippe, — avec les dates...

Adieu. Tenez-moi au courant du résultat.

## III

*Madame Duclozac à madame Anquetin.*

Du château de Serbat.

Qu'avez-vous fait, chère vieille amie, et quel conseil m'avez-vous donné! Il est joli, votre procédé pour expulser du lit conjugal les maris encombrants! J'ai suivi scrupuleusement vos prescriptions; voilà huit jours que le régime dure... et M. Duclozac est plus que jamais vissé dans mon lit. Vous n'attendiez pas ce résultat, n'est-il pas vrai? Et vous voilà bien attristée? Rassurez-vous, je ne vous en veux point; vous êtes un amour d'amie et je vous adore, vous et vos conseils. Comprenez-vous? Non. Je suis un peu

folle en ce moment, — mais si contente de ma folie!

Donc, sitôt votre lettre reçue, je me pâmai d'admiration sur l'ingéniosité du moyen. C'était, si l'on peut dire, traiter le mal par l'homœopathie; le lit me devenait une arme contre mon mari; l'expulsé battait en retraite, couvert de ridicule par-dessus le marché. Je résolus de commencer la campagne le soir même. Ah! dire que cela m'apparut comme une partie de plaisir, ce serait exagérer; mais, à suivre un régime, pour sévère qu'il soit, on goûte toujours une certaine satisfaction d'amour-propre. Puis, j'étais soutenue par la pensée du grave intérêt en jeu: la liberté de mes nuits, la paisible possession de ma chambre. J'organisai minutieusement la séduction. De mon trousseau de mariage, il me reste un certain attirail nocturne qui, pour n'avoir jamais décoré que des ébats légitimes et passablement froids, n'en est pas moins suggestif. Ce fut ainsi parée — telle Esther se présentant à Assuérus — que M. Duclozac me trouva le soir. Notez que j'avais, de concert avec ma cuisinière Nanon,

soigné le menu du dîner et que M. Duclozac m'arrivait épicé et arrosé à point.

Comme on dit dans les romans de M. Alphonse Daudet, « ça ne traîna pas ». Je me défendis un peu, de façon à échauffer encore les intentions de mon ennemi; ce ne fut là qu'une escarmouche, le combat d'avant-postes où l'on jette aux moineaux la poudre qu'on a en trop. Mais, suivant vos avis, je ne laissai pas de répit à l'adversaire, lequel, d'ailleurs, ne me parut pas en humeur de retraite... Ce fut, je vous le jure, chère bonne amie, une belle nuit de bataille, telle que je ne me souvenais pas d'en avoir passé une pareille au temps où j'essayais mon trousseau nuptial. Les deux partis couchèrent sur le champ de bataille sans pouvoir se flatter d'un avantage. Même, au réveil, je me parus la plus lasse des deux.

La journée du lendemain ne coula pas pour moi sans quelque énervement. J'avais repris, vis-à-vis de mon mari, l'air de froideur désobligeante qui convient entre époux; lui me regardait d'un œil demi-ironique, demi-satisfait, qui me donnait envie de le battre. « Attends un peu, mon ami,

pensais-je. Nous verrons dans quelques heures si tu seras aussi triomphant... » Car j'étais pleine de résolutions. « Il n'y a que les premiers pas qui coûtent; à présent, au moins, je suis sûre de surmonter ma répugnance. » Et, pour dire toute la vérité, les premiers pas ne m'avaient pas tant coûté que je l'aurais cru.

Je me fis néanmoins, par convenance, la leçon à moi-même. « Ce soir, me dis-je, nous recommencerons; et comme cela *doit* m'être fort pénible, sous peine de me donner à rougir de moi-même, je me distrairai de cette vilaine occupation en me récitant la série des rois de France, — ainsi que me l'a conseillé ma bonne amie Anquetin. »

Ayant de cette façon tranquillisé mon amour-propre, j'attendis la nuit sans inquiétude. Il paraît que M. Duclozac n'avait pas, depuis la veille, perdu l'haleine; à peine seuls, il me le prouva.

— Et les rois de France? me demandez-vous. Ah! bien, oui! les rois de France... On ne me laissa même pas dépasser Mérovée...

« N'importe, pensais-je, en me recueillant un peu (je me recueillais dans les bras de mon mari; mais le programme voulait cela, n'est-ce pas?), n'importe! Il faut continuer la campagne. Ma bonne amie ne m'a-t-elle pas déclaré qu'elle mit huit jours à se débarrasser de son époux? Encore quelques épreuves et je suis sauvée. »

Les épreuves se multiplièrent; je n'avais même plus besoin d'y pourvoir. D'ailleurs, comment dire cela, chère, même à vous?... Je ne sais la façon dont s'y prenait votre mari; le mien eut l'astuce de ménager ses forces tout en dépensant les miennes. Vous savez, c'est une des premières lames de Paris, et je lisais l'autre jour dans *la Vie Parisienne* qu'il est célèbre par son adresse à rompre par la fatigue le bras, les poignets, les doigts de ceux qui tirent avec lui, sans presque remuer lui-même, et qu'il a de cette façon raison de tout le monde... Eh bien, voilà : il est partout comme à la salle d'armes. J'avais envie de lui crier : « Non! ce n'est pas loyal... Vous manquez de générosité, mon ami... » Qui me retenait? Je tâche de me persuader que c'était l'amour-propre.

— Et les rois de France ?

Hum !... Les rois de France allaient leur train, cahin-caha, comme ils pouvaient ; ce n'était pas la bonne volonté qui me manquait, bien sûr ! Mais la mémoire est soumise à de telles défaillances !... Il y avait toujours un monarque qui se dérobait, tantôt un Mérovingien, tantôt un Valois, tantôt un Bourbon de la bonne ou de la mauvaise branche, — suivant que cette défaillance me prenait plus ou moins tôt... Vers le matin, je triomphais : fatiguée, mais très lucide, il me semblait que j'allais réciter mon affaire jusqu'au bout... Et puis, crac ! je butais sur le Directoire. Croiriez-vous, ma chère, qu'il m'est arrivé de « rater » Louis-Philippe ?

Ces efforts mnémoniques me fatiguèrent grandement. Au milieu de la semaine, je ne me reconnaissais plus... Elle était heureuse, ma campagne, et je prenais beau chemin de victoire ! Toute maîtrise de moi m'échappait. Non seulement je ne réussissais pas à évincer mon mari, mais voilà que je ne savais plus si je le souhaitais loin ou près de moi ! Oui ! on m'avait à ce point changée que

je commençais à goûter ma défaite et ma servitude!... Moi si indifférente naguère, et qui vous parlais, sans pose, en toute franchise, du « petit énervement » qu'on appelle l'amour! Petit énervement était devenu grand, sans que je m'en doutasse, tandis que je vivais dans l'insouciance: et voilà que trois ans après le mariage, je faisais un nouveau voyage de noces, autrement mouvementé que le premier, encore que ce fût un voyage autour de ma chambre!

Je dois rendre cette justice à M. Duclozac; il fut d'une correction parfaite; il triompha sans jactance, et ne chercha point à m'humilier. Quand nous osâmes parler un peu de ce qui se passait entre nous, il se contenta de me dire des choses fort tendres et de se déclarer mon serviteur le plus soumis. « J'étais loin de me douter, dit-il, que je possédais un pareil trésor... Voyez combien est sain et vivifiant l'air de notre Gascogne: il vous a révélée à moi... et *peut-être* à vous-même... »

Je lui demandai l'explication de ce « peut-être... »

— Mon Dieu, ma chère, je fus pour vous, trois années durant, un si médiocre mari !... Certes, je suis sûr de vous, et mon honneur n'a rien à redouter de l'honnête femme que vous êtes. Mais nul n'est le maître de sa pensée, et je m'y suis si mal pris pour garder la vôtre !... D'autant que ma chère femme, ajouta-t-il en riant, possède un petit tempérament que je ne soupçonnais pas !

— Hélas ! balbutiai-je en baissant les yeux, ni moi non plus !

— Cela, encore, ne prouve rien, car vous m'avez montré, en somme, plus d'entrain que d'expérience... Mais m'expliquerez-vous pourquoi, l'autre nuit, à un moment où... je faisais de mon mieux pour vous faire penser à moi... vous m'avez appelé « Louis » à trois reprises... languissamment mais distinctement ? Je m'appelle Maurice, depuis ma naissance.

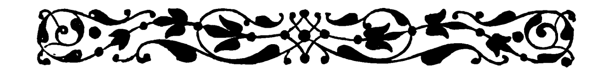
Il n'avait pas achevé sa phrase que je me roulais sur le canapé, secouée par un fou rire à me donner des convulsions... Et je lui criais à travers mon rire (il ne me comprit qu'après, bien après, et me crut toquée un instant) :

— Mais!... mon ami!... C'était... c'était... Louis... C'était Louis XIV!

Voilà, belle amie. Donnez-moi vos chères mains que je les baise, tant je vous sais gré de m'avoir appris un si mauvais moyen d'expulser son mari. Ne m'en veuillez pas; surtout n'allez pas vous écrier : « Décidément, cette enfant est une petite dévergondée! » Mieux que personne, vous savez que notre cœur, à nous femmes, est pour nous-mêmes plein de mystère.



# Le Retour



# Le Retour

*Avril 18..*

Ce retour de ma fille, définitivement, auprès de moi, comme je l'avais désiré, et craint! J'avais tant souffert à me séparer d'elle, voilà treize ans, quand elle n'était qu'un bébé, avec des manières de petite femme, pourtant, et une coquetterie si divertissante qu'on ne pouvait pas s'empêcher de l'encourager! Mais Bon-Ami fut inflexible. Il gardait sur le cœur tous ses ennuis récents : la surprise en flagrant délit, si gênante pour un homme dans sa

situation, l'enquête de police, et l'humiliation du chantage qu'il fallut subir pour arrêter les poursuites.

— Je ne veux pas voir cette gamine chez toi, criait-il. Elle a les yeux, les cheveux, les gestes de son père... Elle est sa fille, d'ailleurs, et j'exècre tout ce qui vient de ce misérable... Je veux bien la faire élever, mais à cent lieues d'ici. Choisis entre elle et moi!...

Choisir! J'étais une pauvre chose brisée, avec tout le monde contre moi; j'avais Bon-Ami pour seul appui : il fallait bien le choisir! Et du reste, pourquoi ne pas me l'avouer à moi-même? J'aimais Bon-Ami. Je l'aime toujours.

J'ai obéi. J'ai mis plus de cent lieues, comme il voulait, entre l'enfant et moi : moi à Paris, elle dans un pensionnat de Bordeaux. Elle y est restée treize ans, pauvre chérie, sans connaître la joie des sorties et des vacances. Heureusement, il y avait là de petites créoles dont les parents habitaient les Iles, et qui, elles aussi, passaient leurs congés à la pension : cela lui faisait une société. Puis, une fois l'an, vers Pâques, je partais pour Bordeaux

j'y demeurais huit jours; à chaque voyage, je retrouvais une autre Lucie. Les premières années, elle enlaidissait. Je la voyais si pâle, si courbée, si gauche, que j'en avais le cœur tout serré. Puis, une année, —voilà trois ans, je me souviens bien, — j'ai vu entrer dans le parloir une belle jeune fille, avec de la gorge, des hanches, des joues roses, et j'ai été toute surprise de l'entendre m'appeler : « Maman ».

Ah! ces bonnes semaines de Bordeaux, quand on se promenait toutes les deux sur le cours Tourny, ou qu'on allait en bateau jusqu'à Lormont! Les hommes tournaient autour de nous : était-ce pour elle? était-ce pour moi? Je ne savais pas; cela m'amusait. Mais ceux qui avaient l'air de vouloir nous manquer de respect, je les regardais si droit dans les yeux que l'envie leur passait tout de suite.

Rentrée à Paris, j'étais toute triste de ne plus avoir ma chérie près de moi. Bon-Ami s'en aperçut. Il me consolait avec beaucoup de discrétion et de tact. Depuis la mort de mon mari, il était devenu plus raisonnable. Il lui arrivait de

me parler de la petite, de regarder les bulletins qu'on m'envoyait sur ses études, de lire le palmarès du pensionnat. Il m'a lui-même acheté un cadre pour le portrait où elle est en communiante.

N'importe, j'étais bien effrayée quand je pensais que bientôt la question du retour de Lucie se poserait : elle touchait à ses dix-huit ans; elle ne pouvait pas rester en pension indéfiniment. Je n'aurais pas su dire ce qui m'embarrassait le plus : parler de Lucie à Bon-Ami, ou de Bon-Ami à Lucie. Car il y avait cela de pire que tout : ma fille ignorait la vraie position de sa mère. Je lui avais toujours dit que j'étais rentière. Elle, très discrète, ne me questionnait jamais sur les raisons qui nous faisaient rester si loin l'une de l'autre. Elle se contentait du motif que je lui donnais : que l'air de Paris ne valait rien aux enfants.

Un soir que Bon-Ami m'a paru de bonne humeur, je lui ai glissé tout doucement la chose : Lucie était une grande jeune fille, à présent; il fallait la retirer de pension. Je ne parlais même

pas de la faire demeurer avec moi ; seulement, je demandais un conseil : — Que faire de cette enfant ?

Bon-Ami a réfléchi. Comme c'est un brave cœur au fond, hors ses moments de brusquerie, il a répondu :

— Que veux-tu ! ma bonne ; il faut qu'elle habite ici, ta fille. On ne peut pas la laisser dans la rue, n'est-ce pas ?

— Mais, ai-je observé (bien humblement !), elle ne sait pas... que tu me connais...

Bon-Ami est devenu rouge, comme quand il va se mettre en colère.

— Ah çà ! a-t-il fait... Zut ! par exemple ! Je ne vais pas renoncer à mes habitudes pour cette péronnelle. Quelle manie de cachotteries ont toutes les femmes ! Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité ? Tant pis pour toi ! Elle le verra, voilà tout. Du reste, il ne m'arrive pas si souvent de passer la nuit ici.

J'ai bien vu que, ce soir-là, il ne fallait pas en dire plus long. Le lendemain, Bon-Ami m'en a reparlé de lui-même.

— Écoute, m'a-t-il dit... J'ai réfléchi... J'ai un petit voyage à faire dans les environs de Rouen. Je resterai une quinzaine. Rappelle la petite dans l'intervalle. Tu t'expliqueras franchement, elle est assez grande pour comprendre... Et quand je reviendrai elle sera au courant.

Il avait raison, je le sentais bien : mon premier mouvement fut de le remercier de sa délicatesse. Seulement, quand le moment est venu de m'exécuter, quand la petite s'est trouvée là, chez moi, et moi seule avec elle, je n'ai plus osé rien avouer... Même, pour les objets d'homme qu'elle apercevait dans l'appartement, des cannes, des porte-cigarettes, des chapeaux, je prévenais ses questions, je lui disais qu'ils avaient appartenu à son père. J'ai menti encore lorsque j'ai reçu la lettre où Bon-Ami m'annonçait son retour pour le soir même. J'ai inventé une histoire : un parent, un cousin à moi qui venait dîner, de temps en temps.

Ah! ce dîner, cette soirée entre Bon-Ami et Lucie! J'ai compris, durant ces quelques heures, qu'on pouvait souffrir une honte plus cruelle que

celle de la surprise en flagrant délit. La première entrevue avait été assez cordiale : Bon-Ami était gai; son voyage avait réussi; il trouvait Lucie jolie... Mais, ensuite, en causant avec moi, tout le temps il disait des mots si clairs sur nos relations, que je manquais de me trouver mal chaque fois... Je pensais : « Lucie va comprendre!... Mon Dieu!... Mon Dieu!... »

J'ai tâché de prolonger la veillée le plus longtemps que j'ai pu, en jouant aux cartes. Mais vers dix heures, Bon-Ami, qui perdait, a jeté son jeu en disant :

— Allons nous coucher, à présent!

Il fallait se décider : j'ai eu peur d'un drame si la petite devinait la vérité brusquement, sans préparation.

— Va dans ta chambre, Lucie, lui ai-je dit, attends-moi. J'ai un mot à te dire.

L'instant d'après, je la rejoignais dans sa chambre, et là, comme un condamné va à la guillotine, je suppose, je me suis approchée d'elle, je lui ai dit :

— Écoute, Lucie. J'ai quelque chose de grave,

l'ai été toujours : il me faut, par moments, réfléchir pour me convaincre que je n'appartiens pas à André aussi légalement qu'à mon mari... Mais laisse-moi t'expliquer tout cela.

Voici d'abord comment les choses se sont passées. Oh! tout simplement, sans incidents romanesques. Tu sais que mon cher Jules, par les nécessités de son administration, est forcé de me laisser seule pendant toute l'après-midi, et ne rentre qu'à l'heure du dîner. Cette solitude me pesait : car j'aime mon mari : je le trouve beau, intelligent, affectueux ; et l'allure un peu sérieuse de toutes ses qualités ne m'a jamais déplu, au contraire. Sans lui, les journées me semblaient longues ; quand il revenait de son bureau, je lui contais mon ennui.

C'est lui, l'excellent ami, qui pria André Deligny de me tenir compagnie de temps en temps, pendant les heures de veuvage. André est riche, libre de son temps ; il ignore ce que c'est que travailler. Au collège, tandis que Jules remportait tous les premiers prix, André avait la réputation d'un paresseux achevé, turbulent avec cela autant

je me retrouvais, l'après-midi, en tête-à-tête avec moi-même. Mes journées s'allongeaient, toutes vides : à chaque instant, malgré moi, je regardais la pendule; je prêtais l'oreille à tous les roulements de voiture. C'était un malaise analogue à celui que je ressens durant les nuits — heureusement rares — où mon mari est en voyage et où je suis seule dans notre lit. Quand Jules rentrait, bien entendu, j'oubliais tout, j'étais parfaitement contente. Et je constatais que je n'avais pas besoin de mon mari et d'André en même temps, mais qu'il me fallait au moins l'un des deux. Je ne me gênais pas pour raconter cela à Jules, et quelquefois, en riant, j'appelais, devant lui, André : « Mon mari d'après-midi ».

Je t'ai dit, ma chère, que M. Deligny était très convenable avec moi. J'entends qu'il ne me courtisait pas sérieusement. Pour me faire rire, il s'amusait bien à conter qu'il était amoureux de moi, à me jouer des scènes de déclarations passionnées; mais tout cela sur un tel ton de plaisanterie que je m'en divertissais autant que lui. D'ailleurs, je te jure sur l'honneur que je n'éprou-

vais pour lui aucun attrait physique. Dès que Jules me prend dans ses bras, dès qu'il baise mon front, je sens ma tête qui tourne, et je deviens une sorte de chose vaincue dont il peut faire ce qu'il veut. Au contraire, s'il arrivait à André de me voler un baiser, j'avais envie de rire comme lorsqu'on me chatouille. Lui-même ne paraissait pas plus ému que moi. En somme, nous étions deux camarades, à qui la camaraderie suffisait.

Et cependant, un beau jour, « l'irréparable », comme dit M. Paul Bourget, s'est accompli entre nous. Il y a cinq semaines, environ : au milieu du mois de mars. Dix minutes avant l'accident, ni lui ni moi, certes, ne rêvions à pareille aventure. André, pour me taquiner, faisait semblant de vouloir m'embrasser : moi je me sauvais ; nous courions autour des meubles comme deux enfants. Mon pied a tourné subitement : je me suis abattue, pleurant à force de rire, sur le canapé. André a profité de cette infériorité pour me saisir par les poignets et me fourrer ses lèvres dans les yeux, dans les oreilles, dans le cou... Je riais, te dis-je, à en avoir des convulsions. Lui riait aussi... Et

puis, tout d'un coup, je me suis aperçue que... tu devines; je n'ai pas besoin de te donner des détails, n'est-ce pas? Je crois que c'est la surprise qui m'a paralysée, — car je me suis mal défendue. Mais aussi, ma chère, ces choses-là sont si vite faites! On ne pense pas à mal, on joue avec un ami, on tombe sur un canapé... Crac! la minute d'après, on a un amant!

Nous, la minute d'après, nous étions assez penauds. Nous avons commencé par ne pas parler. Puis j'ai eu envie de pleurer. J'ai dit:

— C'est joli, ce que nous venons de faire!

Et il m'a répondu, aussi mécontent que moi:

— C'est votre faute, aussi!

— Comment! ma faute?

— Mais oui... *Vous ne résistez seulement pas!*

Le mot était étonnant, ne trouves-tu pas? Si étonnant et dit d'un air si convaincu que, ma foi! je n'ai pas pu m'empêcher de rire, — ni lui non plus, du reste. Quand nous sommes redevenus sérieux, il s'est efforcé de me prouver que nous n'avions pas fait de mal, que nous avions agi dans un moment d'égarement, presque malgré nous. Il

a la parole très facile, André. Peu à peu, je me sentais persuadée. Nous nous sommes séparés, ce jour-là, en nous embrassant tendrement, et en nous promettant de respecter l'honneur de Jules.

Hélas! Nous avons recommencé, le lendemain, à ne pas le respecter, l'honneur de Jules, et le surlendemain et bien des fois depuis! Je ne sais pas ce qui nous pousse; mais, maintenant, chaque fois que nous sommes seuls ensemble, André et moi, la première idée qui nous vient est cette sottise-là, et nous nous sentons mal à l'aise jusqu'à ce que nous nous en soyons débarrassés. Il faut te dire qu'André, camarade si divertissant, est tout à fait irrésistible dans son nouveau rôle. Autant la tendresse de Jules est grave et passionnée, autant la sienne est imprévue, comique, presque clownesque... Je ne peux vraiment pas le prendre au sérieux, et cela m'empêche de croire au sérieux de notre faute. J'ai l'impression sincère de ne rien ôter à Jules de ce que je lui donnais avant, de ne rien *adultérer,* à proprement dire. Et il me faut de la réflexion pour appliquer à mon cas le gros mot d'adultère.

Te l'avouerai-je? Il me semble même que j'apprécie mieux Jules, aujourd'hui. Une jeune fille bien élevée, comme nous l'avons été, se marie ne sachant rien de l'amour : elle n'a absolument aucun terme de comparaison pour estimer et mesurer la tendresse de son mari. C'était mon cas. J'adorais Jules un peu au hasard : je perdais la tête quand il m'embrassait et puis c'était tout. Maintenant je sais à n'en pas douter que je possède un époux tout à fait remarquablement doué, supérieur à la plupart des amants. Une femme légère lui reprocherait peut-être un peu cette gravité, cette impassibilité très digne qu'il ne dépouille même pas dans l'alcôve. Mais la fantaisie et la gaieté, André me les donne sans compter, et je préfère les recevoir de lui... Jules ne serait plus Jules s'il se livrait aux mêmes excentricités.

J'aurais donc rencontré le parfait bonheur si, de temps en temps, je ne ressentais des remords. Oh! non pas d'aimer André : je t'ai dit que Jules n'y perdait rien, au contraire. Mais de tromper mon mari. Il y a des mensonges nécessaires à ma situation irrégulière, qui me répugnent et qui ré-

pugnent aussi au caractère élevé de M. Deligny. Quand l'un de nous a dit à Jules un de ces mensonges-là, il n'ose plus regarder l'autre. Mon rêve, mon rêve absurde, je le sais bien, serait de tout avouer à l'homme excellent que nous aimons tous les deux, André et moi. Mais comment lui persuader que sa femme lui appartient autant et plus qu'avant?... Jamais un homme ne comprendra pareille chose... Les hommes n'entendent rien aux délicatesses de notre cœur.



l'opération suffisait pour restituer le calme et la bonne humeur.

Hélas! à mesure que je m'avance dans la vie indépendante — je n'y ai pourtant fait encore que peu de chemin — j'aperçois pourquoi cette vie est si vaine, si pleine de défaillances et de misères. C'est que je ne m'astreins plus à la sage discipline du couvent. Si l'on savait la transporter dans ses mœurs de mondaine et d'épouse, quelle femme forte on serait!

Il n'est jamais trop tard pour tenter de bien faire. Essayons le remède de la Mère Reine-des-Anges, appliqué au cas particulier de Geneviève Olivier, ici présente, ex-pensionnaire du Sacré-Cœur de Blois, aujourd'hui comtesse Raoul de Boistelle, vingt-deux ans d'âge, trois ans de mariage, pourvue d'un amour de bébé que j'adore et d'un vilain, très vilain et charmant mari... que j'adore aussi, hélas!

Voici, devant moi, la feuille de papier blanc réglementaire. Je prends une plume neuve. Je m'installe, la porte de ma chambre fermée au

verrou. Bébé dort, sa miss auprès de lui. Raoul est au club (à trois heures de l'après-midi, un dimanche ! Enfin... croyons-le provisoirement). Personne ne me dérangera avant deux heures d'ici. Commençons.

## *Mes Noirs*

1° C'est dimanche; jour triste, particulièrement entre le déjeuner et le dîner. Il fait d'ailleurs une chaleur abominable, et moi, quand il fait trop chaud, je ne vis plus.

2° Bébé a un petit bouton au coin de la lèvre. Du reste, depuis plus d'une semaine, le cher petit m'inquiète. Lui dont la magnifique santé m'enorgueillissait, je le trouve pâlot, un peu fiévreux. Sa miss dit qu'il ne dort pas bien.

3° Whitefern a manqué mon costume de voyage. Après dix essayages, il me l'a envoyé ce matin, pendant que je dormais encore, — exprès sans doute pour qu'il me fût impossible de l'essayer en présence de l'employée. Je suis affreuse

et ridicule là dedans. J'ai l'air des petites femmes qui jouent le cocher de l'Urbaine dans les revues de boulevard; il ne me manque que le chapeau blanc et le fouet. C'est très ennuyeux. Mon départ pour Talloires va se trouver retardé.

4° Enfin le gros, le vrai *noir,* le seul qui compte après tout : je suis jalouse, horriblement jalouse. Pas une jalousie bête, sans motif, pour le plaisir de me tourmenter et de tourmenter mon mari. J'ai de bonnes raisons.

D'abord, Raoul ne m'aime plus. Si je mourais, ça lui ferait encore du chagrin, tout de même; mais je crois que sa tendresse s'arrête là. Il est évident que je l'ennuie, qu'il préfère être où je ne suis pas. (Je me crève le cœur en écrivant des choses pareilles; mais le système de la Mère Reine-des-Anges est formel : il faut apporter une sincérité rigoureuse à l'examen de ses *noirs.)*

Déplaire à son mari, c'est déjà terrible; mais ce n'est pas tout : Raoul se plaît ailleurs. Oh! je ne sais pas exactement quelle est la femme qui me le prend, ni jusqu'à quel point on me le prend.

Si je le savais !... Le certain, c'est qu'on est en train de me le prendre.

Mes soupçons hésitent : une jeune fille et une jeune femme.

Une jeune fille ! Peut-on appeler ça une jeune fille, du même mot qu'on nous appelait, nous autres, au couvent, si innocentes, si timides, si réservées ? M^lle^ Luce de Giverny est une de ces petites Parisiennes ultra-mondaines qui transportent chez nous les mœurs du Nouveau Monde, avec le respect de soi en moins ; car les Américaines, si *flirt* soient-elles, savent se défendre. M^lle^ Luce de Giverny sort seule en voiture ; on la rencontre au salon du Champ de Mars avec un monsieur qui lui montre les tableaux : du moment que le coupé de M^me^ de Giverny mère attend devant la porte Rapp, il paraît que ça suffit aux convenances. M^lle^ de Giverny, au bal, choisit un cavalier à son goût, s'isole avec lui dans un coin, et en voilà pour toute la nuit. Chez les Avrezac, avant-hier, ç'a été mon mari, le cavalier de choix... Et il s'étonnait, après cela, de ma crise de nerfs dans la voiture !

Il y a M^lle de Giverny en travers de mon horizon. Il y a aussi M^me Delaveaux. Celle-ci est la femme d'un peintre : une petite caille blonde, blanche et rose, très jolie, trop jolie. Pourquoi recevons-nous dans notre monde des gens qui n'en sont pas, comme ces Delaveaux, des gens qui ont un passé de crèmerie, de bal public, d'hôtel meublé, d'atelier? Où a-t-il pris sa femme, celui-ci? On dit que c'est un ancien modèle, qu'ils ont vécu ensemble avant de se marier. Néanmoins, ils sont reçus partout, lui parce qu'il a du talent, de l'esprit, et qu'il gagne de l'argent, elle parce qu'elle est si jolie qu'elle change tous les hommes en bêtes, rien qu'à les toucher de sa petite main grasse.

Elle a fait la cour à mon mari. (Toutes les femmes font la cour à Raoul. Dieu! que je le voudrais moins séduisant, je l'aimerais tout de même autant, moi! Et on n'essaierait pas tant de me le prendre...) Donc, M^me Delaveaux, durant une quinzaine, a fait la cour à Raoul, comme les autres : Raoul paraissait très en train, puis, tout à coup, ils ont changé d'allure; ils ne se sont

presque plus parlé; on eût dit qu'ils s'évitaient. Moi, bête, j'étais contente; je pensais : « Quel bonheur! ils ne s'aiment pas, je m'étais trompée! » Mais maman, qui voit clair, qui me signale toujours la première ce que Raoul fait de mal, et me fait comprendre quand il faut me fâcher, maman m'a dit :

— Prends garde! Ils ne flirtent plus devant le monde, donc ils se rattrapent ailleurs. Surveille ton mari.

— Alors, répliquai-je, ce n'est donc pas à la petite Giverny qu'il fait la cour?

— Méfie-toi aussi de la petite Giverny.

J'ai fait comme maman m'a dit, hélas! Je me méfie de la petite Giverny, je me méfie de Mme Delaveaux, je me méfie de Raoul.

Et je souffre horriblement.

Tels sont mes *noirs*. Je n'en aperçois pas d'autres, en regardant scrupuleusement au dedans de moi. Il s'agit maintenant de les discuter et de les dissiper si je puis.

Je ne m'arrêterai pas bien longtemps au pre-

mier. Qu'il fasse chaud, que ce soit dimanche, voilà des faits dont on peut accuser bien sincèrement la destinée. Je n'en prends pas moins deux résolutions : donner l'ordre à Kate de fermer soigneusement les fenêtres, persiennes et rideaux de ma chambre, toute la matinée, pendant qu'elle est exposée au soleil; assister désormais aux vêpres, ce qui occupe fort bien l'après-midi.

Second *noir :* Le bouton, les malaises de Bébé. Le docteur Arnaud, notre médecin habituel, est venu ce matin et a déclaré qu'il n'y avait rien à craindre, que tous les enfants ont des accès de fièvre en cette saison. Cependant, il y a une épidémie de petite vérole infantile dans certains quartiers de Paris. Je vais écrire au docteur Robin, en qui j'ai grande confiance, et le prier de venir examiner Bébé demain au plus tard.

Troisième *noir :* Mon costume manqué. Je prends la résolution de le rendre à Whitefern, en lui déclarant bien nettement que je ne veux plus qu'on y touche, que je ne le garderai pas, mais que je suis prête à lui en commander un

autre. Mme Avrezac l'a fait sans difficulté. Whitefern est très raisonnable, mais il faut s'adresser à lui-même, pas à ses employés, très grincheux. En cinq jours, le nouveau costume peut être terminé. Mon départ pour Talloires ne se trouvera aucunement retardé.

Reste le *noir* capital : Mon mari, mon vilain Raoul. Bonne Mère Reine-des-Anges, qui aujourd'hui chantez des cantiques dans le paradis, inspirez-moi sur ce point les réflexions d'une épouse raisonnable et chrétienne! Vous comprenez certainement que je ne puisse prendre mon parti d'être délaissée pour une Mme Delaveaux ou une Mlle de Giverny! Je n'ai rien à me reprocher, je vous l'assure, bonne Mère Reine-des-Anges. J'aime Raoul infiniment, je ne pense qu'à lui : tout moi lui appartient tellement que... comment oser exprimer cela? — que j'ai parfois des remords à lui appartenir si aveuglément! Pourtant je ne suis pas laide, Mère Reine, et je vous assure que plus d'une fois on a cherché à me faire la cour, depuis ma rentrée dans le monde. Est-ce justement parce que Raoul me sent trop

son bien, sa chose, qu'il ne se préoccupe plus de me garder ?

Faut-il donc ne plus lui manifester ma tendresse? Faut-il flirter de mon côté, le rendre jaloux, user du procédé familier aux romans et aux comédies?... Oh! comme cela me répugne! Non, je ne ferai pas cela; je ne me donnerai pas, pour ramener mon mari, les apparences d'une malhonnête femme. Seulement, je crois qu'il sera sage de surveiller mon cœur; je dois faire comprendre à Raoul mon chagrin, et cela non pas par des larmes (j'ai déjà pleuré en sa présence, hélas! et je sens que cela gâte tout) mais par du silence, par... de l'abstinence. Il m'en coûtera beaucoup; pourtant il le faut.

Je prends la résolution de traiter dorénavant mon mari avec froideur et soumission, sans plus.

Maintenant, contre mes deux ennemies, contre Mlle de Giverny et Mme Delaveaux, que puis-je? Je ne veux pas de scène en public, assurément, et d'ailleurs, Raoul, tout en *flirtant* outrageusement avec ces créatures, reste homme du monde tout à fait correct, vis-à-vis de moi : il ne me

fournirait même pas l'occasion d'une scène. Alors me résigner? Je ne le puis pas: je ne suis pas assez héroïque, assez sainte pour accepter d'être trompée. Je ne crois pas que Dieu exige cela de moi. J'ai droit à la fidélité de mon mari. Si elle ne m'est point gardée, j'aime mieux vivre seule, avec mon bébé chéri, qui peut-être me consolera.

Donc, voilà qui est décidé. Je saurai la vérité, et si elle est trop cruelle pour moi, je prierai ma mère de revenir avec moi et Bébé, dans nos terres du Loir-et-Cher... Mais comment savoir?

L'autre jour, un prospectus est arrivé à mon nom, comtesse de Boistelle, et je l'ai ouvert devant mon mari, bien ignorante de ce que j'allais y trouver... C'était la circulaire d'une agence qui se charge de surveiller les maris pour le compte des femmes, et les femmes pour le compte des maris. J'ai tendu le papier à Raoul, qui, aussitôt après y avoir jeté les yeux, l'a froissé d'un air mécontent.

Il avait tort d'être mécontent. Jamais je n'userai de tels moyens! jamais je ne le ferai espionner

par une police! Je le surveillerai moi-même, comme on surveille un soldat qu'on soupçonne de méditer la désertion. Il n'a pas à craindre que j'ouvre ses lettres, que je fouille les tiroirs de son secrétaire... Mais, puisque la femme doit suivre son mari, puisque le mari ne doit pas aller où sa femme ne peut le suivre, qu'il prenne garde! Peut-être, un jour, courant à quelque rendez-vous, joyeux de cette mauvaise joie que je surprends à certaines minutes dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, — c'est sa femme qu'il trouvera.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Me voilà au bout de mes réflexions : elles ne m'ont pas consolée, mais elles m'ont calmée un peu. C'est une migraine aiguë qui, peu à peu, s'est transformée en sourde névralgie.

Je quitte ma table à écrire, et je m'en vais à la fenêtre de ma chambre, celle du milieu, qui donne de plain-pied sur la terrasse.

Je veux respirer l'air un peu rafraîchi du soir. Six heures passées, déjà! Comme j'ai médité longtemps! A présent, le soleil est masqué par les grands eucalyptus qui murent si heureusement le

bout de notre jardin, me donnant l'illusion qu'il n'y a plus de maisons, plus de Paris de ce côté-là. Dans le jardin sans soleil, il règne une tiédeur délicieuse; malgré l'ardeur de ce printemps précoce, le *fundo dell' aria,* comme on dit à Florence, garde sa fraîcheur. Qu'il fait bon! comme ce jardin, cet hôtel, sont des choses enviables et rares, en plein faubourg Saint-Honoré! Combien j'ai de raisons apparentes pour goûter la vie, pour être heureuse! Des parents excellents, un mari charmant, — trop charmant, — un amour de bébé, tous mes caprices satisfaits... Ah! j'adorerais vivre si deux yeux bleus et deux yeux noirs n'existaient pas! Je ne suis pas méchante, mais si je pouvais éteindre ces yeux-là, les bleus et les noirs, tout doucement, sans les faire souffrir, sans faire trop de chagrin à ceux qui les aiment, — j'entends à ceux qui *ont le droit* de les aimer...

C'est mal? Ah! dame! moi, j'aime mon mari, et je le veux à moi toute seule... Voilà!

---

## II

### LE CONSOLATEUR

*26 mai.*

Toute seule, ce soir encore, comme tant d'autres soirs de cette année!

Où est Raoul?

Je ne l'ai même pas demandé, — lasse de l'éternel mensonge, si facile, si vain: « Je vais au club... »

Soyons sincère: je dois constater qu'aujourd'hui, il s'était mis à ma disposition pour me conduire chez les Avrezac, où l'on représente une

comédie mondaine due à un jeune officier de chasseurs. Mais j'ai su que M$^{lle}$ de Giverny joue dans cette pièce un rôle d'ingénue « fin-de-siècle » (ainsi s'exprime le programme), et cela m'a ôté toute envie d'y assister. Quant à Raoul, je suis bien tranquille; on l'y verra... M$^{me}$ Delaveaux également, sans doute!... En cet instant, il est auprès de l'une d'elles; il fixe sur leurs corsages le regard demi-ironique, demi-admirateur, dont il fouette les femmes qui lui plaisent et qu'il n'estime pas. Du temps qu'il m'aimait, il avait d'autres façons de me regarder.

Allons, ne pensons pas à tout cela. Près de moi, j'ai une consolation, celle qui me fait oublier tout, qui vaut tout... J'ai envoyé, ce soir, la miss de Bébé au cirque avec la gouvernante des petits Virmondoy, et c'est moi qui, assise près de sa couchette, veille le sommeil de René.

Monsieur René dort, couché sur le dos, le bras gauche hors du lit; son poing rose crispé serre la lisière du drap. Son bonnet, légèrement incliné vers l'oreille, donne un air de mutinerie à sa bonne figure bouffie de sommeil. Il plisse, en dormant,

ses lèvres toutes mouillées et, de temps en temps, il gazouille un peu.

Oh! l'amour! j'ai une envie folle de le manger de baisers.

Ne l'éveillons pas. Quand on trouble son premier sommeil, Monsieur Bébé refuse absolument de se rendormir avant l'heure de son second somme, c'est-à-dire vers une heure du matin, à peu près. Car il dort en deux fois, avec un intervalle de trois quarts d'heure environ, pendant lesquels il chante, parle, remue, boit son lait avec une goutte de fleur d'oranger dedans... C'est un personnage d'habitudes fort régulières.

Il aura dix-neuf mois le 4 juin prochain. Je le trouve très fort, et surtout très grand. Sa miss me dit qu'on lui donne beaucoup plus que son âge, aux Tuileries. Mais elle dit peut-être cela pour me faire plaisir. Je voudrais tant que René fût le plus grand, le plus fort, le plus beau, le plus intelligent de tous!... La maternité, c'est l'orgueil et l'égoïsme permis, il me semble.

Pourtant, je ne crois pas m'aveugler sur mon fils. S'il promet d'être beau garçon, rien ne tra-

hit, jusqu'à présent, qu'il doive être exceptionnellement intelligent. Il ne parle guère. La petite Julie Virmondoy, qui a deux mois de plus, cause couramment. Mais le langage confus de René est si délicieux !

Il appelle maman : « gamé », et avec ces deux syllabes il obtient d'elle tout ce qu'il veut. Il désigne le portrait de son père sous le nom de : « Tata poquet ». Je lui fais faire sa prière, chaque soir, quand on va le coucher, une petite prière à sa portée, toute simple :

« Mon bon Jésus, je vous offre mon cœur. Faites-moi grandir pour vous servir et donnez la santé à papa, maman, grand'mère et miss. Ainsi soit-il. »

Dite par Monsieur Bébé, la prière devient à peu près ceci :

« Bon Zézus... Teur... Servitou grandi... Donnez santé à tata, maman, gamé, miss. Soéti. »

Mais s'il mange quelques syllabes, il se rattrape sur les signes de croix. Il en fait au moins une douzaine avant et autant après. Chéri !

Il va mieux depuis quelques jours... Pourtant

le docteur vient encore le visiter chaque matin, et je n'ai pas pu obtenir de lui, aujourd'hui, une affirmation nette, — le bon : « Rien à craindre... » que je sollicitais. Quand je pense à la fragilité de ce petit être si adoré, qu'une mauvaise fièvre pourrait me prendre en quelques heures, je me sens au bout de ma raison, tout près d'être folle. Je me lève, je cours au berceau de Bébé, et ne suis rassurée que quand j'ai vu sa respiration soulever régulièrement le drap, sa menotte s'agiter, quand j'ai entendu sa bouche baragouiner le langage de son sommeil.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Et pendant que je suis auprès de mon fils, Raoul est en train de solliciter un rendez-vous de Mme Delaveaux, ou de combiner des tête-à-tête avec Mlle de Giverny!... Car j'en ai fini de croire que tous ces prétendus flirts s'arrêtent à la demi-innocence. Mon expérience personnelle, et surtout les avis de maman m'ont ôté mon ingénuité d'autrefois : « Quand ton mari flirte, me dit maman, sois tranquille : il n'y a entre ce flirt et

l'adultère que la distance d'une possibilité matérielle!... » *Flirt!* affreux mot, hypocrite, sournois, malsain! Lorsque je l'entends prononcer auprès de moi, maintenant, j'en ai horreur comme d'un mot grossier.

Pour occuper ces heures de veille au chevet de Bébé, je viens d'aller dans le fumoir de Raoul, son salon à lui, où il reçoit ses amis, où je n'entre guère; je voulais y glaner quelques journaux. Les voilà en pile à côté de moi, *Figaro, Gil Blas, Gaulois, Libre Parole*. Raoul, qui est le plus désordonné des maris, — le plus confiant aussi, disons-le, — avait tranquillement laissé sa trousse de clefs à la serrure du bureau, la trousse avec la chaîne pendante. — ...Ai-je eu une tentation? Non, vrai, je ne le crois pas.

Plutôt la peur d'être tentée. Je me suis sauvée, les mains nettes; rentrée chez moi, j'ai sonné aussitôt le valet de chambre de mon mari, Joseph, celui qui le servait déjà quand il était garçon, qui lui est tout dévoué, que je sens mon ennemi; je lui ai fait chercher les journaux. L'instant d'après,

il me les apportait. Mais, je suis tranquille, il avait enlevé les clefs.

Lisons cette prose. Je n'en use guère d'habitude. Les journaux réputés graves m'ennuient, les autres, ceux qui publient des histoires que nos frères et nos maris trouvent amusantes, sont pleins de choses que je ne comprends pas; quelques-unes, pourtant, je les comprends trop, et cela me fait mal à lire, comme de voir une difformité, une plaie.

Ce journal-ci, justement, est, dit Raoul, la lecture familière des boursiers, des *cercleux,* des femmes légères... Essayons son effet sur une femme point légère, épouse d'un *cercleux*... En tête, l'histoire d'un monsieur qui tue son chien après la mort de sa femme. Je l'avais bien dit : je ne comprends pas. Cela doit être très inconvenant... Comme je suis heureuse de n'y rien entendre!

Après, voici les échos. J'apprends qu'hier on remarquait au Bois : Mlles Irma Descloziers, Marguerite de Bourgogne, Ludovique Surville, miss Champagne, etc., etc. Il y en a douze lignes? Qui cela intéresse-t-il? Les amis de ces demoiselles,

sans doute. Faut-il qu'ils soient nombreux, mon Dieu! pour qu'on tienne tant à leur plaire!

La politique: passons! Les faits divers: Garçon de banque infidèle... La grève des paveurs en bois... Le drame du passage de l'Élysée... Une femme jalouse qui a tiré trois coups de revolver sur son mari. Pauvre femme! Du haut en bas de la société, c'est nous toujours, hélas! les délaissées, les malheureuses... Mais comment font-elles, celles-ci, pour se résoudre à tuer ce qu'elles aiment?

Courrier des théâtres... Récréations mathématiques... Petite correspondance. Ceci est amusant. Une foule de drames et de comédies minuscules m'apparaissent à travers ces scénarios de quelques lignes.

---

TR. J'ai passé une h. nwpfk uqwu vgu hgpgvtgu dont **trois** étaient qwxgtvgu. Ogtetgfk sera presq. une vqtvwtg **si n'ai p.** certit. vg tgxqkt ugwng. Tu parleras du jour où tu getktcu **à** vjgtgug ça voudra dire ng lqwt qw pqwu pqwu xgttqpu. **Tâche** xgpftgfk.

---

Fus. Merci 2 let. écri. H[el] A. S. tris. s. v. pens. tro.

---

Map. A vs trist. sép à Sam. 3 h. ard. amit.

---

NE.B tris d sép. Regr ayz p compr syst. Essyz enc.

Tout à coup, j'ai vu trouble... Il m'a semblé que tout mon sang, aspiré au cœur, s'en allait de moi. Le journal a glissé à terre, et moi-même je suis demeurée sans forces, presque sans connaissance, un long moment, renversée sur le dossier de mon fauteuil.

Revenue à moi, mais bien faible encore et bien troublée, j'ai ramassé le journal : mes yeux demeurent rivés aux lignes dont la lecture m'a bouleversée. Les voici :

---

R. — Joie! Demain soir (samedi); réussis à m'évader de cette horrible campagne. Serai au nid choisi à dix heures. Mais ne venez que si vous êtes décidé à être sage. SUZE.

---

Pourquoi, tout de suite, ai-je été convaincue que R. c'est Raoul, mon mari, — et que Suze, c'est Suzanne Delaveaux?

Raisonnablement, il n'y a aucune apparence. Je ne savais pas M^me^ Delaveaux absente de Paris. Même j'ai dit à Raoul, en parlant de la soirée d'aujourd'hui et en essayant de plaisanter :

— Vous verrez la belle Suzanne, à cette fête...

Et il a souri dans sa barbe noire, sans se dé-

fendre. Ignorait-il son absence, ou se jouait-il de moi? Je ne sais. Mais, j'en suis sûre, la petite correspondance que voilà est adressée par M^me^ Delaveaux à Raoul. J'en suis sûre, mystérieusement, invinciblement. Et contre cela, rien ne prévaut.

Mot à mot, je relis les affreuses lignes; chaque mot s'anime, devient une chose vivante, les tentacules d'une espèce de pieuvre qui est la phrase entière. Ce cri cynique : *Joie!...* quand il s'agit de s'évader de son mari, en lui contant je ne sais quelles balivernes, et de courir au plus affreux des péchés... *Serai au nid choisi...* Je me retiens... et je ne puis m'empêcher de pleurer. Le nid! Le nid choisi! C'est donc vrai, c'est donc fait, ce que j'ai tant redouté! Il y a un lieu dans Paris où l'homme à qui je me suis donnée toute, par le mariage, — oh! si complètement, — possède un chez-soi de tendresse, et ce n'est pas la maison où je suis, où est notre enfant!

Les derniers mots, malgré leur ton répugnant de familiarité, sont pour me laisser un peu d'espoir : *Ne venez que si vous êtes décidé à être sage...* Que veut-elle donc de lui, cette méchante

femme? Elle ne l'aime pas, bien sûr!... Jamais femme qui aime n'aurait écrit cette phrase-là!

... Voici miss qui revient du théâtre. Je vais l'envoyer coucher dans sa chambre : et moi-même, je veux qu'on me dresse une couchette, pour cette nuit, auprès du berceau de René. Revoir Raoul aujourd'hui, non... Je ne le pourrais pas. Ici, près de mon fils, j'aurai peut-être la force de ne pas désespérer.

Oh! mon cher petit consolateur!

---





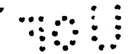
# III

## ANXIÉTÉS

*27 mai.*

Triste, triste commencement d'une triste journée.

Il pleut. Et la pluie, tant désirée durant les dernières semaines de chaleur ardente, va bien à ma désolation. Tout m'accable à la fois. Bébé a eu une mauvaise fin de nuit, très agitée, très fiévreuse; ce matin, à peine s'il est mieux; il dort d'un somme bien incertain, bien troublé... J'attends le docteur Robin impatiemment... N'est-ce pas trop, mon Dieu, de cette nouvelle épreuve



que vous m'envoyez, en surcroît de l'autre? Car maintenant je ne doute plus. Quand j'ai vu Raoul, ce matin, je lui ai demandé, essayant d'être calme :

— Mme Delaveaux était-elle de cette fête?

Il a hésité avant de me répondre :

— Je ne crois pas. Non, décidément, elle n'y était pas.

J'ai insisté :

— A-t-elle déjà quitté Paris?

Il a laissé échapper un geste d'impatience.

— Mais, ma chère amie, je n'en sais rien. Est-ce que j'ai la garde de Mme Delaveaux? D'ailleurs, je vous supplie de ne plus me parler de cette personne, que vous détestez, j'ignore pourquoi, car elle s'est toujours montrée parfaite à votre endroit.

Une telle rancune s'amassait en dedans de moi, que je n'ai plus voulu lui adresser la parole. Je ne lui ai rien dit de mes angoisses au sujet de Bébé. Soit! qu'il s'amuse hors de chez lui. Je veux porter seule le poids de mon inquiétude. Son fils n'est plus à lui. Je le lui reprends.

Vers dix heures, je songeais à toutes ces tristes choses, attendant le docteur près du berceau de Bébé, avec miss, quand Kate est venue m'apporter un carton de chez Leuchars.

— L'employé attend, m'a dit cette fille; on n'est pas sûr que ce soit pour madame.

Sur le carton, je lus :

*MADAME DE BOISTELLE*

*13, rue Vézelay.*

Or, je demeure faubourg Saint-Honoré. Puis, je donne mon adresse : Comtesse de Boistelle. L'erreur était évidente. Je fis demander l'employé :

— Je n'ai rien commandé chez vous, lui dis-je, mon ami. Remportez cela, je ne sais ce que c'est.

— Mon Dieu! madame, a fait l'employé, nous nous doutions bien qu'il y avait erreur, car nous avons l'adresse de madame. Seulement, monsieur le comte était venu commander lui-même, et comme, rue Vézelay, je n'ai trouvé personne...

A ce moment, j'ai dû devenir très pâle, car l'homme s'est tu subitement. Il comprenait... J'ai pu répondre :

— C'est bon. Remportez cela.

Et je me suis enfuie dans ma chambre pour pleurer.

Ainsi, le hasard m'a livré tous les secrets de mon mari. Je sais que M^me^ Delaveaux lui donne un rendez-vous pour ce soir : je sais quel est le lieu du rendez-vous. Raoul n'a pas même pris la peine de cacher son nom, dans cette maison choisie pour me trahir, et sa complice s'y fait appeler, sans doute : *comtesse de Boistelle!* Les fils de l'intrigue sont entre mes mains... Qu'en ferai-je?

N'ai-je pas le devoir d'empêcher mon mari d'être criminel? Il me répugnait de faire une enquête, de *filer* le coupable. Mais à présent, qui m'empêche de le prévenir, de le disputer à cette femme?

Je puis, quand Raoul va rentrer pour déjeuner, lui dire : « Je sais tout! » et lui expliquer les circonstances qui m'ont renseignée, malgré moi.

Oui; mais il niera. Il a appris à mentir, au commerce de ces créatures : et moi, je sais si mal discuter contre lui!... Tout cela n'aboutira qu'à une scène. Il sortira en claquant les portes, dînera ce soir au cercle et se rendra rue Vézelay, après dîner.

Mieux vaut ne rien dire, puis, ce soir, gagner avant lui la rue Vézelay et l'attendre devant la porte. Il ne pourra pas nier et (je le connais), placé entre sa femme et sa maîtresse, il n'hésitera pas. Mais quelle horrible chose, cette attente dans la rue, cette rencontre!

N'importe; il le faut.

*Même jour, deux heures.*

Le médecin est venu. Il ne m'a pas rassurée. Bébé ne va pas. Sa fièvre augmente. J'entends, à chaque minute, sa chère voix toute trempée de larmes me dire : « Maman... froid... » Il grelotte, et quand je touche ses pauvres petits membres, je les trouve en sueur.

J'ai demandé au docteur :

— Est-ce grave? Dites-moi la vérité. Je veux savoir.

Il hochait la tête, faisait une moue de doute.

— Grave... Mon Dieu, je ne sais pas... Pour le moment, c'est de la fièvre, et puis voilà tout. Cela peut s'en aller comme c'est venu.

— Et si cela ne s'en va pas?

— Ah! alors, ça évoluera vers une petite maladie d'enfant.

— La rougeole?

— La rougeole, la scarlatine...

— Pas la petite vérole, au moins?

La petite vérole! Voilà ce qui m'épouvante... J'ai parcouru fièvreusement le journal, ce matin : l'épidémie diminue de violence, mais elle fait encore bien des victimes. Dire que des mères, comme moi, qui ne valent pas mieux, sans doute, de pauvres femmes du peuple, n'ayant de joie que leur bébé, — le bon Dieu le leur a pris. M'épargnera-t-il, moi?

— Pas la petite vérole, au moins?

Le docteur ne s'est pas prononcé. Il m'a dit

les choses que je me dis à moi-même, pour me rassurer : que l'enfant a une bonne santé, que son mal n'offre jusqu'à présent aucun caractère menaçant, pas la moindre rougeur sur le visage ni sur le corps, rien... Hélas! tout ce qu'on me dit, tout ce que je me dis, ne me convainc pas.

A déjeuner, ce matin, Raoul et moi, nous avons peu parlé. J'ai remarqué pourtant, de la part de mon mari, une discrète bonne volonté de prévenance, un effort à se faire pardonner le méchant coup d'humeur de ce matin... ou peut-être la trahison de ce soir. Il m'a demandé :

— Bébé va mieux ?

— Non, ai-je répondu. Au contraire, sa nuit n'a pas été bonne. Je suis bien inquiète.

Des larmes me montaient aux yeux, d'énervement autant que de tristesse. Raoul s'est levé et a voulu m'embrasser. Alors j'ai pensé à cette femme dont il touche aussi les joues et les lèvres; je me suis dérobée instinctivement; il n'a effleuré que mes cheveux. En regagnant sa place, j'ai remarqué qu'il était très pâle; il a cassé le pied de son verre, l'instant d'après. Notre déjeuner s'est

achevé en silence. Au moment où Raoul allumait son cigare, je suis remontée auprès de Bébé.

Ayez pitié de moi, mon Dieu, et soutenez-moi; donnez-moi la confiance et le courage d'une vraie femme chrétienne, parmi les tristesses que vous m'envoyez. Je suis si peu de chose! Je me sens si peu de force pour résister à cet assaut d'anxiétés! Faut-il donc, pour que je devienne l'épouse et la mère selon votre cœur, que je sois frappée dans mon enfant et dans mon mari à la fois?...

Je suis lâche devant cette double épreuve, mon Dieu, pardonnez-moi : je ne sais que vous demander de me délivrer de l'une et de l'autre, je n'ai pas le courage de souffrir que Raoul ou René me soient pris... J'aime mieux que vous me frappiez moi-même; moi qui ne sers à rien ici-bas, je m'offre, je vous offre ma vie, plutôt que la fidélité de mon mari ou la santé de mon fils.

---

# IV

## ALL'S WELL...

*Talloires, juin 18..*

Comme tout ce qui m'entoure est paisible, grandiose et souriant! Autour de notre chalet endormi sous le soleil d'après-midi, les montagnes bleues et blanches... En face, le grand lac couleur d'étain... Paris est bien loin!

Paris est loin, et aussi le passé d'hier, les cruelles heures que j'ai souffertes, si cruelles que, bien vrai, j'y ai souhaité de mourir; j'ai demandé à Dieu, du fond du cœur, de me reprendre avec

lui, n'en pouvant plus. Et voilà que c'est fini, tout cela, que c'est du passé... La vie recommence, unie, lumineuse, et, tant ce retour a été prompt, je n'ose presque y croire, — je n'ose revivre.

Les dernières lignes que je trouve sur mon cahier sont désespérées : « Moi qui ne sers à rien ici-bas, je m'offre, — j'offre ma vie, plutôt que la fidélité de mon mari ou la santé de mon fils. »

J'écrivais cela au milieu de la journée, dans la chambre de Bébé, à côté de son petit lit. Miss lisait. Le docteur devait revenir vers cinq heures, et je guettais sa venue impatiemment, bien que je connusse à l'avance son diagnostic : « Rien de nouveau ; attendons. » En effet, il n'y avait rien de nouveau. La peau était toujours intacte, moite de sueur. L'enfant gémissait dans un sommeil agité. Dès qu'on le touchait pour arranger ses draps, il criait, il avait une sorte de crise de nerfs.

Vers quatre heures, on a frappé. C'était Joseph, le valet de chambre de mon mari. Oh ! je déteste ce teint blême et bleu, ces yeux impéné-

trables, cette bouche aux lèvres invisibles, tout ce masque sournois et hostile!

— Qu'est-ce que vous voulez, Joseph?

— Monsieur fait demander à madame si monsieur le vicomte va mieux.

(Monsieur le vicomte, c'est René. Mon vicomte adoré!)

— Monsieur n'est donc pas sorti?

— Non, madame. Monsieur est resté dans son cabinet après déjeuner. Il prie madame de le faire prévenir quand le docteur viendra pour monsieur le vicomte.

— Bien, Joseph! Miss descendra prévenir monsieur.

Ainsi, mon mari n'était pas sorti; il s'inquiétait de la santé de Bébé; il voulait assister à la visite du docteur. Le croirait-on? Cette sollicitude m'importuna. Tant de rancune s'était amassée au fond de moi, que je ne voulais plus, pour mon fils, de la tendresse de Raoul. Qu'il me laissât seule avec le cher petit malade et qu'il s'en allât chez cette créature!... Vilain orgueil de sa souffrance, n'est-ce pas? Mais je souffrais tant!

Le médecin arriva un peu passé cinq heures; prévenu par miss, le comte parut aussitôt, si désemparé, si différent de l'homme énergique, volontaire, un peu absolu qu'il est à l'ordinaire, que j'en conçus quelque apitoiement. Évidemment, il souffrait: un combat commençait en lui entre cette générosité réelle qui le fait aimer de tous, et le mauvais désir, l'indigne sollicitation de son caprice.

« Rien de nouveau; il faut attendre. »

Ces mots, que j'avais prévus, le médecin les disait en reposant sur l'oreiller la tête ébouriffée de Bébé, qui murmurait:

— Tête Bébé, dotteur... tête Bébé!

Et il se tapait le front avec ses menottes pour montrer où il avait mal.

— Il faut attendre... et être prête à tout. La crise évolue : il se produira évidemment quelque chose ce soir, au plus tard cette nuit. L'enfant couve une indisposition, sans cela la fièvre ne persisterait pas ainsi. Avez-vous un bon médecin dans le quartier?

— Pourquoi?

— Pour cette nuit, pour l'imprévu.

— Il y a un médecin place Beauvau, le docteur Guil.

— C'est un jeune homme, très intelligent, je le connais. Je vais lui écrire un mot pour vous recommander à lui. Faites-le appeler à n'importe quelle heure, s'il survient du nouveau.

Le médecin parti, nous restâmes quelque temps seule à seul, Raoul et moi. J'affectais de ne pas prêter d'attention à sa présence, j'allais et venais dans la chambre sans le regarder, sans lui parler. Il finit par me dire, d'un ton qui sonna faux :

— Je dînerai à la maison, ce soir, Geneviève.

Et je lisais dans sa conscience comme en un livre ouvert. Il pensait : « Vrai, c'est mal de laisser toute seule, avec de telles inquiétudes, cette pauvre Geneviève. Transigeons. Donnons-lui un de ces dîners en tête-à-tête dont elle raffole... Après, j'aurai fait mon devoir, je pourrai aller rue Vézelay. »

La veille, la proposition de dîner à la maison avec Raoul, « en amoureux », comme nous di-

sions naguère, m'eût fait sauter de joie et remise au pouvoir de mon mari. Mais décidément, mes anxiétés, mes certitudes m'avaient changée. Je répondis froidement :

— Dînez ici si vous voulez, mon ami. Moi je ne descendrai pas. Et, d'ailleurs, je n'ai pas d'appétit.

S'il avait douté jusque-là que je fusse avertie de sa trahison, son doute cessa à la minute même. Il pâlit, sa bouche se contracta. Je compris qu'il hésitait : « Vais-je avouer, lui demander pardon?... » Mais la mauvaise influence fut, cette fois encore, la plus forte. Il se contenta de dire :

— Bien, comme vous voudrez.

Je m'étais posée devant le lit de Bébé, debout; je le cachais avec ma robe. Raoul n'osa pas approcher et, après une nouvelle hésitation, il sortit.

Elles recommencèrent, les heures lentes, si lourdes d'angoisses, à côté de l'enfant qui geignait... A chaque minute, je me relevais, je me penchais sur lui; j'inspectais son visage et ses membres. De plus en plus la peau devenait rose et fiévreuse : mais toujours pas d'éruption... Vers

huit heures, Bébé s'éveilla tout à coup, voulut ses jouets : je lui fis comprendre qu'il ne fallait pas les toucher, les manœuvrer, pour ne pas découvrir ses bras et sa poitrine. Il consentit à me regarder jouer à sa place, devant lui. La mort dans l'âme, je tirais les fils de Polichinelle, je remontais la locomotive... Il se rendormit vers neuf heures, très pesamment. Et, le voyant calme, moi aussi je me mis à sommeiller.

Un léger bruit me réveilla. J'aperçus, penché sur le lit de René et l'examinant de près à la lueur d'une bougie, — le comte, mon mari. Il était vêtu comme pour sortir, souliers vernis, pantalon noir, chemise à plis; seulement, il avait passé un veston d'intérieur en molleton bleu sur son gilet blanc. Je consultai la pendule du regard : elle marquait neuf heures vingt.

« Il va partir, pensai-je. Dans une demi-heure, il sera dans les bras de cette femme... »

Un instant, le projet d'aller l'attendre là-bas, devant la porte de sa maîtresse, retraversa ma pensée... Mais ce ne fut qu'un instant.

« Non... ma place n'est pas là... Elle est ici. »

Et j'offris à Dieu, sincèrement et totalement, le sacrifice de mon orgueil, de ma tendresse de femme aimante, pour que mon fils fût sauvé à ce prix.

Tout à coup, Raoul s'écria :

— Geneviève!

Je me levai... Il s'agissait de Bébé, j'en étais sûre. Toute rancune fut balayée de mon esprit, en une seconde.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Regardez!

Il me montrait du doigt, à la lumière de la lampe, des taches grosses comme des lentilles, d'un rose terne, qui commençaient à marbrer le visage et les bras de l'enfant. Relevant le drap, nous inspectâmes le reste du corps. Il y en avait partout.

J'étais folle d'émotion.

— Mon Dieu! Mon Dieu! balbutiai-je... Mais qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas la petite vérole, au moins, dites, Raoul?

Et, oubliant tout, je prenais les mains de ı mari, je les serrais.

— Restez ici, Geneviève, fit-il, je vais cher le médecin.

Oh! ce temps qu'il fallut avant qu'il rev Ces minutes où miss et moi, aussi égarées l que l'autre, je crois, nous errions dans la ch bre, nous penchant aux vitres pour écoute bruit des voitures! Un moment, j'allai dar pièce voisine, la *nursery,* je m'agenouillai, je mandai à Dieu de me pardonner mes révolte l'après-midi, si peu chrétiennes! Je renouvel vœu, si Bébé guérissait, de souffrir la trahisoı mon mari en épouse résignée, qui garde le f de l'infidèle.

Enfin, le comte revenait, fort agité, amena docteur Guil, un long jeune homme à face p à front bombé très dégarni, qui, aussitôt, se à examiner René. Raoul et moi nous regardi nous attendions, et malgré nous, je pense, con deux enfants qui auraient peur en marchant c la nuit, nos bras s'étaient enlacés.

Cinq minutes s'écoulèrent, oui, cinq

nutes, un siècle! avant que Guil se décidât à parler.

— Eh bien! docteur? questionna le comte.

— Eh bien! je crois que ce n'est pas grave. Je crois, je ne suis pas encore bien sûr; l'éruption n'est pas caractérisée.

— Mais, enfin, murmurai-je, est-ce la petite vérole?

— Oh! cela, non, pour sûr; ce n'est pas la petite vérole.

Il disait cela tout simplement, ce médecin, que « ce n'était pas la petite vérole! » Et il n'avait pas l'air de se douter qu'il me rendait la respiration, la vie... Je tombai dans les bras de Raoul, sans force. Mais comme j'étais heureuse!... Une confiance absolue me revenait, à présent... Je me sentais mystérieusement exaucée. Il n'y avait plus de danger.

J'entendis qu'on prononçait les mots de roséole... de varicelle... Alors, j'eus une crise de larmes et je perdis connaissance... Il fallut me soigner, me coucher à mon tour.

Les nuits sont courtes en cette saison. Je repris

connaissance au petit jour. Tout de suite, je demandai à Raoul (sans m'attarder à l'étonnement de le trouver à mon chevet) :

— Et René?

— René va mieux, fit-il en s'approchant de moi. C'est, décidément, une varicelle. Les petits boutons, maintenant, sont apparents. Votre fils est très laid; mais il n'y a plus de danger. Miss est auprès de lui, avec Kate. Et vous, comment allez-vous?

— Moi? je vais très bien.

Je voulus me soulever; j'étais si faible, si courbatue, que je retombai sur l'oreiller.

— Pauvre amie! fit Raoul en me prenant la main.

Il y eut un silence pendant lequel je pensai :

« Puisque Raoul est là, c'est qu'il est revenu... de là-bas... de la rue Vézelay... ou qu'il n'est pas sorti. »

Je ne pus me tenir de demander :

— A quelle heure êtes-vous rentré, Raoul?

— Mais... je suis rentré... avec le docteur...

Depuis que vous êtes couchée, je suis resté auprès de vous.

Il approchait son visage du mien, tout près. J'osai murmurer :

— Alors ?

Il me comprit. Il répondit à voix basse :

— Alors... Je vous aime uniquement... Et il faut me pardonner.

Jamais, depuis nos fiançailles, nous n'avions échangé un baiser comme celui-là !

. . . . . . . . . . . . . . .

Et voilà.

Trois semaines ont passé. On a pu transporter Bébé, jeudi dernier. Nous sommes à Talloires, dans notre chalet, comme tous les ans. *On* m'a montré un certain bleu reçu à Paris, le lendemain de la *terrible night,* et qui disait :

« *J'ai attendu, hier, pendant deux heures, dans une bête de chambre. Je n'aime pas les gens mal élevés. Bonsoir, monsieur. — Suze.* »

Et il paraît que ce bonsoir est un adieu.

Quant à Mlle de Giverny, c'est plus drôle... Elle se marie!

Monsieur Bébé, lui, est plus beau que jamais. Ses boutons n'ont pas laissé de marques, sauf un petit trou en triangle, sur la tempe droite, qu'il gardera, paraît-il, toute sa vie.

— Cela ne l'empêchera pas d'être joli garçon, m'a dit le docteur Robin, et de faire des conquêtes, comme son père!

Comme son père! Plaise à Dieu qu'il en fasse un peu moins!

Pour le moment, mon conquérant ne rêve pas encore aux dames. Il fait ses délices d'un lapin vivant que son père lui a donné; il est en coquetterie également avec le petit âne qui sert à nos domestiques pour aller, chaque matin, chercher les provisions à Annecy. Cet âne et ce lapin sont toute sa pensée, et je n'ai pu l'empêcher de modifier ainsi la prière du soir :

« Bon Zézus... Teur... Servitou grandi. Donnez santé à tata, à maman... Donnez santé au lapin, à l'âne... à gamé... à miss... Soéti ! »

... Trésor !...



# Le Trait d'union



# Le Trait d'union

*La comtesse Clotilde d'Arminges à mademoiselle Zabel Sivry, des Bouffes-Parisiens.*

*Dimanche.*

Mademoiselle,

Je vous prie de ne point ressentir trop d'étonnement en recevant la lettre que voici. Bien que nous nous connaissions l'une l'autre de vue et de nom (et pour cause), j'avoue que nous ne paraissions pas destinées à correspondre. Excusez-moi; la faute est au comte Maxime, mon mari et votre...

ami. Depuis deux jours et autant de nuits, M. d'Arminges n'a pas paru chez lui. Assurément, il est libre de se distraire comme il lui plaît et où il veut; moins que personne, j'entends le surveiller. Cependant, une absence aussi longue ne laisse pas que de me rendre inquiète. Le comte est correct; s'il ne m'a pas rassurée d'un mot, c'est qu'il est dans l'impossibilité de le faire. Or, vous le savez sans doute, M. d'Arminges, qui n'est plus tout jeune, est sujet à des intermittences cardiaques dont l'effet est de lui ôter, souvent pendant de longues heures, tout mouvement et même toute apparence de vie. Ces périodes de coma exigent des soins particuliers et le traitement d'un médecin spécial. N'a-t-il pas été surpris par une pareille attaque, hors de chez lui? Voilà ce que je redoute.

Mon mari m'a quittée vendredi soir, à l'heure de son cercle. Nous sommes à la fin de dimanche et il est encore absent. J'ai fait prendre des nouvelles au cercle; on ne l'y a vu ni vendredi ni les jours suivants. Je me suis même permis

d'envoyer une femme de chambre de confiance chez votre concierge, mademoiselle; on a répondu que M. d'Arminges ne s'était pas montré depuis deux jours. Toutefois, avant de mettre la police en branle, ce qui me répugne, j'ai voulu m'adresser directement à vous. J'espère que vous apprécierez les circonstances qui me déterminent à cette démarche et que vous voudrez bien, si vous le savez, me dire où se trouve le comte Maxime, ou du moins s'il est en sûreté et en bonne santé.

Croyez-moi, je vous prie, mademoiselle, votre très obligée.

Comtesse d'ARMINGES.

---

*Mademoiselle Zabel Sivry à madame la comtesse d'Arminges.*

Madame,

Si vous avez vu le comte Maxime vendredi soir, vous êtes plus favorisée que moi, qui n'ai eu ni visite ni nouvelles de lui depuis jeudi, après midi. Nous avons, ce jour-là, fait ensemble

quelques emplettes chez Fontana, entre autres celle d'un papillon de brillants qu'il vous destinait, je crois; pour le choisir, il désirait mon avis, que je lui donnai de mon mieux. Voilà mes derniers renseignements. Moi aussi je suis inquiète, n'étant guère accoutumée à de si longues absences et à un pareil silence, et redoutant comme vous, pour le comte, l'accident dont vous parlez... Bien entendu, je ne me serais jamais permis de m'adresser à vous la première; j'avoue cependant que j'ai, moi aussi, fait prendre le plus discrètement possible des renseignements à votre hôtel. Puis-je espérer, madame, que si vous avez enfin des nouvelles de M. d'Arminges, et si celui-ci est hors d'état de m'en adresser, vous aurez l'extrême obligeance de me rassurer? De mon côté, je vous informerai, sans retard, de tout ce qu'il me sera possible d'apprendre sur le sujet de notre inquiétude commune.

Veuillez agréer, madame, l'assurance de mes sentiments respectueux.

ZABEL S...

---

*Comtesse d'Arminges à mademoiselle Sivry.*

C'est convenu, mademoiselle. La première renseignée de nous deux renseignera l'autre. De mon côté, jusqu'à présent, toujours rien.

*P.-S.* — Merci d'avoir guidé le choix du comte chez Fontana. Le papillon est charmant, d'un goût parfait.

---

*Mademoiselle Sivry à madame d'Arminges.*

*Lundi.*

Madame,

D'abord, tranquillisez-vous. Le comte est retrouvé. Tandis que nous nous inquiétions de sa santé et de son sort, il *nous* trompait, tout simplement. Mais la Providence l'a puni. Voici l'histoire en deux mots :

Vendredi soir, en vous quittant, M. d'Arminges

ne s'est point rendu au cercle. Il a été retrouver un de ses amis, M. Jules Clair, agent de change, lequel l'a emmené... à Bellevue, — oui, madame, à Bellevue, près Paris. Là, sur la lisière des bois, il y a une villa sans grande apparence, et, dans la villa, une dame étrangère, Espagnole, dit-on, et deux jeunes filles, — ses filles, dit-elle. Toutes trois accueillent fort bien les Parisiens, surtout ceux qui sont riches et bien nés, comme M. d'Arminges. Je ne sais quel genre de distraction on avait offert aux deux amis, quand le comte fut subitement pris d'un des accès que vous redoutiez. Épouvante des maîtresses de la maison, embarras de Jules Clair, qui n'avait pas la conscience tranquille. On mande un médecin, qui dit : « Rien à faire... Veiller et attendre. » Fort bien. Jules Clair n'ose pas écrire chez vous ; il reste fidèlement près de son ami, espérant toujours que celui-ci va reprendre ses sens... Mais les jours passent. Le pauvre agent de change, affolé, entrevoit les conséquences de l'aventure, vos inquiétudes, la police dans l'affaire... Et, bien inspiré cette fois, il m'écrit et me raconte tout.

... Voilà, madame la comtesse; vous en savez maintenant autant que moi. Je devine que votre premier mouvement sera de courir à Bellevue, chez les Espagnoles. Voulez-vous me permettre de vous donner un avis respectueux? N'y allez pas; laissez-moi ce soin. Il ne vous convient pas de vous compromettre là; c'est un monde que, malheureusement pour moi, je connais mieux que vous. Je sais le langage qu'il faut y parler; l'affaire, croyez-moi, sera rapidement et sûrement menée. Autre avantage que je vois à votre abstention : quand j'aurai fait reconduire le comte chez vous, vous pourrez sembler ignorer son aventure et affecter de croire qu'il s'est trouvé souffrant chez moi, tout simplement; il me paraît que ce sera plus commode pour vous et pour lui.

J'attends vos ordres, bien entendu, et vous prie d'agréer, madame, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Zabel S...

---

*Comtesse d'Arminges à mademoiselle Sivry*
*(Télégramme).*

Vous avez parfaitement raison, mademoiselle. Je remets tout entre vos mains et vous remercie.

Votre dévouée,

Comtesse d'ARMINGES.

---

*Comtesse d'Arminges à mademoiselle Sivry.*

*Mardi matin.*

Tout va bien. Le comte, après quelques heures passées dans sa chambre, et grâce aux soins de son médecin habituel, a repris ses sens. Il est debout et a déjà mangé ce matin, un peu penaud de son aventure. Mais j'ai été bonne et n'ai fait aucune allusion à Bellevue ni aux Espagnoles.

Il demeure implicitement admis entre lui et moi que l'accident a eu lieu chez vous.

Et maintenant que nous voilà tranquillisées l'une et l'autre, mademoiselle, je tiens à vous remercier pour la discrétion, le tact et le dévouement dont vous avez fait preuve au cours de cette affaire. Je savais déjà (tout le monde le sait à Paris) que vous êtes une très charmante femme et une artiste très applaudie, mais permettez-moi d'être sympathiquement surprise de rencontrer dans le monde du théâtre, dont on nous dit tant de mal, une délicatesse et une urbanité que j'aurais vainement cherchées dans mon monde à moi.

De pareils procédés, assurément, ne se paient pas, et j'entends rester votre débitrice. Souffrez cependant, en souvenir d'une « alarme si chaude », que je vous offre le papillon (symbolique, hélas !) que le comte m'a donné la semaine dernière. Vous l'avez choisi ; donc il vous plaît, et je pense que vous ne refuserez pas d'accepter un bijou que j'ai porté.

J'irai le remettre chez vous, moi-même, cette

après-midi, vers trois heures. Et, si vous êtes là, j'aurai un vif plaisir à vous voir.

Votre bien dévouée,

Comtesse d'ARMINGES.

*P.-S.* — Par la même occasion, je vous demanderai l'adresse de votre modiste. Vos capotes et vos toques font notre admiration à toutes, et ni Reboux, ni Virot, ne savent qui travaille pour vous. Vous me le direz, n'est-ce pas? Nous pouvons vraiment avoir une modiste en commun puisque... Mais j'allais écrire une inconvenance.



# Conciliation



# Conciliation

*Madame Ardeville à madame Dumoustier.*

AH ! ma chérie, que d'événements, que de secousses, que de révolutions dans ma pauvre vie depuis un mois ! j'en suis toute sens dessus dessous, ne sachant par moments si je veille ou si je m'ébats parmi le plus incohérent des songes. Le matin, dans mon lit, j'ouvre les yeux ; à travers le brouillard d'un demi-somme, je pense : « Tiens... je suis démariée... je suis toute seule... toute seule... » Je m'étire languissamment, et voilà que je ren-

contre le bras, le torse ou tel autre point de l'académie de mon mari. De mon mari, tu entends bien? C'est donc raccommodé? Mais oui! Du diable si je m'y attendais, par exemple! Six semaines de liberté, et me voilà, en un tour de main, ressaisie par toutes mes obligations d'honnête épouse. Au fond, je n'en suis pas fâchée, parce que j'aime bien Paul. Mais c'était gentil de n'avoir plus de devoirs; je commençais à y prendre goût. Parce que moi, vois-tu, le devoir, les principes, je ne connais que ça... Une femme mariée, pas permis de se laisser baiser la joue. Divorcée, veuve, tout ce qu'on voudra, on est libre. Ma liberté aura été courte, mais je puis me rendre cette justice que j'en ai profité de mon mieux. Maintenant, je connais à fond le barreau, j'ai vu la magistrature assise, debout, dans toutes les attitudes... Puis, tout d'un coup, c'est fini de m'instruire! Imagine un aveugle à qui on aurait rendu la vue pour quelques jours; il regarde, regarde de tous ses yeux, prend goût au spectacle de la nature; puis, un beau jour, psitt! on le remet dans les aveugles. Voilà mon cas. Je n'ai

plus d'yeux. Laisse-moi au moins me divertir à te conter ce que j'ai vu, du temps que j'y voyais.

Ma petite Alice, tu sais si je suis une honnête femme! Un peu écervelée, peut-être, mais honnête femme comme on ne l'est pas, à tous crins, de la meilleure honnêteté pour les maris (la tienne aussi), celle qui persiste malgré nous; l'honnêteté qui se dit: « Oui... évidemment... avec Un tel, ce serait gentil... Mais il n'y a pas moyen; je ne peux pas tromper mon mari. » Est-ce bête d'être honnête à ce point-là, quand on voit tant de femmes mariées qui ont des aventures, et ça va très bien avec leur mari, tout de même! Enfin, je suis comme ça; rien à y faire. Du reste, Paul me plaisait; il m'aimait bien; il me le prouvait de toutes les façons. Nous étions un gentil petit ménage, pas vrai? Tout a craqué par la faute de ma sœur. Une sœur qui a quinze ans de plus que vous, qui vit avec votre mari et vous, vaut deux belles-mères. Elle n'est pas méchante, pourtant, la pauvre Annette... mais dame!... voir tout le temps des gens s'embrasser sous son nez, quand on n'embrasse que des médailles de piété; s'en aller au

lit toute seule, l'hiver, avec son *moine* quand on se dit que la petite cadette se chauffe avec un moine vivant et caressant, pourvu de jolies moustaches... Pauvre Annette ! Tout cela lui aigrissait le caractère, et c'est bien naturel... Elle a vieilli de cinq ans au moins la première année de mon mariage. L'année suivante, Paul m'a dit :

— Ta sœur devient insupportable. Il faut la marier.

L'idée de marier Annette me parut d'abord comique au possible. Il y a des personnes, n'est-ce pas? qui ont l'air d'avoir un sexe à part, un sexe insociable. A la réflexion, je convins pourtant qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Moi aussi, je n'y tenais plus.

— J'ai un parti, conclut Paul, avec une sombre résolution. Tu verras. Annette est un épouvantail, mais elle a une dot, une jolie dot même. Laisse-moi faire.

Il annonça son projet à ma sœur. Elle crut d'abord à une plaisanterie ; mais quand elle comprit que c'était sérieux, elle montra une émotion, un effarement mêlé de joie si sincère que Paul

lui-même en fut touché. Le lendemain, il amena le prétendant déjeuner. Je m'attendais à voir un barbon ridicule; pas du tout. Je vis un homme d'environ trente ans, râblé, alerte, assez soigné. C'était un employé de la maison de banque où Paul est administrateur.

— Il est ambitieux, intelligent; il souffre d'être pauvre. Il marchera, me dit Paul.

En effet, il marcha, une semaine, quinze jours, faisant quotidiennement sa visite à Annette. Annette rayonnait, mais d'un rayonnement qui ne l'embellissait pas; elle fleurissait plutôt, elle bourgeonnait, si j'ose dire. Tout était décidé, on allait annoncer les fiançailles... Patatras !... Une lettre du monsieur arrive un beau matin pour mon mari; il ne marchait plus. « Disproportion de fortune... différence d'âge... qui pourraient faire supposer... Garderait un souvenir ému des bontés, etc... » Enfin, il battait en retraite.

— C'est un petit imbécile, décidément, déclara Paul. Je vais le flanquer à la porte.

Il le fit comme il le disait. Mais croirais-tu, ma chère, que ma sœur rendit Paul responsable de

sa déconvenue? Elle l'accusa d'avoir monté ce coup pour la ridiculiser; elle qui ne l'aimait pas beaucoup avant, elle le prit en haine véritable. Toujours elle m'avait dit de me méfier, qu'il devait me tromper, courir les boudoirs d'actrice sous prétexte de conseils d'administration. Je haussais les épaules, je riais, j'avais confiance. Sais-tu ce qu'elle fit? Elle s'adressa à une agence, ou fila Paul; on découvrit qu'il allait tous les soirs passer une heure dans un entresol de la rue Bassano. Annette me monta si bien la tête sur sa découverte que je finis par laisser organiser une petite souricière où mon mari tomba; j'eus entre les mains deux lettres des plus compromettantes... Moi, bête, j'aurais peut-être pardonné; mais ma sœur ne le permit pas. Elle nous brouilla définitivement. Je demandai le divorce.

Demander le divorce, je m'imaginais, moi, que ce n'était pas plus compliqué que de demander une loge à l'Opéra. Ah ! ma chère, ne divorce jamais, va ! Tu n'imagines pas tout ce qu'on a inventé pour dégoûter les clients. Il faut un avoué,

puis un avocat, puis des juges, un président... enfin, un tas d'auxiliaires qui exigent des courses et des correspondances sans nombre. Ce qui compliquait la chose, c'est que mon mari, malin, demandait à son tour le divorce contre moi. Annette, se méfiant des raccommodements, m'avait fait quitter le domicile conjugal. Nous étions installées rue de Varenne, dans une maison de retraite pour dames seules, tenue par des religieuses... On ne s'y tordait pas du matin au soir, dans la maison de retraite; elle suait l'ennui, la « rosserie », la pose; mais que veux-tu? c'était parfaitement correct; puis on y pratiquait la spécialité des divorces mondains. De mon temps, nous étions six divorçantes, quatre jeunes et deux vieilles. Il fallait nous entendre parler des hommes, quand nous jabotions ensemble toutes les six, plus Annette! Ma chère, une jeune fille qu'on mettrait seulement huit jours dans cette maison-là ferait vœu de célibat pour le reste de ses jours, sûr! Pourtant, les deux vieilles voulaient se remarier; elles avaient des futurs en vue.

C'est la supérieure qui nous a indiqué l'avoué

et l'avocat. Ils sont, pour ainsi dire, attachés à l'établissement, comme des espèces d'aumôniers laïques. Et si notre aumônier est un prêtre extrêmement élégant et titré de Saint-Sulpice, je te prie de croire que nous avons également la fleur des avoués et la perle des avocats. L'avoué s'appelait Me Cartelier, un géant blond à moustache de Gaulois; tu sais si j'adore ce type-là, Alice! (Au couvent, le frère d'Eugénie, dont j'étais toquée, tu te rappelles?) Quant à l'avocat, — non! devine?... Darthenay, mon Darthenay, — notre Darthenay, si tu veux, car il te faisait aussi la cour, à Étretat... Lorsque j'entrai dans son cabinet, son émotion fut extrême. « Comment... C'est vous... c'est vous, Blanche!... » (A la fin de mon séjour à Étretat, déjà tu étais partie, il avait la mauvaise habitude de m'appeler Blanche.) Et il me prenait les deux mains, il les embrassait! J'étais un peu émue, moi aussi, tu comprends; j'ai tout de même joué la dignité et la froideur : « Monsieur, je ne suis pas en humeur de flirt... Je viens vous trouver pour des affaires sérieuses... de la part de la Mère Eucharis... »

Darthenay a bondi :

— De la part de Mère Eucharis... mais alors?... Vous divorcez?...

— Parfaitement...

Jamais adverbe ne bouleversa un avocat à ce point. Avant que j'eusse songé à me défendre, mon Darthenay (notre Darthenay, pas d'égoïsme!) a ressaisi mes mains, puis ma taille, puis mon cou, m'a couverte de caresses en balbutiant :

— Divorcée!... Oh! Blanche... Blanche chérie, que c'est gentil!... Que je suis heureux! Je vous adore toujours, vous savez!

Il s'efforçait de m'en convaincre, et moi, dame! après le veuvage où je vivais depuis quelque temps... brrr... ses déclarations me remuaient plus qu'à Étretat. A un moment, je perdis la tête, je soupirai cette suprême défense qui avait gardé jusque-là mon honneur dans les circonstances analogues : « Henri... Henri... je ne veux pas tromper Paul. Rappelez-vous que je suis mariée... » Mais lui, avec une prestesse de riposte admirable :

— Comment? pas tromper Paul! Mais il n'y

a plus de Paul qui tienne; mais vous n'êtes plus mariée!

Ah! dame, moi, je n'avais pas prévu cet argument-là. J'étais prise... prise par la logique, par le raisonnement... « Et c'est vrai, après tout... je ne suis plus mariée... je n'ai plus de devoirs... Comment vais-je faire pour résister maintenant?... Réfléchissons!... » Ouais, réfléchir! Pendant que je réfléchissais, il démontrait, lui... La démonstration finie, j'étais si confuse de n'avoir rien trouvé à répondre que je me suis mise à pleurer. Darthenay, très correct, m'a consolée gentiment, tendrement, si gentiment et si tendrement que j'ai tout de suite compris une chose : il était le mari qu'il me fallait. Je ne sais pas dissimuler mes impressions. Je lui ai dit :

— Henri, il faut que vous m'épousiez.

Il n'a pas eu l'air trop surpris.

— Certainement, m'a-t-il répondu... vous êtes la femme rêvée pour un homme ardent et intelligent (lui, tout simplement; il est assez content de lui). Jolie, élégante, spirituelle, un peu... amoureuse...

Je baissai les yeux.

— Alors, sitôt divorcée ? dis-je.

— Bien sûr... seulement...

— Il y a un seulement.

— ... Je suis marié !

J'ai reçu un fort coup, je t'assure. Je m'attendais à tout, sauf à cela.

— Monsieur, vous avez très mal agi. On ne joue pas ainsi avec l'honneur d'une femme. Après m'avoir dit que vous m'adoriez à Étretat, vous n'avez rien eu de plus pressé que de vous marier. Vous ne m'aimez pas.

J'avais beaucoup de chagrin. Darthenay me peignit le désespoir où l'avaient plongé mes refus... « J'ai senti que j'avais affaire à une très honnête femme... que je n'avais aucune chance... j'ai cherché l'oubli... »

— Eh bien, lui dis-je, divorcez, et épousons-nous !

— Voilà une bonne idée, répliqua-t-il. Je vais la creuser. Nous nous occuperons d'abord de votre divorce, pour ne pas embrouiller les affaires. Un mois y suffira. D'ici là, quand vous verrai-je ?

Je fis semblant de ne pas comprendre.

— Vous verrez mon avoué.

— Je me moque bien de votre avoué... Vous, Blanche... vous, ma cliente aimée, quand?

Il m'arracha une promesse de rendez-vous contre l'engagement solennel de s'y comporter sagement. En me reconduisant, il me demanda :

— A propos, quel est votre avoué?

— Maître... Attendez que je regarde... La Mère Eucharis m'a donné un papier... Maître Cartelier.

Il parut mécontent.

— Cartelier! Toujours Cartelier! J'ai beau prévenir la Mère Eucharis, elle s'obstine. Voulez-vous un conseil? N'allez pas chez Cartelier.

— Pourquoi donc?

— Parce que ce n'est pas un avoué convenable pour une femme jeune et jolie comme vous. Il a une très mauvaise réputation.

— Laquelle?

— Celle de compromettre ses clientes.

— Eh bien! et vous?

— Moi, ce n'est pas mon habitude. Et puis,

moi je suis un tendre. Tandis que Cartelier est un brutal.

Il me serra dans ses bras pour bien me prouver qu'il était un tendre. Comme je descendais l'escalier, il répéta encore :

— N'y allez pas; c'est un brutal.

Qu'est-ce que tu aurais fait, toi, Alice? Tu aurais été tout droit chez Cartelier, pour te prouver à toi-même qu'une honnête femme ne redoute jamais la brutalité des hommes?... Eh bien! moi, j'ai eu la vertu de rentrer au couvent, de remettre la décision au lendemain, de consulter de nouveau la Mère Eucharis. Et c'est sur l'affirmation réitérée de cette vénérable dame, que Cartelier était l'avoué le plus « débrouillard » de Paris (elle répéta ce mot deux ou trois fois), que je me décidai à passer outre aux avis de Darthenay.

Dès que je fus en présence de mon avoué, je compris sa réputation d'homme à femmes. Voilà vraiment un beau type de Gaulois blond! Le frère d'Eugénie en mieux... Et les yeux! deux pierres bleues opaques, qui vous regardent sans

qu'on voie rien dedans... C'est désolant qu'un homme comme ça soit avoué. Il devrait être acteur ou artiste. Je le lui ai dit, — pas la première fois, mais plus tard. Laisse-moi te raconter...

Premièrement, il ne s'est rien passé de ce que je redoutais. Cartelier s'est montré d'un convenable qui effleurait l'indifférence. Lui, brutal! Ah! bien oui... pas même aimable. Très débrouillard, par exemple. En un quart d'heure, il avait compris mon affaire, il me la résumait en langage télégraphique : « Mari un peu coureur, mais gentil chez lui... Sœur acariâtre... c'est elle qui vous a poussée... Pas très désireuse d'abord... Maintenant, décidée même à marcher jusqu'au bout? Bien ça?... » C'était bien ça. Je n'avais plus qu'à me retirer.

Pourquoi le nier? j'étais un peu déçue. On n'aime point, n'est-ce pas? avoir fait provision de courage et s'apercevoir en fin de compte qu'il n'y avait pas de danger. Darthenay m'avait-il menti? Certes, je ne tenais pas à impressionner mon avoué, mais enfin, c'est blessant d'inspirer de la répugnance aux gens qui vous plaisent.

Mon petit mécontentement d'amour-propre tourna vite à l'obsession : et cette obsession me gâta tout le plaisir que j'aurais dû prendre au rendez-vous avec Darthenay. Je fus insupportable avec ce pauvre garçon, qui n'y comprit rien et partit tout désemparé.

De retour au couvent, j'amenai discrètement la conversation de mes co-divorçantes sur le sujet de M. Cartelier. Toutes parlaient avec éloges de ses qualités d'homme d'affaires; toutes répétaient le mot de la Mère Eucharis : « Débrouillard, très débrouillard ». Mais quand j'essayai de les faire causer sur l'homme, j'observai des rougeurs, des réticences. « Ah çà, pensai-je, est-ce que ce malotru aurait manqué de respect à tout le monde, sauf à moi?... » Une certaine petite M^me^ de Saint-Mandé, brune et timide, qui divorçait pour des motifs ridicules, des motifs de chambre à coucher, m'en convainquit. Je la pris à part; je me plaignis de Cartelier comme s'il m'eût traitée de la dernière inconvenance... Et voilà cette pécore qui, toute rougissante, m'avoue que le même Cartelier fut avec elle le dernier des brutaux!

Cela ne pouvait pas se passer ainsi, tu comprends. Sous un prétexte quelconque, je retournai chez l'avoué, résolue à connaître le mot de l'énigme. Tu devines ce qu'il me fallut d'empire sur moi-même pour me montrer gracieuse avec le géant blond, que je commençais à détester! Je fus gracieuse, peut-être même un peu provocante. En me penchant par-dessus son épaule pour regarder une pièce du dossier, il m'arriva d'effleurer sa moustache... Mais ce ne fut qu'un instant, un instant infiniment court... ce contact léger suffit à galvaniser son inertie. Ah! ma chérie, la terrible aventure, et comme une honnête femme a tort de se fier à son honnêteté pour se défendre contre la brutalité!... Oui, brutal, ce Cartelier, brutal! brutal! Ce fut le mot que je lui jetai, fièrement, dignement, en quittant son cabinet, quelques minutes plus tard... Croirais-tu qu'il recommençait à débrouiller tranquillement son dossier?

Je n'ai pas besoin de te dire que je ne remis plus les pieds chez lui que dans les cas indispensables. Au fond, j'étais assez mécontente de

moi. Pas de gros remords, bien entendu. « Puisque je suis démariée en principe, me disais-je, je suis libre; je n'ai plus de devoirs, et partant, je ne saurais mal faire. Darthenay, il est vrai, doit m'épouser... Eh bien! je serai obligée d'être fidèle à Darthenay quand il sera mon mari. Jusque-là, je ne lui dois rien... » Il n'y a, vois-tu, pour aller droit dans la vie, rien de tel que de tenir ferme aux principes.

Une démarche me restait à faire : visiter le président, qui devait prochainement nous appeler en conciliation. Mise en méfiance par mes précédentes campagnes, je consultai la petite Mme de Saint-Mandé, dont l'affaire était en avance sur la mienne d'environ huit jours.

— Oh! me dit-elle, celui-là n'est pas bien dangereux. C'est un homme plus tout jeune, d'abord. Très complimenteur, très galant, mais à la façon des vieux messieurs. Laissez-le aller sans crainte. Et puis, vous savez, soyez aimable avec lui, il pourrait vous empêcher de divorcer...

M'empêcher de divorcer!... Quinze jours avant,

cela m'aurait été à peu près égal, sauf pour Annette. Mais maintenant, après Darthenay, après l'avoué brutal... Tout rapprochement me semblait impossible, immoral.

Je fus donc aimable avec le président, M. de la Coudraie. C'était un petit homme replet, point trop gros, figure un peu colorée, flanquée de favoris bruns très fournis. Au cours de notre entretien, ce magistrat parut exclusivement préoccupé de débiter des inconvenances énormes, qui n'étaient pas toutes spirituelles, sur les rapports des époux et des épouses. J'essayais de le ramener à mon affaire, je disais :

— Tous les soirs, monsieur le président, mon mari allait donc rue Bassano, chez cette Henriette de Conti...

Il m'interrompait :

— Tous les soirs! Tous les soirs! C'est un homme admirable, vraiment admirable, ce Paul... Et avec sa petite femme, tout de même... affectueux? Admirable, admirable!

Il pirouettait, venait m'embrasser la main, me prenait par le menton, me souriait dans les yeux

d'un air à la fois paternel et égrillard. Il m'assommait : je n'osais pourtant l'envoyer promener, me rappelant ce qu'avait dit la petite Saint-Mandé : « Il pourrait empêcher le divorce. » Au bout de trois quarts d'heure de cette conversation à bâtons rompus, il s'assit enfin :

— Venez près de moi, mon enfant.

J'obéis; il me saisit les mains, et commença un petit sermon, du ton le plus amical, tout en me chatouillant les paumes et en cherchant mes genoux avec ses genoux. « Ma chère enfant... le divorce, voyez-vous, c'est bien grave... Une femme seule dans la vie... sans protecteur... (Il glissait ses doigts dans ma manche.) Pour une peccadille : car vous ne me ferez pas croire que vous n'aimez plus (il m'embrassait le coude)... votre mari, parce qu'il a passé quelques soirées rue Bassano? Que de bonnes journées, en revanche, vous lui devez! Rappelez-vous les premiers souvenirs du mariage (il entourait ma taille de son bras gauche)... le voyage de noces... hé! hé! le voyage de noces! qu'en dites-vous?... »

Est-ce bête! J'étais si émue de tous les souvenirs qu'il me rappelait que je le laissais faire, pensant à Paul... Pauvre Paul! Vrai qu'il avait été un gentil mari, gai, amusant, généreux, amoureux! Depuis tantôt sept semaines, j'avais cruellement pâti de son absence. L'idée de revenir à lui, de lui appartenir à nouveau, m'apparaissait à travers les paroles caressantes du président comme la promesse d'une nouvelle lune de miel, — et, à cette idée, je m'amollissais, je m'alanguissais...

— Monsieur!...

Je bondis sur mes pieds, réveillée en sursaut, furieuse... Croirais-tu, ma chère, que ce galantin de président profitait de l'espèce de rêve où me plongeait la pensée de Paul, se permettait... Non, mais ils ne doutent de rien, dans la magistrature assise! M. de la Coudraie a esquivé la plus belle gifle qui eût jamais fleuri la joue d'un magistrat.

Il ne se fâcha pas, et, arrêtant au vol ma main, qu'il baisa:

— Heureusement que je n'ai pas ma robe, dit-il avec un sourire. Ceci vous vaudrait cinq ans de prison, belle dame.

Nous nous quittâmes sur ce mot, pas trop fâchés l'un contre l'autre, tout de même, lui, parce que la plus menue galanterie, je crois, suffit à son tempérament de quinquagénaire, moi, parce qu'il m'avait gentiment parlé de Paul, m'en avait dit ce que chaque jour j'avais envie de m'en dire à moi-même, et je n'osais. Rue de Varenne, je retrouvai Annette qui me guettait, Annette ravie de son existence nouvelle, ravie de vivre parmi des femmes qui, par état, disaient du mal des maris.

— Eh bien, me demanda-t-elle, l'affaire va bien?

Je l'envoyai promener vertement.

— Laisse-moi tranquille. Tu m'excites toujours contre Paul. C'est toi la cause de notre séparation. Je te prie de ne plus me dire du mal de mon mari, cela m'exaspère.

— Bien, répliqua-t-elle, de ce ton aigre que je lui envie, que seules possèdent les vieilles filles, qui fait entrer les méchancetés dans le cœur comme

du poison à la pointe d'une aiguille. Bien. Va le retrouver. Tu sais où il doit être en ce moment, 53, rue Bassano... Vous prendrez une tasse de thé en famille, avec Mlle Henriette de Conti.

Henriette de Conti! C'était vrai, pourtant! Elle existait, cette horrible femme (si jolie, j'ai vu son portrait!), et sans doute Paul, libre maintenant, ne la quittait plus.

— Tu as raison, répondis-je à Annette, je veux divorcer.

Et je m'en allai pleurer dans ma chambre. Tout de même, j'avais beau m'entraîner contre Paul, je ne retrouvais plus mon indignation d'avant. Ma conscience me disait : « Tu n'as plus tant de droits à faire l'indignée. »

— Après tout, Paul et moi, nous sommes quittes!

Nous étions quittes en effet; même il me semblait que j'avais déjà, sur mon mari, pris un peu d'avance.

N'importe. Quand, trois jours plus tard, je fus appelée en « conciliation », quand je montai en voiture, accompagnée d'Annette, pour me rendre

au Palais, quand, après une interminable promenade à travers des corridors et des escaliers, j'arrivai au vestibule d'attente de la chambre des conciliations, je t'assure, mon Alice, que si le cœur me battait fort, ce n'était point de peur que le divorce fût prononcé pour ou contre moi, ni même qu'il fût ou ne fût pas prononcé; c'était de le revoir, lui, Paul, en présence de qui on allait me mettre dans un instant. Le vestibule était plein de gens du peuple, de petits bourgeois, les hommes généralement tout seuls, assez tristes, assis dans des coins, l'air timide, embêté; les femmes presque toutes accompagnées d'une mère, d'une parente, d'une amie âgée (leur Annette, bien sûr!...). Je cherchai Paul des yeux... il n'était pas là. Tout à coup, Annette me poussa le coude :

— Tiens, le voilà, le misérable. Sois digne.

Je fus digne; mais, tout de même, je le regardai, le *misérable!* Ma chère, comme il était bien! Il avait un peu maigri, toujours élégant, alerte, séduisant, des violettes à sa boutonnière, le chapeau luisant, la cravate du dernier ton. Tous les autres hommes qui étaient là paraissaient destinés

à brosser ses habits, à cirer ses souliers, à ouvrir la portière de son coupé. Je songeai à Darthenay, au géant blond, au président de la Coudraie... « Mon mari est joliment mieux, » pensai-je. Déjà je redisais : « Mon mari ».

Annette, cependant, me faisait la leçon :

— Tâche d'être un peu ferme, tout à l'heure. On va chercher à vous réconcilier, à vous jeter dans les bras l'un de l'autre. Si tu as une minute de faiblesse, rappelle-toi Henriette de Conti... Eh bien! qu'est-ce que tu regardes?

Je regardais Paul, qui me « faisait de l'œil », si j'ose ainsi dire. Comme je comprenais bien ce que signifiait cet œil, œil d'amoureux plus que de mari! Cela signifiait : « Ma Blanche aimée, vous avez beau courir la prétentaine, me citer devant le tribunal, me faire mille misères, je vous aime, je vous veux toujours... » Et je me surprenais à répondre, moi aussi, par le télégraphe des yeux : « Mon cher mari, je serais bien aise de vous embrasser... Mais je ne peux pas, à cause d'Annette. »

Déjà celle-ci, saisissant mon bras, rompait violemment notre conversation de muets en me forçant à tourner le dos à Paul. Un huissier appelait :

— Ardeville contre Ardeville..

— Du courage! me souffla ma sœur. Pense à Henriette de Conti, Henriette de Conti, Henriette de Conti...

Elle me répéta cet odieux nom jusqu'à la porte de la chambre. Mon mari et l'huissier y pénétrèrent après moi.

— Vous pouvez vous asseoir, nous dit l'huissier. M. le président et son greffier vont venir tout à l'heure.

Et il sortit, nous laissant seuls.

Paul s'assit. Moi, j'allai à la fenêtre et je regardai dans la cour. J'étais redevenue très digne. Je me répétais rageusement : « Henriette de Conti, Henriette de Conti... » et cela me donnait une envie folle d'aller gifler incontinent le joli monsieur bien habillé, bien chapeauté, bien fleuri, derrière moi. Tout à coup j'entendis que le monsieur se levait : ses bottines craquèrent sur le plancher,

l'odeur des violettes s'approcha... Suis-je bête! je n'osais pas me retourner, ni remuer; je sentais que j'allais me trouver mal, tomber... Et je tombai, effectivement, dans les bras de Paul... Ah! dis-moi tout ce que tu voudras, que je manquai de dignité, que je fus lâche. J'aurais bien voulu t'y voir, toi! C'est si bon d'être lâche parce qu'on aime trop... Et puis, il y avait si longtemps!

— Allons, je vois que tout s'arrange, dit une voix que je reconnus.

C'était le président de la Coudraie, qui discrètement rentrait, suivi de son greffier. Il nous trouva assis l'un près de l'autre sur la banquette, dans une attitude des plus convenables : seulement j'avais laissé une de mes mains dans celles de Paul.

Un peu confus tout de même, nous ne parlions pas.

— Voyez-vous, mon cher monsieur, reprit-il en s'adressant à Paul, il n'y a rien de tel pour amener la conciliation entre époux que cinq minutes de tête-à-tête.... L'amour conciliateur... J'ai

depuis longtemps envie de faire peindre ce sujet allégorique sur le plafond de mon prétoire.

Brave président ! Il eut la délicatesse de nous faire reconduire par une autre issue, sachant que deux époux réconciliés font sourire quelque peu les sots. Ce qui nous préoccupait surtout, Paul et moi, c'était d'esquiver Annette. Nous n'avons pas langui au Palais. Nous avons sauté comme des amoureux de contrebande dans le premier fiacre qui passait, et vite, vite, cocher ! Vite chez Paul, chez NOUS !

« Voilà qui va bien, diras-tu, petite Alice ; mais Annette ? Mais Darthenay ? Mais Cartelier ? »

Annette, je ne l'ai plus revue. Elle n'a pas même répondu à la lettre par laquelle j'ai tâché de me justifier. Cette brouille m'a chagrinée ; je m'en console en songeant que ma pauvre sœur a trouvé sa véritable voie : elle demeure toujours rue de Varenne, au couvent, où, m'a-t-on dit, elle s'est choisi pour mission de confirmer dans la lutte les divorçantes qui mollissent.

Darthenay et Cartelier... Dame, ceux-là, il a

bien fallu les revoir : je jugeais inconvenant d'envoyer Paul régler leurs honoraires... Croirais-tu que tous les deux, quand il m'ont reçue, se sont avisés de me traiter comme une petite femme à eux, avec laquelle il n'y avait pas à se gêner?... L'idée leur en est tôt passée, je te le jure, aux deux maîtres, au tendre comme au brutal. Faut-il vraiment que ces gens-là soient dépourvus de sens moral, pour ne pas comprendre, eux qui pourtant vivent de la loi, qu'une femme mariée est un petit objet sacré, qui, des pieds à la tête, appartient exclusivement à son mari?

Moi qui ai du sens moral, j'ai revêtu mes devoirs d'épouse sans aucun effort, même avec plaisir. Paul est amoureux de moi comme au temps du voyage de noces : il m'a tellement reprise, que pour un rien, dès le premier jour, je lui aurais raconté tout ce qui m'arriva durant l'interrègne de notre vie conjugale.

Cependant, j'ai tenu ma langue. Ne crois-tu pas que j'aie bien fait?



# Les Lilas



# Les Lilas

CETTE journée de joie et de souffrance, le souvenir m'en revient aujourd'hui, avec un parfum de lilas. Tout le temps de ma grossesse, j'avais eu le désir de ces fleurs : mais c'était l'hiver; on ne pouvait m'en donner en abondance comme j'aurais souhaité... Le jour où je fus mère, ma chambre s'emplit pour la première fois de grosses brassées de lilas, — un jour de février, tout près de mars. Le bon soleil hâtif de ce pays de Garonne réchauffait l'air, et par

la fenêtre entreclose il venait une brise tiède, une vraie brise d'été.

Le profond sommeil qui avait suivi l'accouchement s'évaporait avec lenteur, laissant après lui un engourdissement exquis, tissu de rêves brefs et de demi-réveils... Au delà de la porte entr'ouverte, je percevais un froissement de papiers dans la pièce voisine : c'était Louis, mon mari, qui travaillait à son bureau.

Rien qu'à le savoir là, tout proche, je me sentais apaisée, confiante. Je l'aime tant! Nous nous étions mariés quatre ans auparavant, à Paris où il était employé au ministère. Presque aussitôt, il avait eu son changement pour une petite ville du Lot-et-Garonne : et pas un nuage n'avait obscurci notre affection... Louis est intelligent et doux : ses fonctions d'inspecteur des domaines l'absorbent beaucoup. Il est bien de sa personne. Souvent, quand je me promène à son bras, j'entends dire : « Le bel homme! » Et cela me fait plaisir.

Durant les trois ans qui ont suivi mon mariage, jamais il ne me serait venu à la pensée

que je pourrais lui être infidèle. Nous étions si heureux! Une seule fois, je fus en désaccord avec lui : quand, son frère, étant mort, laissa un fils de dix-sept ans qu'on disait poitrinaire. Louis voulait recueillir chez lui l'orphelin dont il devenait le tuteur. Je résistais, mécontente que notre solitude fût troublée. Le chagrin de Louis me décida ; je me rendis : mais je gardais d'avance rancune à l'étranger de son intrusion. Oh! comme cette rancune dura peu! Comme elle se dissipa en voyant l'enfant qui nous fut amené, si troublé, si gauche, si rougissant... et si charmant! Pauvre petit! son mal se devinait rien qu'à le regarder, très grand pour son âge, mince, étroit d'épaules, — deux beaux yeux bruns trop grands, trop clairs, et les ongles comme détachés au bout de ses doigts fluets!...

— Tu vois, me dit Louis dès que nous fûmes seuls : la maladie de sa mère, morte à vingt-six ans.

J'eus le cœur serré. De ce jour, je me donnai pour tâche de sauver le malade. Léon, notre cher orphelin, était censé préparer un examen de

droit, qu'il devait passer à la fin de l'année. En réalité, il ne faisait rien, rêvait tout le jour, triste, souffrant et affectueux. Je crois qu'il m'aima tout de suite, mais si sentimentalement, si chastement! comme seuls les très jeunes gens savent aimer. Pouvais-je m'en alarmer? L'enfant timide et délicat pouvait-il être comme un séducteur?

Quand mon mari partait en tournée, nous restions seuls à la maison, Léon et moi. Les premières solitudes nous pesèrent : puis l'habitude nous les fit goûter. Je m'aperçus que les heures s'envolaient incroyablement vite, dans ces tête-à-tête après lesquels je n'aurais pas pu dire ce que nous avions fait, ni de quoi nous avions parlé... Jamais nous n'avions échangé un aveu ni une caresse; mais déjà nous connaissions la douceur des contacts que le hasard amène, les pieds qui se frôlent dans l'ombre et ne se quittent plus, les abandons silencieux, le soir, côte à côte à la même fenêtre. Je n'avais pas de remords, n'ayant rien fait de mal; je traitais Léon maternellement, lui disant volontiers : « Mon enfant, » ou bien : « Moi qui suis une vieille femme... »

Ainsi coula l'hiver, pluvieux et tiède, avec des après-midi de soleil. On ne vit point de neige. Le printemps revint. Léon cessa de tousser : décidément, l'air du pays gascon le guérissait. Il alla passer son premier examen de droit et fut reçu. Mon mari décida qu'on l'installerait à Bordeaux, en novembre, pour y suivre les cours de la Faculté. Ces projets d'avenir furent le sujet de bien des entretiens. Notre tendresse pour l'enfant se trempa de mélancolie.

Un soir d'avril, — Louis était en tournée, — Léon s'accoudait avec moi à l'appui d'une fenêtre, d'où l'on voyait le jardin, un bout de campagne et les coteaux de la Baïse. J'avais une robe de toile; je me sentais jolie; Léon, près de moi, me respirait.

Il murmura :

— Dire que bientôt je serai parti.

— Bah! répliquai-je, voulant être gaie... Six mois encore! Et puis, Bordeaux n'est pas loin.

— Et si je ne revenais pas?

Il me regardait dans les yeux. Je balbutiai :

— Ne pas revenir? Pourquoi ça?

— Vous savez bien... Si je mourais là-bas?

Je mis ma main sur sa bouche :

— Voulez-vous vous taire! C'est affreux ce que vous dites là. Vous êtes guéri.

Il baisa mes doigts qui touchaient ses lèvres, puis les prit dans sa main et les garda. Je me sentais sans force pour me dérober.

Il reprit :

— Je ne suis pas guéri. Oh! non... Je sens que je n'en ai pas pour longtemps.

Et tout de suite, il ajouta, mais d'un ton si triste que mon cœur se fêla à l'entendre :

— Si je meurs... vous m'oublierez?

Je cherchai une réponse où résumer la protestation de ma tendresse, et ne trouvant pas de mots, je lui jetai mes bras autour du cou. Joue contre joue, nous pleurâmes quelque temps ensemble. Nos bouches, peu à peu, se joignirent, parmi les larmes... Vraiment, je ne sais pas comment, pourquoi nous fûmes amants.

Après il nous vint des remords, de cruels remords. Nous nous disputions tendrement; chacun s'accusait d'avoir entraîné l'autre... Puis,

comme chaque fois que nous nous lamentions ensemble sur notre péché, nous finissions par le commettre encore, il fallut se résigner : nous nous aimâmes paisiblement. Mon mari était revenu, nous l'enveloppions de tendresse, pour racheter notre trahison.

— N'est-ce pas qu'il est bon? disais-je à Léon.

— Oui, répliquait-il. Je l'aime comme un père. Pourquoi faut-il qu'il soit ton mari!

Moi je pensais :

« C'est vrai. Pourvu qu'il ne devine rien. Je mourrais plutôt que de lui faire de la peine. »

Je crois qu'on causait un peu de notre intimité dans la ville. Mais Louis restait aveugle. Il lui arrivait de me dire :

— Je trouve que Léon va mieux depuis quelque temps. Pauvre petit! Si nous le sauvions tout de même!

L'enfant semblait revivre. Et pour apaiser un peu mes remords, je me disais : « Je le sauve en me laissant aimer. »

Le printemps passa, puis l'été. La séparation

devenait prochaine : nous mettions les baisers doubles. Septembre s'achevait, quand Léon recommença à tousser. Il s'était cru guéri, lui aussi : la rechute le désespéra. Nous fûmes de nouveau hantés par l'idée de la mort. Nous ne pouvions plus parler d'autre chose, quand nous étions seuls.

Aux premiers brouillards, il cracha du sang. Il ne quittait plus sa chambre, immobile, songeur. Je demeurais près de lui toute la journée; mon mari montait de temps en temps, lui disait quelques mots affectueux et s'en retournait travailler. Souvent, Léon me prenait les mains; il murmurait :

— Je voudrais être toujours malade, toujours, pour que tu sois toujours près de moi.

Je me penchais, je baisais ses lèvres. Ma bouche, après ces baisers, gardait un goût de sang.

Vers le milieu d'octobre, je m'aperçus que j'étais enceinte. Je le dis à Léon; l'enfant que j'avais conçu, je lui dis que c'était son enfant : j'en étais sûre; un sentiment plus fort que toutes les rai-

sons me l'affirmait. Il fut surpris. « Un enfant, à moi qui me meurs?... Je ne le verrai point... » Il s'affaiblissait très vite et, dans son lit, ne dormait presque plus.

Un soir, après avoir dîné en compagnie de mon mari, je montai dans la chambre de Léon. Je m'approchai de son lit, et le voyant immobile, je lui donnai un baiser, que j'achevai dans un cri.

Ses lèvres étaient froides. Il était mort.

Oh! les mois désolés qui suivirent, les mois de maladie, de deuil, de remords! Le chagrin me ramena à Dieu : je priai pour mon âme coupable, et pour l'âme enfantine qui s'était envolée, lourde de péché. Dès que je pus me lever et sortir, j'allai fréquemment au cimetière. Cependant ma grossesse avançait... A la fin de l'hiver, j'accouchai d'un fils.

Et c'est ainsi que je me revois dans le passé, parmi l'odeur des lilas, étendue sur le lit de sangle dressé tout exprès... D'avoir mis au monde un enfant, était-ce étrange! je me sentais comme

délivrée du poids de mes remords, du poids de mon chagrin. Son fils, né de moi, je pouvais l'aimer, et c'était l'absent que j'aimerais en lui, sans plus pécher.

Je rêvais à ces choses quand mon mari pénétra dans la chambre avec une femme qui portait le nouveau-né. On me le donna :

— Vois s'il est beau, *ton* fils! dis-je à Louis.

Il avait des yeux grands ouverts, qu'il promenait avec indécision sur les objets environnants : beaux yeux bruns, limpides, démesurés dans son petit visage de poupée.

Mon mari me dit :

— Tu ne sais pas? je trouve qu'il ressemble à mon frère qui est mort, et à notre pauvre Léon.

Je répondis sans trouble :

— C'est vrai, il lui ressemble.

— Pauvre enfant, reprit mon mari. Six mois passés depuis qu'il n'est plus là. Comme la vie court vite!

Je regardai Louis. Il fixait sur moi ses bons yeux paisibles. Jamais un soupçon ne l'effleurerait, bien sûr!... Alors j'osai dire :

— Écoute. Nous devrions l'appeler comme *lui.*

Louis réfléchit, répétant à demi-voix :

— Léon... Léon Guérault... Léon Guérault. Cela ne fait pas mal. Nous verrons.

Il rendit l'enfant à la nourrice, et me baisant sur le front :

— Je porterai tout à l'heure des lilas au cimetière, dit-il. Il ne faut pas oublier les morts quand on est heureux.

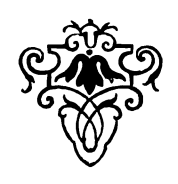
. . . . . . . . . . . . . . .



# Table



# Table



*Achevé d'imprimer*

le douze avril mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*

1-2-3-4 — 2129.

